

Hervé NGANGA

Le sorcier



Éditions des Nik's News
www.niksnews.com/editions/

2000

L'œuvre appartient à son auteur.
L'auteur est seul responsable du contenu de son œuvre.
L'auteur autorise les Éditions des Nik's News à :
– ajouter à son œuvre des informations les concernant ;
– diffuser gratuitement son œuvre ;
– choisir le ou les formats de diffusion de son œuvre.
Les Éditions des Nik's News s'engagent à ne plus publier une œuvre si son auteur le désire.

LE SORCIER

CHAPITRE PREMIER

La chaleur inondait la ville, bruyante, saturée, comme tous les jours de l'année à cette même heure de midi. Le soleil qui à cette heure montait à son plus haut point semblait se hausser en emportant avec lui la distension nerveuse des habitants de la ville. Les automobilistes passés maîtres dans l'art du klaxon jouaient leurs partitions, accompagnés par les chauffeurs de minibus hurlant à tue-tête les destinations qu'ils proposaient à des clients potentiels tantôt énervés, parfois étourdis par la faim, la fatigue et la chaleur ; là des vendeurs à la sauvette se mouvaient encore plus rapidement, en cet instant où l'on pouvait déjà estimer la rentabilité de la journée. Les écoliers en uniforme apportaient des couleurs parachevant le tableau de ce grand mouvement général, tel une révolution qui tous les matins se répétait là où la veille elle avait commencé, immuable et perpétuelle.

En passant le grand portail de l'hôpital général de Brazzaville, le parc verdoyant et impeccablement entretenu qui en recouvrait la quasi-totalité de la surface nue de l'enceinte, contrastait avec les rues poussiéreuses et encombrées d'où l'on venait. Il s'étalait du gazon éclatant de chlorophylle, sur lequel étaient parsemés en ordre incertain des flamboyants fortement odorants et colorants, avant d'apercevoir des bâtiments de moyenne allure, disposées de part et d'autre comme des gardes du corps, d'un colossal immeuble dressé comme une seringue géante de 120 m : le Centre Hospitalier et Universitaire de Brazzaville. Une réalisation due en partie à la coopération française dont les Congolais faisaient une fierté bien que l'hôpital au nom pompeux de C.H.U. ne puisse s'offrir un scanner ou un microscope électronique; l'aspect extérieur d'une clinique super moderne était à lui seul un vrai remède pour ses pensionnaires et un honneur pour les médecins y pratiquant, dont Gilles pouvait être le digne porte-parole.

Depuis la fin de ses études à Moscou, dans l'ex Union soviétique, il avait parachuté dans cet hôpital dont la construction avait démarré peu avant son départ et s'était entre temps achevée, ne pouvant qu'admirer ce bijou désormais premier hôte de la misère matérielle et morale des Congolais. Comme tous ses collègues, l'indigence des structures avait réduit son rôle en distributeur d'ordonnance dont d'ailleurs les malades ne pouvaient s'acquitter, faute de moyens.

Ce jour là comme à l'accoutumée, il consultait presque à la chaîne et se trouva nez à nez avec Ida.

- Il faut me croire Dr, je suis porteuse d'une grossesse très avancée.

La jeune fille avait environ 22 ans. D'un teint marron feutré elle était petite, mince avec des seins un peu trop lourds pour son poids, qu'elle portait sous un tee-shirt noir et blanc savamment enfilé sous une jupe noir moulante, mettant en valeur un ventre plat et une croupe arrière honorable.

Gilles la dévisagea remarquant au passage des cheveux crépus coupés à la garçonne et l'absence totale de tout bijou sur elle, ce qui au Congo de la part d'une fille était un signe de deuil. Elle tenait dans l'une de ses mains tendues à bras le corps une chemise de papier bleue.

- Allons, calmons-nous ! Qu'est ce qui vous fait croire cela ? Lui rétorquait Gilles assis derrière son bureau, l'air décontracté et sérieux à la fois.
- Ce n'est pas la première fois que cela m'arrive, mais bien la quatrième. D'abord je ressens différentes manifestations sur mon corps auxquelles je ne prête pas attention. Ensuite je perds mes règles avant que la fatigue et les nausées me conduisent à consulter un médecin qui ne décèle aucune anomalie. Je repars chez moi où je constate impuissante à la persistance de tous ces maux et mes seins qui gonflent fabriquant du lait ; ma situation actuelle. Je présente tous les signes d'une grossesse avancée, pourtant il ne se passe rien.

Gilles regarda attentivement les seins de la jeune fille à travers son tee-shirt et constata qu'un liquide s'en écoulait, salissant discrètement le vêtement.

- Et comment disparaissent ces symptômes ? Questionna le médecin.
- Après l'accouchement bien sûr ! S'exclama la patiente (provoquant un pouf de rire de la part de Gilles) avant de poursuivre : je sais que c'est insensé et c'est bien pour cela que je viens vous voir. J'ai passé à deux reprises des examens complets de la gynécologie à la psychiatrie, dont voici les rapports de vos collègues qui me déclarent saine de corps et d'esprit tout en reconnaissant la véracité des réactions de mon corps sans pouvoir y remédier. J'en suis à bout et j'en deviendrai folle si cela devait continuer.
- Et pourquoi moi ? Interrogea Gilles pendant qu'il prenait le dossier médical que lui tendait la jeune fille.
- Un cousin m'a parlé de vous. Selon lui, vous aller plus loin que les autres dans vos investigations.

Pour prononcer cette dernière phrase, son ton fut plus calme, on aurait dit suppliant, en gardant les yeux baissés, comme ci cet homme en face l'aurait sauvée d'un claquement de doigt.

Gilles regarda sa montre, presque treize heures. Plus qu'une demi-heure pour se rendre à un important rendez-vous. Pas même le temps de déjeuner.

- Bien Ida (il venait de lire le prénom sur le dossier)! J'étudierai tous ces rapports médicaux avec attention et revenez me voir dans 8 jours à la même heure et... je verrai...

- Et si d'ici là j'accouche ? L'interrompit la jeune fille.
- Revenez avec l'invisible bébé ça sera un plaisir de le connaître.

Déjà Gilles se relevait en présentant sa main à la jeune fille déçue, mais obligée de la serrer mollement, avant de se diriger vers la sortie non sans un ultime regard envers le médecin, honteuse de passer pour folle. Gilles finit de ranger son bureau, retira sa blouse pour dévoiler une chemise jaune-claire enfilée dans un jean. Il ôta ses pantoufles de service pour chausser une paire de mocassins en cuir noirs et se précipita dans le parking réserver aux médecins prendre place à bord de sa voiture, une jeep Suzuki blanche qu'il s'était offert un an auparavant. Cigare au bout des lèvres, il quitta l'hôpital.

Pour ceux qui le connaissaient Gilles était une énigme, un homme atypique qu'un concours d'incirconstance avait fait ce qu'il était devenu.

Né 27 ans plutôt, le sort avait voulu qu'il ait un père noir, Congolais, et une mère blanche, Bulgare. Le premier était originaire de la région du Pool, au sud du Congo, plongée dans un traditionalisme profond et respecté jusque dans les villes par ses ressortissants. En 1963, soit trois ans après l'indépendance, le Congo fut entraîné dans une aventure marxiste-léniniste avec le soutien des pays du pacte de Varsovie qui prenaient alors en charge la formation universitaire des jeunes congolais. C'est ainsi que Jean Kangou, le père de Gilles (et plus tard Gilles lui-même), s'envola vers la Bulgarie pour y suivre des études de géologie, rencontrant par l'occasion Crassimira, la future mère de Gilles.

Ce métissage de culture dont Gilles était issu, entre le bassin du Congo et les Balkans avaient fait de lui un produit dont nul ne pouvait à l'avance prédire la stabilité. Bien que conscient de l'étonnement qu'il suscitait autour de lui, Gilles n'avait vraiment jamais consciemment étudié son mixage au point d'adopter des encrages culturels préférentiels, d'autres à rejeter ou à marier. Pour les Congolais il était un Blanc qui dansait parfaitement le WALA et au courant des us locaux, et pour les Blancs résidents au Congo, un parfait nègre, très cultivé, parlant sans accent le français et comme seules langues étrangères le russe et le bulgare. Il n'avait pour seul atout que la ruse pour tenter de chasser de la vision de ses interlocuteurs sa différence.

CHAPITRE II

La Suzuki s'arrêta devant un bâtiment en verre fumé, de 6 étages. Devant la grande entrée se trouvait une sculpture représentant une nasse surmontée de trois pièces de monnaie géante en cuivre, semblable à celles utilisées avant la colonisation dans l'ancien royaume du Kongo ; avec la nuance que sur cette sculpture chacune des pièces portait les lettres BCC pour Banque Commercial Congolaise. Une façon d'adjoindre l'ancien et le nouveau, le traditionnel et le moderne qui ici souvent s'affrontaient mais jamais ne se dissociaient.

Gilles y accéda se dirigeant droit vers le réceptionniste.

- Gilles Kangou, J'ai rendez-vous avec le Directeur Général-Adjoint M. Beto.

Il prit place dans un immense canapé en cuir patientant comme l'y avait invité le réceptionniste et profitant de cette position pour contempler pleinement le hall de cette banque tout de cuivre parée, de marbre et d'autres dorures en tout genre, sous une parfaite climatisation. N'eussent été les dizaines de personnes qui circulaient bruyamment, ce vestibule aurait pu être très reposant pensait-il pour s'occuper l'esprit.

Au bout de cinq minutes d'attente, une jeune femme sortit de l'ascenseur et se dirigea vers Gilles. Coiffée d'un chignon qui aplatissait ses cheveux défrisés, elle était vêtue d'un tailleur strict gris sombre et de chaussures à hauts talons claquant sur le marbre dans un rythme militaire donnant à la personne droite comme un I, une froideur qui imposait le respect. En voyant la demoiselle s'avancer vers lui sans le quitter des yeux, Gilles comprit que ce fut pour lui. Et afin de n'être point dominé par la majestueuse présence il s'efforça de voir à travers cette rigueur et cette sévérité derrière laquelle elle se couvrait les traits réels de la jeune fille qui ne pouvait cacher un plaisant mouvement de sa poitrine à chacun de ses pas, lancés par d'interminables jambes, lui donnant un vague air d'Adriana Karambeu. Son visage allongé aux traits fins, embelli d'un maquillage feutré, brillait de toute élégance.

- Marie Lou N'Déma, se présenta t-elle, lui tendant la main sans trahir sa carapace du moindre sourire. Monsieur le D.G.-A vous attend.

Aussitôt elle s'en retourna vers l'ascenseur ayant fait signe à Gilles de la suivre ce qu'il fit. Au 4^e étage de l'immeuble grouillait peu de monde. La décoration y était presque entièrement occidentale hormis quelques tableaux d'art africain accrochés ça et là. Il avancèrent jusqu'à une première porte puis une seconde gravée à hauteur des yeux et en lettre d'or : D.G.-A. Marie Lou ouvrit sur un bureau vaste où régnait un froid sibérien atteignant environ 15 degrés de moins que la température extérieure. Un signe d'aisance dont les Congolais de pouvoir ne se privaient pas. En entrant on apercevait un immense bureau en ébène derrière lequel trônait un prestigieux fauteuil en cuir, vide. Le bureau se prolongeait sur le côté gauche par une table de conférence ornée par 12 micros, sans occupant elle non plus. Il eût fallu refermer la porte pour révéler le prolongement de la pièce sur un salon du style Louis XIV bleu où se nichaient trois individus dont Gilles ne reconnut qu'un : le Colonel Ondaye, le chef du Département des Affaires Coutumières, à la Direction de la Surveillance du Territoire, les services secrets Congolais. Une seconde personne enveloppée dans un costume trois pièces bleues de nuit en super 100 avec une cravate de soie rayée or et rouge, passait visiblement pour être le maître des lieux : M. Beto.

C'était un homme lourd, chauve avec une grosse moustache qui chaussa immédiatement ses lunettes à la vue de Gilles, ne pouvant dissimuler sa surprise. Il jeta un coup d'œil au Colonel pour s'assurer qu'il n'y avait pas erreur sur la personne, et celui-ci en réponse, invita les deux nouveaux venus à prendre place et pris la parole.

- Je vous présente le lieutenant Gilles Kangou... [la surprise n'en retombant pas]. Il ajouta :] notre meilleur élément.

Devant la franche stupéfaction du Directeur Général-Adjoint, le colonel se sentit obligé de décliner les états de service de son agent quand celui-ci serrait la main molle.

- Vous devez vous souvenir de l'affaire du tunnel du Mayombe ? Et bien c'est lui qui l'avait réglée.

Cette précision ne suffit pourtant pas à rassurer le D.G-A sur les aptitudes d'un métis donc à ses yeux un Blanc, un étranger, à percer les mystères des mythes africains que même lui du plus profond de son âme congolaise et du haut de sa maîtrise en banques et assurance, ne croyait qu'à moitié.

- Ah bon ! Fit l'homme hésitant, agaçant le colonel qui proposa de passer à l'objet de la réunion.

Le troisième individu fit présenter comme le chef de la sécurité interne de la banque et Marie Lou N'Dema comme la fondée de pouvoir.

L'homme de la sécurité toussota et pris la parole.

- Notre Banque comme vous le savez est la première du pays. Nous sommes associés au Crédit Lyonnais en France et à d'autres banques occidentales importantes. C'est aussi nous qui gérons en collaboration avec le Trésor public 60 % des salaires des fonctionnaires et 45 % des revenus pétroliers du pays. Pour garder tout cet argent souvent liquide nous disposons en chambre forte de ce qu'il y a de plus moderne au monde. Pour accéder aux coffres il faut entre autre connaître l'heure exacte à la seconde près de la sonnerie du réveil du Premier Ministre lui-même. Tous nos codes informatiques sont vérifiés et modifiés en moyenne 4 fois par jour par moi-même, et confirmés par Mademoiselle Marie Lou N'Déma ici même, qui est la fille du Ministre des Finances et comme vous le savez est le cousin germain du président de la République lui-même. Quant aux murs encerclant la chambre forte, ils sont constitués d'alliage que même un missile sauf atomique ne peut percer. Toutes les conditions de vigilance sont respectées rigoureusement par moi-même ainsi que toute l'équipe de sécurité qui compte 45 personnes, et continuellement améliorées.

« Seulement, dans la nuit du mardi au mercredi de la semaine dernière, toutes les sonneries, lumières-témoins et autres avertisseurs de sécurité se sont mis au rouge. Après un contrôle par caméra à laser, rien ne semblait anormal, alors que les indicateurs de poids à l'intérieur du coffre signalaient que de l'argent... s'envolait. Personne ne pouvant pénétrer dans la chambre avant la sonnerie du réveil du Premier Ministre, tout ce que nous avons pu faire était de continuer la surveillance vidéo et appeler un renfort impressionnant de la police qui a aussitôt

quadrillée le secteur. Et ensemble nous ne pouvions que constater impuissant la diminution du poids du contenu du coffre grâce au témoin électronique.

Au petit matin, à l'arrivée des personnes ayant chacune un morceau des codes, clés, cartes et empreintes d'accès, nous avons découvert que le coffre avait été vidé de ces 10 milliards et demi de Francs CFA. Sauf un malheureux billet de 5.000 F que voici il ouvrit une chemise bleue aux initiales B.C.C. en sortit un billet de banque qu'il présenta à Gilles.

- Cela peut vous paraître insensé, poursuivit M. Beto enfin sortit de son choc, mais il eût fallu la complicité de 25 personnes au minimum pour en arriver là, dont le Premier Ministre, sans compter les 6 surveillants derrière les 40 caméras de contrôle qui épieent 24h/24 tous les recoins de l'immeuble... »
- En plus renchérit Marie Lou, aucun signe d'ouverture d'aucune porte n'est signalé et la pression à l'intérieur de la chambre forte est restée constante toute la nuit et ce coffre n'a pas été ouvert depuis trois jours auparavant.

Gilles écoutait religieusement les intervenants, remarquant la politesse du chef de la sécurité, souriant au fond de lui en voyant le D.G-A sortir peu à peu de sa crispation et Marie Lou dont l'émotion dans la voix faisait exploser sa carapace. Il caressait entre ses doigts le billet rescapé saisissant presque à moitié les faits qui lui étaient relatés tant il était absorbé par l'analyse comportementale et la question qui dans ce genre de situation lui revenait inexorablement : comment lui, médecin modèle en était arrivé à se nourrir d'histoire à dormir debout. Quand la voix grave du maître des lieux se fit de nouveau entendre s'adressant directement à lui, il leva les yeux.

- Vous comprenez que la Police n'ait pas l'ombre d'une piste, pas un indice, aucune empreinte, pas même la moindre idée sur la méthode utilisée par le ou les cambrioleurs, pas un suspect. Rien ! Dans l'état actuel de la crise nous ne pouvons laisser s'envoler une telle somme, la Banque court à la faillite. D'autre part les fonctionnaires ne pouvant toucher leurs salaires attendus depuis bientôt trois mois, un grave soulèvement est à craindre. D'ailleurs le Président Directeur Général a eu hier le Président de la République au téléphone qui a juré sur la tombe de son père nous arracher personnellement les yeux si cet argent ne regagnait pas les coffres. [le D.G-A prit un verre d'eau et pensa sûrement que le Président en était bien capable.]

Le Colonel Ondaye reprit :

- Le soir du vol, un cri plaintif d'un animal sauvage a été entendu dans la pièce. C'est le seul indice dont nous disposons.

Cette phrase avait ramené le débat dans la direction que devait suivre l'enquête et le D.G-A eut le courage de l'aborder dans ce sens.

- J'ignorais jusqu'à hier l'existence même de votre service repris M. Beto. C'est le Premier Ministre qui nous a mis en contact et je me sens bien obligé de collaborer car je tiens par tous les moyens à récupérer cet argent avec ou sans magie noire.
- Votre mission consistera donc, fit le colonel, à analyser tous les indices que vous trouverez afin de déterminer que cette affaire relève ou non du mystique. Vous êtes autorisé à aller le plus loin possible dans vos investigations mais vous serez assisté de Mlle N'Déma... Le Premier ministre y tient, lança-t-il, fuyant le lieutenant Gilles Kangou des yeux.

Le Colonel ne pouvait cacher son agacement à l'idée de faire « surveiller » son agent par une personne extérieure au département. L'Observatoire comme l'appelaient ses agents était habitué à agir dans le plus grand secret sans jamais avoir de compte à rendre. Il y a encore 10 ans seules 6 personnes étaient au courant de son existence.

En 1971 le Président Marien N'Gouabi craignant pour sa sécurité temporelle s'était doté d'une puissante garde composée essentiellement de cubains et pour le mystique avait réuni les meilleurs occultistes en créant ce service. Au Congo, les coutumes et cultures avaient été rangé au placard d'abord par le colon pour mieux s'imposer, puis ensuite par l'Etat indépendant afin d'unir les populations autour des idées de progrès, de modernisme et d'État ; les coutumes étant en effet un sérieux frein à la naissance d'un système politique et juridique commun et moderne, contrecarrent aussi l'édification d'une conscience scientifique. Pourtant, sans jamais en référer publiquement, les pratiques ancestrales n'ont cessé d'être un recours fréquent en politique, dans les affaires, en famille ou aux examens scolaires. À la mort de N'Gouabi, les nouvelles autorités ont donné comme fonction officielle à ce Service, de veiller à ce qu'aucune loi traditionnelle en contradiction avec la constitution moderne ne soit appliquée par les différents chefs coutumiers. Tout en lui faisant garder sa fonction officieuse et première qui consiste à veiller à la protection mystique du Président et du régime. De fil en aiguille, son action s'est portée de plus en plus vers la résolution de problèmes relevant de la magie noire dans lesquels l'Etat était impliqué. Les agents du service ne chômaient pas.

C'est dans ce contexte que Gilles Kangou quittait sa blouse de médecin généraliste au C.H.U. de Brazzaville pour devenir lieutenant de cette police plus que spéciale composée de gens doués comme lui, traquant les démons dans les quatre coins du pays et même au-delà.

Des ordres du Colonel il n'y avait pas grand chose à retenir car les formules utilisées étaient pour conforter l'assistance. Par ces injonctions sèches et nettes il rassurait le client et donnait une vague idée de la démarche que devait suivre le Lieutenant. Mais celui-ci tint à éclaircir un dernier point, pour ne pas paraître trop risible.

- Monsieur le D.G-A je ne tiens pas à engager mon enquête sur l'angle mystique uniquement. Il me faudra poursuivre une enquête « civile » pour m'assurer de ne rien laisser au hasard.

- Il y a une enquête policière régulière qui se poursuit discrètement, rétorqua le Colonel. Nous craignons la panique au sein de la population. Dans deux semaines, les salaires doivent être versés.
- C'est dans cette optique de la discrétion que je tiens à mener la totalité de l'enquête, conclut Gilles en fixant son chef hiérarchique qui hocha la tête.
- Je vais arranger cela.

Sans cela il aurait été assimilé par l'assistance à un vulgaire charlatan, et ça il n'y tenait pas.

L'ambiance dans le bureau était grave, on aurait dit la préparation d'un coup d'Etat. Le Directeur Général-Adjoint en était même arrivé à transpirer malgré la climatisation polaire de la pièce. Gilles n'appréciait pas ce genre de rencontre où l'existence et les pratiques de l'observatoire étaient révélées à un public non averti. De là à la conférence de presse il n'y avait qu'un pas. L'Etat virerait alors au ridicule. C'est sur cette prudence que conclut le Colonel.

- Je vais donc vous demander à tous de garder un grand silence sur l'option que va suivre cette enquête. Je vais vous le faire parapher par écrit car il y va de la crédibilité de l'Etat tout entier. Si Radio trottoir (comme on appelle la rumeur publique ici) venait à prendre connaissance des attributions et procédés réels du Département des affaires Coutumières, imaginez le scandale.

La réunion arriva à son terme. Gilles demanda de faire le tour du building, en consignait tous les détails qui lui passaient par la tête, relevant les noms et les témoignages des personnes présentes ce soir là et prenant les copies des cassettes enregistrées par les caméras de surveillance le soir des faits. Accompagné de Marie Lou qui désormais ne pouvait plus le quitter. Il descendit au deuxième niveau du sous-sol dans la fameuse chambre forte. Il y pénétra et se dirigea droit sur le coffre en question qu'il scruta centimètre par centimètre, s'aidant d'une lampe de poche dans une pièce parfaitement éclairée.

- Je peux savoir ce que vous cherchez ? Lui lança t- elle.

Gilles imperturbable, poursuivrait sa quête sans prêter la moindre attention à Marie Lou qui s'impatientait de participer à une vraie enquête policière.

Il fit ensuite le tour de la salle puis s'immobilisa dans un angle. Se retournant vers elle, il lui dit, sourire à l'appui :

- J'aime beaucoup cette couleur pas vous ?

CHAPITRE III

La nuit tombait sur Brazzaville qui comme un voile, la recouvrait peu à peu. L'activité quittait progressivement le centre ville pour se déployer dans les quartiers populaires où s'allumaient une à une les lampes à pétrole des marchés de nuit ; Les bars et autres buvettes offraient le spectacle de leurs bouquets de lumières colorés, rivalisant par le son le plus élevé de la musique sous le haut arbitrage des jeunes dandys à la dernière mode. Aux coins des rues les rendez-vous galants côtoyaient les groupes de jeunes discutant politique ou sport. Brazzaville des affaires n'existait pas de nuit, officiellement pour respecter cet instant privé mais en réalité, il était estimé trop risqué de s'exposer en affaire en ces heures favorables aux démons. Le partenaire malin qui aurait les plus efficaces sortilèges en tirera un profit considérable. Surtout si l'autre partenaire n'est pas « *blindé*. Tout le monde craignait le gris-gris de tout le monde.

Gilles résidait une maison dans le Nord-Ouest de Brazzaville, à Moukondo. Un quartier naissant, aux constructions quasi identiques réalisées par l'Etat pour aider les jeunes familles au logement. Il y occupait un pavillon de 3 pièces que malgré son maigre salaire il s'était juré de meubler complètement avant la fin de l'année. Il se contentait provisoirement d'un maigre équipement provenant de chez ses parents qui les avaient mis de côté en rénovant leur maison. Juste un vieux canapé de cuir, quelques appareils électroménagers...

Sur le carrelage beige à même le sol, il avait disposé un tas de couverture sur lesquelles il repassait ce soir là une chemise en Jean, pour un rendez-vous avec cette fille qu'on lui avait mis sur le dos pour « s'assurer que l'enquête se déroulait bien ». Précaution d'autant plus stupide que l'Observatoire ne rédigeait aucun rapport, et n'était officiellement pas tenu d'apporter des solutions concrètes et vérifiables. Nul ne pouvait cerner avec certitude la relation de cause à effet dans une activité où les rites n'ont aucune reconnaissance officielle. Aussi, la présence de cette fille dans son enquête il ne pouvait l'expliquer autrement que par son appartenance à la famille du Ministre, donc du Président, histoire de faire pression pour aller vite. Cela donnait-il à sa mission des implications ou une signification plus élevées ? Les jours qui allaient suivre devraient lui être très édifiants surtout s'il se rapprochait de la vérité. Il lui fallait user du plus grand tact et de la discrétion la plus absolue pour connaître la vraie raison de la présence de Marie Lou, sans se laisser convertir par le charme tigresse de cette créature. Cela ne devait pas être bien difficile puisque l'essentiel de son activité se passerait la nuit quand tout le monde et même lui dort.

Depuis la nuit des temps rares sont les procédés de diablerie révélées au grand jour ; quand même sur les médias des initiés sont passés aux aveux, ils ne pouvaient [involontairement] pas

exposer toute la pratique car ce que vivait leur corps astral, ou leur âme certaine nuit, devenait vague et peu précis le jour levé. Au point où deux sorciers faisant partie de la même confrérie ne s'en entretiendraient jamais entre eux, quand même seront-ils seuls dans un désert. L'existence et la vie de cette confrérie se déroulant dans un monde illogique au notre, bien que les effets de leurs actes soient perceptibles dans le monde réel. Les initiés conçoivent leurs actes de nuit, comme des rêves décousus dans lesquels ils se souviennent avoir décidé librement des parcours, de la durée et des initiatives.

*
* *

Le téléphone sonna :

- Gilles, c'est Jean Jacques.
- Salut capitaine, quelles nouvelles ? fit Gilles tentant de mettre sa chemise d'une main.
- Une bonne et une mauvaise. La première c'est qu'une activité intense a été relevée à l'hôtel M'Bamou palace durant le mois dernier. Apparemment il ne s'agirait pas d'un client parce qu'après vérification, l'hôtel n'a eu aucun client stabilisé une aussi longue période. Mais Je ne vois pas vraiment le rapport avec notre affaire. Pourquoi tenez-vous à être informé des mouvements dans les centres où circulent des capitaux liquides ?
- Depuis quelques semaines des informateurs m'on appris que les fonds liquides qui circulaient autour de cet établissement, l'hôtel M'Bamou Palace justement, ont tous été entachés d'un magnétisme suspect, comme s'ils avaient été mystiquement manipulés. C'est la seule activité cabalistique à base de laquelle je peux commencer mon enquête.
- Il sera alors intéressant que tu y jètes un coup d'œil dès demain, renchérit le capitaine.
- C'est au programme, confirma Gilles. Quoi d'autre ?
- La mauvaise nouvelle. Le sergent Patrick a eu un accident sur lui même dans le laboratoire et nous avons dû le « déminer » pour sauver le sergent. Il sera inutilisable quelques jours.

C'était embêtant. Le laboratoire, parfois aussi appelé salle de torture était un endroit doué de moyens occultes nécessaires pour déterminer si un objet ou un être possédait des pouvoirs surnaturels. Il lui fallait se rassurer de la nature du billet de 5000 francs restant, et avec le laboratoire « déminé », c'est à dire neutralisé, dépouillé de ses facultés, l'enquête s'alambiquait. Le Capitaine Jean Jacques Milandou n'était pas sans pousser Gilles à trouver des moyens personnes pour agir.

- J'essayerai de faire sans. Dites au pygmée d'avertir mon oncle, fit Gilles avant de raccrocher.

Gilles enfila sa chemise dans le pantalon et sortit sa Suzuki. Roulant à moyenne allure dans les rues difficiles de Brazzaville il aboutit sur l'avenue Foch et stationna devant une villa du style coloniale, gardée par des militaires. Il n'eut par le temps de descendre de voiture que Marie Lou sortit du petit portail vêtue d'un ensemble en pagne très coloré. Ses cheveux relâchés lui donnaient un air plus sympathique et nettement moins glacial que quelques heures plus tôt dans la journée, quand ils furent connaissance. En pagne, à l'africaine et sortant de chez ses parents, elle offrait d'elle une autre image.

Quand elle prit place dans la jeep, Gilles redémarra, jouant le naturel, comme s'il venait chercher une vieille copine. Un cassette fredonnait un opéra de Verdi et la voiture se dirigeait vers les quartiers sud de la ville. En dehors des salutations simples aucun mot ne fut prononcé par les deux jeunes gens, qui quelques heures plus tôt s'étaient donnés rendez-vous pour discuter de tout ceci.

Quelques vingt minutes plus tard, chacun en étant encore à étudier comment aborder l'autre, ils arrivèrent devant un restaurant en terrasse de Bacongo, «Le Bizamba», un endroit sympathique et aéré réputé pour ses grillades de poissons, de volailles et de viande dont raffolent les Congolais.

- Poisson à l'étouffée et grillade de mouton pour moi !

Le poisson devait être très pimenté s'imagina Gilles qui opta pour des brochettes de bœuf, le tout accompagné de l'éternel yaka, cette préparation à base de manioc qui constitue l'aliment de base essentiel des congolais.

- Vous êtes un curieux personnage Gilles, s'hasarda Marie Lou. Je ne sais pas si je dois vous prendre pour un Congolais ou pour un étranger. Vous tenez votre morceau de manioc comme le plus primitif des congolais et vous écoutez du classique et ne mangez pas de piment.

- Constatez simplement que cela n'est pas incompatible.
- En effet, dut s'incliner Marie Lou.

Elle avait horreur de perdre le dessus dans une discussion. Et circonstance aggravante à ses yeux, c'est elle qui avait engagé la conversation, fait le premier pas. Gênée, elle remarqua le chien du client voisin et lui caressa la tête ;

- Dites-moi comment un homme de votre culture et de votre intelligence en est arrivé à enquêter sur des esprits ? Vous êtes médecin, c'est cela ?
- Tout à fait ! Mais dans mon hôpital je ne pratique que la médecine moderne, rassurez vous. Toutefois, je trouve stupide de limiter le monde à la rationalité palpable

quotidienne. Le triomphe des sciences exactes ne nie en rien l'existence d'autres dimensions et l'erreur à mon avis serait d'expliquer l'un par l'autre ou plutôt de se servir des moyens de compréhension du rationnel pour pénétrer l'irrationnel.

- Si vous pensez qu'il n'y a aucune commutation entre le monde réel et celui des esprits, vous n'en savez donc rien vous non plus puisque vous êtes réel. Enfin je suppose !
- Il me faut donc pénétrer l'autre monde pour en savoir quelque chose. Le monde des esprits se sert des références du monde réel qu'il réduit en simples signes symboliques, c'est à dire que les éléments de notre monde se retrouvent chez eux, démunis de leur complexité pour ne plus devenir que des représentations, des images, des condensés. Exemple, dans une maison les esprits entrent toujours par la porte principale, non pas parce qu'elle est la plus grande, mais simplement parce qu'elle symbolise l'entrée par excellence. Au village, les enclos des concessions possèdent plusieurs portes de taille égale, afin que les mauvais esprits s'y trompent les confondant à de simples rues, car les unes donnent sur les autres.
- Mais ne vous sentez vous pas dingue de croire qu'autour de nous gravitent sans cesse des êtres invisibles, capables de choses fabuleuses? que les morts ne sont pas morts et que...
- Les morts sont bien morts et il n'y a aucun doute là dessus, coupa Gilles. La question est de savoir qu'est ce qui meurt et à partir de quel moment meurt-on. Vous avez une volonté, une pensée n'est pas? et cette pensée est bien indépendante de votre corps bien qu'ils soient quelque part interdépendants. Pourtant vous ignorez de quoi est constitué ce vous, cette âme, le moment de sa naissance et de sa mort. Nous savons que ce corps, communément appelée âme peu vivre indépendamment de votre physique et peut être appelé à survivre après la mort du corps.
- Survivre au corps !? interrompt la jeune fille.
- C'est comme si vous débranchez un ventilateur : l'hélice tourne encore quelques instants mais finira bien par s'arrêter son alimentation étant coupée. Ainsi donc, l'âme ne meurt pas forcément au même moment que le corps. L'indépendance peut ce vérifier par le sommeil, seul moment où vous pouvez vous disposer de cet âme pour reposer le corps, sujet à des fatigues comme l'impose sa condition physique. Mais l'âme est métaphysique, elle ne dort pas. Certaine pratique peuvent vous apprendre à la contrôler pleinement, même à l'insu du corps.
- Comment savez-vous que l'âme n'est pas simplement inerte quand le corps est en sommeil ?
- Vous est-il arriver de faire appelle à votre conscience et qu'elle soit absente ou qu'elle tarde à venir, rétorqua Gilles?

n'aurai pu trouver une telle somme pour t'emmener avec nous. Tu comprends ? 1500\$ c'était deux ans de salaire et après il fallait entrer dans une dangereux mafia pour dégoter les devises. Devant cette grave insulte que notre projet proférait au communisme triomphant nous nous tinrent entrelacés l'un en l'autre avec un profond sentiment de solidarité et une fierté d'être de bons parents. Sans ajouter un seul mot, nous nous dirigeâmes vers notre appartement. La seule personne ayant tenté le passage que je connaissais avait été reprise et une jambe lui fut amputée comme punition. Radu savait que je pensais à cet homme mais nul n'en dit mot. Comme la peur est aphrodisiaque, nous fûmes l'amour cette nuit là. Trois jours plus tard, il partait embrasser son père à Tîrgu Mures sans lui dire que ce fut pour la dernière fois. Je n'en aurai pas pu autant avec vous. Mes larmes m'auraient trahie. Durant son absence, j'ai reçu la visite de Claudia. Elle était au courant de tout depuis le départ, Radu était passé par elle. J'avais toujours eu un peu peur d'elle à cause de ses bonnes relations avec nombre d'apparatchiks, mais elle a su me rassurer qu'elle militait au fond pour un groupuscule anticommuniste soutenu par les États-Unis. Radu lui avait demandé de *passer pour me soutenir le moral*. Elle me l'avait pas dit mais j'avais compris. Avant de partir elle m'a expliquée comment te faire parvenir du courrier par son biais, en toute sécurité. Radu s'était ramené de Constanta avec un prototype de son invention et cela devait être le seul bagage nous accompagnant. Nous allâmes le lendemain de son arrivé à Constanta que nous atteignîmes aux alentours de 11 heures. Le rendez-vous était pris dans un bar de fréquenté uniquement par des marins, et où, me raconta mon mari, toute les serveuses étaient à la fois agents de la Securitate et prostituées. Samir, le capitaine Marocain arriva et nous conduisit vers un entrepôt de sac de sel. Vu ma gestation il fallait attendre les dernières minutes avant l'embarquement pour nous cacher dans les caisses et y passer le moins de temps possible. Des caisses de ce type, le cargo en emportait plus de deux milles. Bien sûr que les douaniers les avaient tous fouillés la veille, mais ils ne l pouvaient toutes les demi heure. Au bout de deux heures, je sentis enfin la grue soulever notre cage, et il m'en fallut une de plus afin avant d'entendre un homme déclouer la boîte de bois. Trois semaines durant je suis resté presque seule dans une petite mais confortable cabine. Radu sympathisait avec l'équipage pour tenter de se rendre utile. Il y'a dix jours, je posais les pieds à Bordeaux. Sans hésité, nous nous sommes rendu à la préfecture expliquer notre cas et la demande d'asile a été enregistré. Mon état de grossesse nous a bien aidé, car j'ai eu droit à un hôtel juste au bord de la mer. Je te raconterai pour la ville, quand je la connaîtrai mieux. Transmets mes sincères regrets à tout ceux et à toutes celles que mon départ à causé du tort, particulièrement à Maman et à toi même. Jamais nous n'avons été séparé et je le ressens maintenant. J'ai besoin que tu crois en moi. Je suis toujours ta jumelle et rien ne peut nous séparer. Fais moi confiance si cela est encore possible car je ne t'ai pas abandonné. Tu es là avec moi, la moitié de moi. J'attends ta réponse comme un enfant fautif qui guète ses parents.

t'aime

Olivia à Carmen

Je
Carmen. LETTRE V

Bucarest, le 4 Décembre 1968

Douce Sœur, Ta lettre m'a fait pleurer de joie deux jours durant. Aujourd'hui encore j'hésite du sentiment que je dois arborer, entre le bonheur de te savoir du bon côté et la tristesse de ne pas compter parmi vous. À force de rêver de cet occident idyllique j'ai fini par cesser d'y croire et de le substituer dans ma pensée à une utopie idéaliste. Quoi qu'il en fut, l'occident embelli de mon imaginaire s'est tellement rapproché du fantastique qu'il ne pouvait plus être vrai. Les communistes nous font croire jour après jour que le libéralisme n'est qu'une légende de mauvais goût que les générations antérieurs nous ont légués. Aujourd'hui encore dans le journal le chroniqueur propagandiste Mircea Suvleacov donnait sa vision de l'Europe qui pour lui est un triangle. De l'Est se lève le soleil, entraînant dans ses rayons la lumière de l'esprit. Voilà pourquoi nous sommes communiste et eux (l'ouest et le nord du triangle) pas encore. Mais il n'est trop tard affirmait-il, car même à l'ouest ils savent que quand on ne se retrouve plus on dit qu'on perd le nord et pour y remédier il faut s'ORIENTer. Mais il n'a craignait avant tout de

laisser transparaître sur elle quelque faiblesse que ce soit. Maladroite, comme pour se rattraper par un geste de domination, Marie Lou sortit un billet de 10.000Frs CFA pour régler la note. Avoir le mot de la fin.

- C'est la banque qui paye les frais! lança Gilles pour décrier l'ambiance et se vu répondit d'un simple sourire du coin de la bouche.

C'était elle et non la banque.

- À quelle heure partons nous demain? coupa Marie Lou nerveusement se trahissant n'être pas remise d'avoir avoué cette peur qui l'avait gagnée dans cette mission vers l'inconnu.
- Le plus tôt serait le mieux. 8 heure et demi, cela vous va? Fit Gilles en scrutant sa montre. Il était 22 heures.
- Ce sera parfait.

Gilles savait qu'il aurait pu dire 5 heures du matin qu'elle n'aurait qu'approuver. La situation de cette jeune fille se sentant obligée d'accepter une mission qui la dépasse ne lui plaisait guère.

Ils reprirent le chemin du retour dans le même silence que celui de l'allée comme s'ils n'avaient encore eut le temps de faire connaissance. Juste après le mausolée Marien N'Gouabi [ancien Président et fondateur du Département des Affaires Coutumières], à l'entrée du parc portant le même nom, Gilles immobilisa sa voiture Et Marie Lou trahit sa distraction par un retard pour s'en apercevoir ; la voix du docteur la soubresauta.

- Vous allez mal? lui demanda t-il?
- Je dois vous avouer que toutes ces histoires me foutent une sacrée trouille et que si vous ne me remonter pas le moral je ne trouverais pas mon sommeil, ni le courage de vous accompagner demain.
- Mais rien ne vous y oblige Marie Lou! je peux vous trouver un raison valable pour vous décommander.
- Non vous ferez rien. J'ai 25ans, de bonne références universitaires mais cela n'a jamais suffit pour me faire respecter parce qu'ici je ne suis qu'une femme plutôt belle et qui de plus est la fille du Ministre. Nul ne fait le moindre effort de me reconnaître un mérite personnel m'obligeant à batailler obstinément plus que les autres. Pourtant j'ai aussi mes faiblesses...(elle se pris soudain la tête entre les mains retenant difficilement quelques sanglots rebelles)...Cette mission me fait peur, pourtant je ne peux y renoncer au risque de donner raison à ceux qui ne croient pas en moi et de décevoir mon père. Aidez-moi à avoir le courage de continuer.

Sa carapace venait d'éclater en mille morceaux et Gilles Kangou se senti un peu gêné d'en être satisfait. Il souhaitait venir en aide à cette fille mais ignorait quoi ni comment la prendre. Il lui ouvrit son épaule et guida la tête de la jeune fille qui s'y reposa lâchant une expiration de réconfort. Il entendit dans la brise de cette nuit quelques pleurs légers puis la fille se tut. Voulant l'aider à essuyer ses larmes, Marie Lou N'Déma repoussa sa main en signe de refus et elle acheva involontairement sa course sur la cuise couverte de pagne de Marie Lou. Il ne réfléchit pas longtemps avant de glisser sa main entre les pans du pagne, atteignant les cuisses chaudes de la demoiselle qui demeurait silencieuse. Quand il lui caressa les cuisses elle eut un moment sans réagir, puis comme venant d'ailleurs elle leva ses yeux vers le jeune homme qui pour ne pas avoir à répondre à des questions embarrassantes, l'embrassa du plus tendre qu'il pût. Il tira sur la manette pour coucher son siège et emporta avec lui Marie Lou qui ne se détacha de ses lèvres que quand le siège fut au plus bas, pour déboutonner son partenaire de son jean un peu dur. Elle avait cette forte pulsion que tout le monde ressent après avoir pleurer comme une seconde énergie et à la fois un hypersensibilité du corps. Elle sortit le membre vigoureusement gonflé de Gilles et l'engloutit sans autre forme de procès dans le fond de sa bouche, arrachant un soupire à son partenaire. Gilles posa ses mains sur la croupe en l'air de la fille et laissa glisser sa main le long de la raie des fesses terminant sa course dans le sexe humide jusqu'à être freiné par le clitoris. Il répétait son geste à plusieurs reprises daignant ne pas faire attention à ce qui se passait autour de son sexe pour ne pas exploser trop tôt, préférant contempler le derrière insolent dressé au dessus de lui comme un épilogue fatal. Surtout ne pas interrompre Marie Lou dont il avait compris qu'elle aimait avoir l'initiative, le dessus.

Soudain elle s'arrêta, l'enjamba et le guida à l'intérieur d'elle. Ne pouvant que constater les faits, il posa ses mains sur la paire de fesse et exécuta une ondulation régulière.

Marie Lou qui retenait lourdement ses gémissements fut encouragée quand elle cru entendre des soupires de la part de son partenaire; puis peu à peu elle se libéra bruyamment au rythme du plaisir qui envahissait tout son corps. Gilles s'enfonçait de plus en plus loin et de plus en vite en elle, serrant le plus fort qu'il pouvait les fesses charnues de la dames. Celle-ci s'approcha du visage fin du métis et comme prise par un spasme au moment même où elle voulait l'embrasser, elle lança un cri étouffé à l'intérieur de la bouche de Gilles qui à l'idée qu'elle était entrain de jouir, ne pouvait plus se retenir et se laissa vider à franche saccade. Elle se laissa tomber un bref moment puis se souleva d'un coup les yeux exorbités.

- Et le préservatif ?

CHAPITRE IV

Avili tel un gamin pris la main dans le sac, Gilles ne brancha pas. La demoiselle qui ne se sentait plus digne de ce qualificatif ce rhabilla aussi vite qu'elle put et repris position dans son siège. Innocente comme un ange. Son air sévère la regagna en un rien. Ils roulèrent jusque chez Marie

Lou dans un silence perplexe et se séparèrent comme ils avaient commencé cette soirée, sans protocole.

Gilles un peu offusqué par cette fin inattendue fit demi tour presque en trombe se dirigeant vers le quartier d'où il venait de dîner avec Marie Lou, roulant à vive allure pour tenter d'effacer cette touche de froideur qui avait presque gâchée sa soirée. Il pris le rond point dit du CCF, longea la grande avenue de l'OUA jusqu'au croisement avec l'avenue Nkouka Batéké dans laquelle il s'engagea, traversant le marché Total, principal point d'approvisionnement de la ville mais qui de nuit ressemblait à un camp abandonné. Plus loin il atteignit le quartier Saint-Pierre, avec ses rues sans asphalte, sombres, aux vieilles cases datant des années 40, les unes plus sinistres que les autres. Il s'immobilisa devant l'une d'elle. Il descendit de la Suzuki emportant avec lui une trousse médicale puis marcha quelques mètres en arrière jusque devant l'église protestante du quartier. Il en fit le tour et trouva la porte arrière. Avant de taper dessus il jeta un coup d'œil sur sa montre. Il était presque minuit et le quartier baignait dans un silence de mort.

- Bonsoir docteur!
- Bonsoir pasteur, répondit Gilles à l'homme qui venait de lui ouvrir la porte. Comment va notre ami fit-il en s'engageant dans le bâtiment?
- Mal, très mal vous allez voir.

Ils se trouvaient dans l'aile administrative de l'église et tout au fond, une chambre sobrement et pieusement décorée, avec au centre un lit moyen dans lequel gigotait un vieil homme de soixante ans passés, les yeux hors de lui, retenus éveillés par une bande adhésive écarquillant les paupières; les veines nerveusement exposées sur tout son corps, il s'étirait des quatre membres comme pour se débarrasser de quelque chose. A la vue de Gilles il se mit à hurler:

- Docteur, ils veulent m'emmener....Je ne peux pas payer.... aidez moi, aidez....
- On se calme Marcel, on se calme.

Pour ne pas avoir exécuté un « contrat » difficile cet homme était condamné à mort par les esprits qui le possédaient depuis son enfance. C'était tout ce qu'il avait pu dire à Gilles qui tentait ce qu'il pouvait pour l'apaiser. Le docteur ouvrit sa mallette et en sortit un stéthoscope, un tensiomètre, un thermomètre et examina le patient. Il était au plus mal, présentant tous les signes cliniques d'un grand drogué en manque. Il ne pouvait plus rester trop longtemps éveillé et en s'assoupissant rien n'aurait été moins sûr que son réveil. Il fallait faire quelque chose mais personne ne savait quoi.

- Pourquoi même au moment où il semble souffrir le martyr, ne peut-il pas renoncer à son état d'esclavagisme de son âme? s'enquit le pasteur auprès de Gilles Kangou.
- En théorie il est libre de ne pas reprendre contact avec les esprits qui le manipulent. Seulement son âme mourra si elle ne mange pas d'autres âmes humaines. Dans un ou deux jours il ne pourra même plus parler et mourra à petit feu avant la fin de la semaine.

Son âme deviendra esclave de ses maîtres qui la dévoreront. Il souffrira plus que dans n'importe quel enfer jusque là imaginé par les hommes.

- Mais notre exorciste ne sera là que dans 10 jours au mieux! Tiendra t-il?

Gilles suivait régulièrement une dizaine de cas semblable au CHU de Brazzaville. Des états jugés officiellement incompris que les médecins connaissaient bien mais devant lesquels la plupart était impuissant. Par cet expérience, Gilles savait point par point l'évolution du cas en face de lui : sans issu.

- Aucune chance, fit sec le médecin. Pour l'instant je vais l'endormir très profondément. Ainsi il ne sera pas nez à nez avec ses maîtres.
- Je croyais que dormir c'est ce qu'il craignait le plus?! interrogea l'homme d'Eglise.

Le Dr Kangou préparait une forte dose de barbiturique et ne répondit pas aussitôt. Il l'administra au patient spécial qui déjà tomba de sommeil dans la minute qui suivit l'injection. Le médecin lui retira les adhésifs au paupières. Peu après le pasteur et le médecin se retrouvèrent dans la cuisine de l'édifice et se mirent autour d'une table où le lieutenant-médecin, après avoir allumé un cigare pu enfin répondre au pasteur qui lui servait un café..

- Voyez vous, le sommeil fonctionne comme une voiture. Le sommeil paradoxal est comparable à une voiture roulant en ville donc moins vite et y rencontrant une série de choses et d'évènements. Comme en ville on aperçoit des maisons, des jardins ou l'on croise d'autres automobilistes. Dans cette phase le voyage est le même, jalonné de plusieurs rencontres, agréables ou non, vous concernant ou pas. Et là au détour d'une rue ou dans un carrefour votre pire ennemi vous attend. Surtout s'il possède dans cette ville des pouvoirs que vous n'avez pas, vous ne pouvez lui échapper.
- Et en roulant à vive allure vous les semez?
- Comme sur l'autoroute, plus le sommeil est profond, plus vite on roule et on est seul : personne n'a le temps de bien voir qui passe, ni de vous arrêter. S'il ralenti, il est cuit. C'est pourquoi il va falloir le réveiller dans quatre heures environ car s'il revient à l'éveil par le sommeil paradoxal, comme il est normal de faire, il n'en sortira que mort.

Le pasteur se leva chercher une autre tasse de café pour son hôte et ramena un cendrier.

- Vous as t-il donné plus de détail sur ce qui lui est arrivé exactement, demanda à son tour Gilles.
- C'est compliqué. Marcel est membre d'une tontine depuis longtemps. Tour à tour entre eux, ils mangeaient l'âme d'un membre de leur famille, dont bien entendu la mort s'en suivait. Ainsi, Marcel reconnaît en 45 ans de participation à cette tontine, avoir donné l'âme de son frère cadet, sa première femme ainsi que la fille unique qu'il eut avec celle-ci, un de ses fils et le fils aîné de sa seconde fille, décédé il y'a trois ans. Son tour étant de

nouveau arrivé pour sacrifier une âme, il lui restait alors à Marcel que 2 fils. Le premier l'ayant initié à son propre rite et membre de la même tontine il ne pouvait ni s'en emparer ni atteindre ses descendants selon leur règles. Il ne lui restait alors que le second qui sûrement très rusé, disparaissait du lit chaque soir que son père venait retirer son âme. Agacé, il décida alors de ne plus agir sous la magie de la nuit mais de prendre cet âme de jour, par une technique consistant à prendre la trace de pas que son fils aurait laissé sur du sable, l'ensorceler et manger son âme.

- Et alors, demanda Le lieutenant Kangou tirant de légère bouffée de son cigare et regardant très sereinement le pasteur à travers le nuage de fumé qu'il entretenait.
- Et bien, ayant trouvé une ruse pour se promener pieds-nus dans la cours avec son fils, Marcel a ensuite récolté un pas qui n'était autre que le sien propre. S'étant ainsi lui même capturer, la tontine ne cherche pas à comprendre s'il s'est agit d'une erreur ou si l'homme a choisi de se sacrifier lui même pour sauver son fils. Ils réclament que Marcel paye car c'est son tour et celui qui se trouve dans la gibecière c'est Marcel lui même.
- Il est mal barré, reconnu Gilles. Si mes renseignements sont exacts, son fils fait parti du clan des Nkua Makundu. Des carnassiers sans foi ni loi.
- Mais comment son père pouvait-il l'ignorer, fit le révérent? Et comment est-il devenu un Nkua kundu sans que son père ne l'aie initié? Lui seul ne le pouvait, n'est ce pas?
- Vous pensiez aussi que la lumière du jour empêche les démons d'agir et qu'on ne peut ôter une âme qu'à un membre de sa propre famille, non? Et bien cela est vrai partout sauf chez les Nkua Makundu.

Gilles termina son cigare et prépara une place pour dormir un peu. Il sera bientôt minuit et il devait laisser Marcel dormir quelques heures pour redonner des forces à son corps physique, et ensuite l'aider à en redonner à son âme en manque et au plus mal.

- Qu'aller vous lui donner?

Le médecin savait que rien de la médecin moderne ni aucune substitution ne pouvait sauver Marcel.

- S'il ne mange pas un morceau de ce corps astral que son âme demande, il mourra certainement avant l'arrivée de votre exorciste, répondit-il au pasteur.
- Vous n'allez quand même pas emmener cela ici? C'est la maison de Dieu ici! S'insurgea t-il!
- Je l'emmènerai avec moi, dit Gilles silencieusement en posant son revolver à coté du lit de campagne sur lequel il allait très vite s'endormir.

*
* *

Gilles Kangou, médecin et/ou lieutenant n'avait au fond aucune sympathie pour les esclaves des esprits maléfiques même s'ils se présentaient souvent à lui comme des victimes. Ils étaient auteurs de bien de mal autour d'eux et très peu exprimaient la volonté de sortir de cette situation remédiable, se complaisant dans leurs petites combines. Marcel n'était pas une exception à la règle si ce n'est le fait qu'il fut un précieux indicateur pour le lieutenant et son service tout entier et à ce titre, il n'aurait pu refuser de lui renvoyer l'ascenseur. Racheter la liberté d'une telle pourriture faisait souvent parti des taches auxquels l'Obersvatoire était habitué.

Quand sonna la montre-réveil à 4 heures tapantes, comme un automate le métis se dirigea dans la chambre où couchait Marcel pour le réveiller, difficilement et brutalement. Très vite il le guida vers l'extérieur de l'église et ensemble prirent place à bord de la petite Jeep blanche, sans avoir eu le temps de prévenir le pasteur qui dormait dans une pièce voisine. Le véhicule reprit le chemin de l'allée dans une ville plus calme encore, sans jamais rencontrer le moindre individu.

Les mangeurs d'âmes avaient trouvés la possibilité de convertir en une substance palpable les âmes mortes pour les revendre à ceux qui en manquaient pour une raison ou une autre. À vue d'œil, on aurait dit des parties peu nobles de gibiers fumés : pattes, peaux ou oreilles d'animaux difficile à identifier. Un portion était suffisante pour survivre 2 ou 3 mois et un adulte en parfaite santé pouvait se consommer deux ans durant par une seule personne. Sans les mutuelles, en 30 ans, un mangeurs d'âme pouvait donc se taper une quinzaine de personnes. En tenant compte du fait qu'il ne peut s'attaquer qu'aux membres de sa proche famille, il se serait vite isolé sans le système de tontine et de la vente des surplus. Ce grand commerce, ayant lieu dans plusieurs endroits plus ou moins secrets de la ville.

Près du marché « Total » la Suzuki s'arrêta. Les deux passagers ne s'étaient rien dit et Marcel semblait plus calme. A 4 heures du matin le marché était encore vide mais ça et là des voitures étaient stationnées, sans créer un parking groupé. Néanmoins, leur simple présence en ces lieux à cette heure avait quelque chose de suspect. Il y'avait de la Mercedes dernier cri aux tacots bringuebalants de Brazza la verte.

D'un pas incertain Marcel semblait être celui qui accompagnait le lieutenant, ce dernier timidement en retrait de lui tel un grand père confiant d'un petit fils bienveillant. Ils s'engouffrèrent entre les établis, déserts, cheminant jusqu'à repérer au loin une petite lueur de bougie vers laquelle ils devaient désormais se diriger. Plus près le spectacle se fit précis autour de la lueur : un attroupement d'une quinzaine d'individus autour d'une table où se tenait un commerce. Tous gardaient la tête baissée, daignant se croiser le regard. Le lieutenant s'aperçut que le retard de Marcel était si fort qu'il l'avait presque perdu dans cette nuit noire. Il le vit à dix mètres plus loin en arrière, se cachant derrière les piquets retenant les toits des établis, un à un. Sans aucun mal en suivant la direction des yeux timorés du vieux Marcel, l'agent du Département des Affaires Coutumières aboutit à deux personnes que semblaient craindre Marcel. Ne

reconnaissant pas les individus, Gilles recula pour reprendre le vieux et lui donner courage. Les clients faisaient silencieusement la queue et à son tour, chacun prenant le morceau que lui donnait la vendeuse sans commentaire, au prix unique de 15.000 FCFA pour tous les morceaux et à tous. Certaines personnes étaient accompagnées d'enfants, d'autres étaient de tristes vieillards ou des jeunes branchés au dessus de tout soupçon.

Marcel ne quittait pas des yeux les deux hommes qui l'effrayaient, très discrètement bien sûr. Il s'agissait tout d'abord d'un jeune homme d'une vingtaine d'année, coiffé de locks pratiquant certainement depuis longtemps du culturisme à en croire les insolents biceps qui saillaient de son t-shirt exagérément trop juste. Il portait un jean terminée par des bottes de cuir à boucles métalliques et se tenait dans la queue comme les autres, sage comme une image. À son bras droit, un pansement couvrait tout l'avant-bras. Il s'accompagnait d'un autre homme plus âgé et d'une certaine classe, qui paya pour les deux. Quand vint le tour de Gilles il fit exactement comme tout le monde et se retira suivi de Marcel. Avant sa retraite, Marcel était un instituteur sans ambitions ni problèmes, qui ne trompait pas sa femme et faisait parti du groupe folklorique de son village natal à 300km de Brazzaville. Rien ne pouvait laisser penser qu'il eut à avoir avec ce jeune homme qui lui foutait une peur bleue et qui par rapport à lui Marcel, semblait débarquer d'une autre planète.

C'est une fois dans le voiture que Gille donna son morceau à Marcel qui se mit à le dévorer au ras de l'os.

- Qui étaient ces gens qui semblaient te faire aussi peur, questionna l'enquêteur?

- Dis moi toi comment se fait-il que tu viennes dans ce marché sans te faire repérer comme non initié? lui rétorqua le mangeur d'âme.

Evidement, puisque les initiés prétendent que les non initiés sont repérables dans ce genre de lieu à leur odeur.

- C'est moi qui pose les questions hurla le Lieutenant Kangou, effrayant son hôte qui faillit en perdre son précieux morceau.

- Ce sont deux membres de ma tontine. Jimmy, le jeune c'est le chef, et l'autre monsieur Loubassou, le dernier à avoir sacrifié avant moi. Il sont trop furieux contre moi, car alors que la tontine marchait si bien depuis 1936, je les ai réduit à acheter. J'ai senti leur haine, il ne me rateront pas. Ils me mangeront cru, disait-il en s'essuyant la bouche.

CHAPITRE V

Le devoir qui l'avait pousser à consacrer sa nuit à Marcel faillait à son projet de quitter la ville puisque c'est à 6h qu'il gagna sa maison, dans le quartier de Moukondo. Il retrouvait cet espèce qui était le seul où il n'était plus lieutenant, d'un insolite service de sécurité ni médecin dans un grand hôpital où hormis sa présence il ne servait pas à grand chose. Chez il était Gilles une carapace humaine sans identité aucune réagissant à un instinct inférieur caractéristique des animaux que nous sommes : manger, boire et dormir et éventuellement s'accoupler. Trouver la jointure entre toutes ses personnalités et ses obligations ne l'intéressait que partiellement, c'est à dire dans la façon de gérer son emploi du temps. Si non il donnait le meilleur de lui même en gardant l'équilibre entre tous ses champs d'action.

Il enfila une tenue de sport assez épaisse. Puis pris son téléphone portable. Il ne lui servira plus quand il quittera Brazzaville, mais la dernière minutes est souvent la plus importante. En y formant un numéro il fut très vite fit répondu.

- Direction de la sécurité du territoire, Bonjour!
- Salut Capitaine, ici le lieutenant Kangou. Tu as quelque chose sur Mlle N'Déma ?
- Pas grand chose lieutenant. Mlle N'Déma est sans antécédent le monde de la sorcellerie. En dehors d'un activité magnétique très importe constatée près du lieu de sa résidence et qui ne semble pas liée à elle, rien à dire.
- Activité magnétique très importante? Expliquez vous mon capitaine.
- En effet depuis 6 mois le survol du quartier par des esprits simplement passant devient difficile voir impossible, des suites d'émissions d'une puissance très élevée et non identifiée encore à ce jour. Mais vous savez, lieutenant Kangou, le quartier est habité par de hautes personnalités qui font appel à d'innombrables occultistes pour divers raisons et il n'est pas rare que nous constatons ce genre de brouillards dans le coin.
- Mais tout de même ! aucune élection n'est proche, ni aucun congrès de parti...rien qui pourrait justifier une intense activité à mon avis, se plaignit Gilles.
- Rien de suspect, mais on continue les recherches.
- Je vous remercie mon capitaine. Nous referons le point demain.
- Ok mais n'oubliez pas de passer jeter un coup d'œil à l'hôtel PLM M'Bamou Palace, selon nos informateurs cela semble plus sérieux.
- J'y manquerai pas, rassura le lieutenant à son capitaine.

Gilles raccrocha. Il était 7h et demi. Il sauta dans sa Jeep sac de voyage au point, vérifia la présence du billet de 5000f rescapé et fila vers chez Marie lou.

- Bonjour, bien dormi? fit naïvement Gilles.

L'acte de la veille lui était sorti de la tête.

Marie Lou sans regarder son partenaire des yeux répondit vite.

- Oui et vous?
- Pas assez ! fit Gilles qui redémarra.

Il voulu mettre de la musique quand Marie Lou l'interrompit pour lui demander de faire un crochet par la Banque Internationale du Congo où elle devait remettre en main propre un dossier confidentiel à un collègue. Gilles ne répondit pas et pris la direction voulue par elle. L'hôtel où il souhaitait faire halte, le PLM, M'Bamou Palace, n'était pas loin. Il roula jusque là et s'arrêta.

- Où allez vous fit Marie Lou à Gilles, le voyant quitter la Jeep?
- Je vous suis chère amie.
- En quel honneur ? questionna la jeune fille. Je vous ai dit qu'il s'agissait d'un dossier confidentiel.
- Je vous accompagne bien sûr, nous sommes associés non!? Ma simple existence est confidentielle. Alors...lança Gilles pendant qu'il refermait la porte du véhicule.
- Oui mais pas ici ! ça ne concerne pas l'enquête...mes activités au sein de la banque sont étrangères à notre enquête.
- Ca c'est moi qui décide de si X est ou pas étranger à l'enquête. D'ailleurs, entrez seul dans cette banque et vous ne me reverrez plus à la sortie.

Marie Lou excédée due s'y résoudre. Gilles Kangou se mis derrière la jeune fille qui tenait son dossier d'une main, aplatie sa poitrine. Il ne savait pas pourquoi il tenait à se méfier de cette si frêle créature à la démarche trop certaine cachant mal un infinie tendresse. Vêtue en Jean-basket elle semblait amuser le personnel de la Banque habitué à la voir autrement. Elle marchait dans les longs couloirs de cette banque sœur, assez vite pour faire croire à Gilles sa bonne connaissance des lieux et même parfois donnait l'impression de vouloir le semer. Dans un couloir un homme s'approcha d'elle avec un léger sourire l'air de bien la connaître, mais elle ne brancha pas au grand sourire de l'individu, tant elle occupée à distraire Gilles par ces balancements de hanche. Elle était si naïve, si pure. La jeune fille continua sa ronde dans la même allure et entra dans un bureau devant lequel ils étaient déjà passés. Gilles se tint devant la porte du secrétariat la retenant ouverte.

- Bonjour, madame puis-je voir Mr Babela? fit Marie Lou à la secrétaire, un quinquagénaire aux allures maternelles.

- Il n'est pas encore là, mlle...?
- Évidemment, il était à peine 7h 30, se dit.

- N'Déma, Marie Lou N'Déma de la BCC. Vous lui direz que je repasserai demain.

Ils sortirent et toujours aussi vite, Gilles Kangou en position de garde du corps en arrière par rapport à Marie Lou qui gardait pressé contre sa poitrine le dossier bleu. Une fois devant la voiture Gilles ouvrit la portière à Marie Lou qui s'y installa. Lui fit le tour comme pour faire de même mais traversa la rue pour aller du côté de l'hôtel. Il souriait imaginant ce qui arriverait.

- Hé, où vas-tu associé, cria Marie Lou heureuse de l'avoir pris la main dans le sac.

Il se retourna, trahissant d'un sourire complice une tête sans argument sur le moment.

- Je fais un petit tour de cinq minutes au PLM.

Le sourire de la jeune fille se coupa net.

- OK, j'attends là.

Il crut avoir mal compris. Pour ne pas laisser échapper sa surprise, il se retourna, fit semblant de poursuivre sa route et s'arrêta juste derrière un bosquet de roses, là où il pouvait la voir sans être vu d'elle. Il l'épiait silencieusement pour essayer de comprendre pourquoi elle ne l'avait pas suivi. Ce n'était pas dans son caractère de ne pas se venger du coup de la banque quelques minutes plus tôt. D'ailleurs, sa première réaction fut la plus normale puisqu'elle avait quitté la voiture pour le suivre. Elle s'était refroidie quand le mot PLM fut prononcé. Mais qu'avait-elle donc contre cet hôtel. Perdu dans ses réflexions Gilles Kangou ne voyait plus le temps passer. Durant quinze minutes il épiait la fille qui ne faisait rien dans la voiture. Elle scrutait les passants, augmentait le son de la musique ou retournait le rétroviseur pour contempler son rouge à lèvres.

Sans réponse, il continua son chemin jusque dans l'hôtel. Hélas dans la magie, il n'y a pas de radar pour lui permettre de voir ou de sentir des présences étranges. Il s'avança vers le comptoir de la réception où se postait un jeune garçon d'une trentaine d'années qui portait un badge à son nom : Malonga. Un nom commun chez les laris. Il laissa finir deux vieux couples de touristes allemands à fabriquer un germa-français et s'approcha juste après que le réceptionniste ait perçu son pourboire. Cela lui donna l'idée.

- Bonjour mon frère ! Depuis quand travailles-tu ici, mon frère, demanda Gilles dans un parfait lari en tendant un billet de 2.000 F ?
- Bientôt deux ans chef, mais pour les filles c'est après 15 heures.
- Non, non, je ne viens pas pour les filles, rassurez vous.

Au jeune homme que cela inquiéta et qui venait de relever la tête, il tendit un nouveau billet de la même valeur.

- Il y'a t-il eu au service comptable ou ailleurs...quelque part où on a un contact avec l'argent, de nouvelles recrues ces temps-ci.

- Oh, oui mais cela fait un peu plus d'un mois. Le gérant de la piscine, NGoma Etienne il s'appelle.
- Et ou puis-je trouver ce NGoma Etienne ?
- Je crois qu'il ne dois pas tarder, mais le plus sûr serait de revenir dans une heure. Dois-je lui dire que..... lança le jeune souriant.

Gilles mit la main dans sa poche et en sortit un billet de 1.000 F.

- Merci monsieur, fit le réceptionniste.

Il sortit du hall de l'hôtel et s'en allât visiter cette piscine. Déserte en cette matinée. Il ressortit de l'hôtel et se dirigea vers son véhicule. Dans ce quartier d'affaire, la Suzuki semblait venir d'un autre âge. Il aperçut soudain Marie Lou qui regardait dans une direction donnée avec insistance. Il suivit son regard et tomba sur un homme vêtu du blaser rouge des employés de l'hôtel. Il se cacha vite derrière le même bosquet de fleur, et assista au retournement du regard de l'homme qui croisa celui de Marie Lou. Il en fut si choqué, qu'il s'en faillit tomber. Il la fixa quelques secondes et s'en allât encore plus vite vers l'entrée de l'hôtel, non sans se retourner avant de disparaître derrière la vitre fumée. Gilles ne reconnut pas le visage, mais constata au passage de l'homme près de lui que sur son badge du veston de travail était bien écrit NGoma E. Aussi, portait-il un pansement à son bras droit, comme celui qu'il vit la veille au marché aux âmes humaines de Bacongo. Mais il ne s'agissait certainement pas de la même personne, celui-ci étant d'une dizaine d'années plus vieux.

Il prit son téléphone mobile et appela.

- Capitaine Jean Jacques Milandou, c'est moi Gilles.
- Oui, quoi de neuf ? tu es toujours à Brazzaville ?
- Oui j'y vais à la minute. Mais il faut que tu te renseignes sur un certain Etienne NGoma, gérant de la piscine-bar du PLM....Oui, dès tout de suite. Ciao !

Il entra dans le véhicule. Il n'aimait pas donner d'ordre à ce capitaine plus âgé et plus gradé que lui, mais il ne supportait pas non plus ses excès de familiarité. En plus, Gilles avait énormément de mal à se concevoir comme militaire. Déjà était-il heureux d'être obligé de le cacher.

- Il faut que je repasse chez moi fit la jeune fille. J'ai oublié de prendre un baladeur.

Qu'elle était mignonne ! Au cœur d'une enquête de plusieurs milliards de francs CFA, alors qu'elle s'appêtait à parcourir la brousse dans toute sa sauvagerie, mademoiselle pensait à son baladeur. Ce fut si attendrissant que Gilles s'en méfia.

- Non seulement je ne repasserai pas chez vous parce que moi je bosse, mais je voudrai savoir pourquoi vous n'êtes pas venu avec moi dans l'hôtel ?
- J'ignorai que c'était obligatoire et c'est ce que c'est ce ton ? On couche avec une fille et puis ça y est, elle doit obéir ?

Celle là c'était la meilleure. Gilles ne brancha pas et démarra aussitôt. Son nez de métis en prit un sacré coup de rouge. Il roula en silence pour rejoindre la route nationale No 1 qui devait le sortir de la ville et tomba sans le vouloir dans la rue de Marie Lou qui faisait la gueule. Il s'arrêta, et lui permit de descendre prendre son baladeur. Puis redémarra.

Il roulait de nouveau vers le Sud, sous le son d'un rythme Ndombolo, un bras au volant et l'autre tenant un cigare, le premier de la journée. Marie Lou était silencieuse à côté, remise de son énervement, ce qui la rendait plus attendrissante. Il pensait tellement à elle qu'il avait par moment l'impression de discuter directement avec elle dans sa tête. Quelque part il s'en voulait d'enquêter derrière son dos et se rassurait que le moindre mal eut été que les regards appuyés entre NGoma et Marie Lou ne s'expliquent que par une ex relation amoureuse. Pourtant ce regard exprimait une peur et une immense surprise à la fois, qu'il ne pouvait être anodin. Mais cet homme rencontré furtivement à l'hôtel PLM M'Bamou Palace semblait être de classe trop éloignée pour Marie Lou. Dans tous les cas s'il s'avérait inconnu des services du Département des Affaires Coutumières il avait tout intérêt à s'y intéresser encore plus, derrière le dos la jeune fille. Peu important les raisons ayant conduit cette fille à le dévisager et lui à s'enfuir comme s'il avait vu le diable.

Les 250 km qui séparent Brazzaville à Boko ne pouvaient être parcourus en moins de cinq heures à cause de la route bitumée sur 50 km à peine après Brazzaville. Le reste n'était que sable, boue et marécages à perte de vue. Marie Lou qui adorait être maîtresse de la scène décida de rompre le silence.

- En quoi avez vous résolu l'affaire du tunnel du Mayombe dont parlait le Colonel Ondaye?

- Ben voyons! je ne vais pas vous livrer des secrets-défenses quand même.

Marie Lou sourit devant le sérieux de Gilles Kangou qu'elle avait du mal à considérer comme un vrai policier des services secrets. Sous son air doux et poli.

- Je vous propose un deal. Vous me racontez ça, et je vous dit des choses que personne ne sait sur la Présidence de la République. C'est mon oncle, ne l'oubliez pas.

- Raison de plus pour que sache tenir ma langue.

Il avait parlé trop vite s'était-il aussitôt aperçu. C'est de cela dont elle se plaignait la veille. Ne jamais voir en elle que cette personnification du pouvoir.

- Dites-moi ce que vous savez sur le tunnel du Mayombe et je verrai ce que je pourrai compléter, dit Gilles pour se rattraper .

- Je sais que c'est un long passage ferroviaire sous lequel le train passe environ un quart d'heure et certains voyageurs affirmaient y voir sur le mur l'image d'une femme couverte de sang les menaçant. Après une étude, il avait été démontré que c'était le résultat d'un effet d'optique sous une lumière favorable qui, combiné au mouvement du train, lui donnait cette impression réelle. Comme au cinéma.

- Et vous vous souvenez de la catastrophe près du tunnel après cette histoire? Une collision entre deux trains, 125 morts!
- Bien sûr que je m'en souviens. Mais je ne vois pas le rapport.

Gilles avala une coulée de salive qui lui paru aigre.

- Au départ il fallait creuser le tunnel pour raccourcir le trajet du chemin de fer qui à cet endroit faisait un détour de la montagne de plusieurs dizaines de km. Lors de la construction du chemin de fer sous la colonisation, dans les années 40, les constructeurs avaient déjà tenté de percer la montagne juste à la sortie de Dolisie. Ils y renoncèrent après 15 mois de tentatives échouées pour des raisons que nous ignorions. Les ingénieurs actuels ont repris les travaux avec les mêmes plans et après avoir creusé la journée, il se produisait dans la nuit des éboulements inexplicables, ensevelissant tout. Les études topographiques les plus sérieuses sont restées sans explications. Une enquête sociologique révéla par contre l'existence d'une légende selon laquelle vivrait dans les entrailles de la montagne, une démonsse qui autrefois causait d'énormes dégâts. Il fallut lui sacrifier un enfant pour qu'elle s'y terrât à tout jamais. Saisis par le premier ministre, nous avons pu entrer en contact avec cette démonsse et contre la promesse de lui sacrifier un autre enfant elle accepta de se déloger et les travaux purent se poursuivre.
- Aussitôt? interrogea Marie Lou.
- Le lendemain. Seulement l'Etat n'avait évidemment pas honoré sa promesse. Une fois la ligne en service, les apparitions ont commencé. Je venais d'intégrer le service avec le grade frais de Sous-lieutenant et j'ai été envoyé sur les lieux. Les voyageurs désertaient les trains préférant l'autobus entre Dolisie et Pointe-Noire. Un manque à gagner immense. Sur les lieux, j'ai commencé les rites pour entrer en contact avec elle, ou du moins être vu d'elle. Sans parlementer, elle a aussitôt pensé que je lui avais été envoyé en sacrifice et à envoyer son fils pour tuer mon corps et retirer mon âme. J'ai failli y laisser ma peau dans ce combat [il se tut quelques secondes, le visage glacial, puis reprit] Mais c'est moi qui l'ai eu...

Gilles recouvrit son silence mais cette fois-ci moins longtemps.

- Et que s'est-il ensuite passé? interrogeait Marie Lou, les yeux écarquillés par l'impatience et la passion.
- Comme j'avais tué son fils, la démonsse promit de prendre une âme par année que son fils avait vécu auprès d'elle, pour le venger. Il s'était alors écoulé 125ans depuis que ce petit lui avait été sacrifié par les habitants de la localité. Au début, nous pensions que des gens mourraient sporadiquement dans le coin, sans que l'on puisse établir un lien direct de cause à effet, ou encore une épidémie tuerait 125 personnes. Mais non : une énorme collision à l'endroit même où s'était tenu la promesse de sacrifier un nouvel enfant. 125 morts le même jour au même endroit, personne ne s'y attendait.

- Un drame immense! j'y ai perdu une amie d'enfance, compléta la fille.
- Enfin! soupira Gilles. Les défaillances techniques ne manquant jamais, l'Etat n'a pas eu de mal à camoufler l'inavouable réalité. Je dus par la suite repartir pour en finir avec cette démonsse. Il s'en eût fallu de deux mois pleins, dans ce tunnel, avec deux de mes collègues par la suite décédés pour en venir à bout.
- Je me rappelle que le tunnel a dû être fermé plusieurs semaines après la catastrophe, se souvint Marie Lou.

- Officiellement pour y renforcer le dispositif de sécurité. La vérité n'était pas loin ! Au sortir de cette épreuve, j'ai séjourné trois mois dans un hôpital psychiatrique en France. J'étais physiquement très atteint aussi à cause de la sous alimentation et des problèmes respiratoires dans le tunnel. A mon retour le Ministre de la défense nationale m'attendait lui même au bas de la passerelle, j'ai été reçu par le premier Ministre qui m'a lui même nommé lieutenant et décoré de l'ordre du mérite Congolais. J'étais un héros...dans l'ombre.

CHAPITRE VI

Les cailloux, les nids de poules et autres embûches avaient rendu toute conversation impossible dans le véhicule roulant en direction de Boko. Il était plus de 13 heures et l'arrivée n'était plus qu'à une encablure de là. Boko était comme la plus part des villages du coin, une composition de plusieurs centaines de petits villages ayant au plus une centaines d'habitants chacun, et au moins 10, éparpillés sur un rayon de plusieurs Kilomètres. C'est ce qui s'appelait un district. Les gens n'avaient que leurs jambes pour se déplacer d'un village à l'autre dans ces contrées que la modernité n'avait pu conquérir. Le paysage formé essentiellement de plateaux, se particularisait par une savane herbeuse, avec, disséminés ça et là, des bosquets touffus de verdure au milieu desquels passaient des cours d'eaux. Les chacals, rongeurs et oiseaux constituant l'essentiel de la faune.

Près d'une futaie Gilles s'arrêta après un curieux bruit dans le moteur qui avait trop chauffé. La prudence était de mise car la simple station d'essence se trouvait à deux heures de route. Quant au garagiste il fallait le faire venir de Brazzaville. Il lui était indispensable de verser de l'eau fraîche sur son moteur s'il ne voulait pas rester dans ce coin perdu une semaine entière. Pour une citadine comme Marie Lou, il était impossible de voir le cours d'eau serpentant la colline à cause de la végétation relativement dense qui s'était formée autour, se faufilant à travers la vallée. Gilles laissa glisser la voiture jusqu'au plus près de la rivière. Il en descendit et retira du coffre un tuyau suffisamment long, se déchaussa et marcha jusqu'à la rivière avec son tuyau; plongea un bout et aspira de l'autre jusqu'à ce que l'eau remontât en continu par ce tube.

- Et si je me baignais pour arriver fraîche au village? s'écria Marie Lou.
- Bonne idée. Nous nous baignerons de ce côté là, répondit Gilles en indiquant la gauche. Le niveau y est moins profond et le courant meilleur.
- Tu iras alors à gauche et moi à droite, fit-elle en retirant son haut.

Des seins magnifiques qu'il n'avait jamais pus voir au grand jour, pointés en poire et gonflés à se fendre. Elle laissa glisser jean, découvrant le fin string blanc qui poussa Gilles à fermer les yeux non par pudeur, mais pour laisser courir son imagination. Quand il les rouvrit, la belle silhouette sophistiquée s'éloignait sur sa gauche, entrant timidement dans l'eau douce. Elle nageait à contre-courant s'éloignant peu à peu de Gilles qui cria:

- Nous nous retrouvons ici dans vingt minutes.

Elle ne répondit pas et disparut près d'une courbe.

Gilles finit d'arroser son moteur et 5mn plus tard la rejoignit dans la rivière, flottant du coté droit. Il aurait pu aller vers elle à gauche, et se disait même que c'était ce qu'elle attendait. Mais pour une fois, il avait envi de dire à cette effrontée trop sûre d'elle qu'on ne gagne pas à tous les coups et qu'on pouvait lui résister.

Il se laissait entraîner par le courant quand un bruit lui parvint de plus en plus proche. C'était une jeune femme jouant du tamtam sur l'eau. Comme elle lui tournait le dos, il s'en approcha sans se faire entendre et lui ferma les yeux. La villageoise cria et se dégageant violemment. C'était Bouesso, une fille de son village qu'il connaissait très bien et pour cause : c'était sa femme.

Le père de Gilles Kangou, Jean, était chef d'un clan originaire de Boko, se trouvant être le descendant de Massamba-Kayi, présumé père-fondateur de leur clan. La population actuel du Pool en majorité Bakongo est originaire d'Angola. Pendant l'exode, il y'a environ deux siècles, chaque patriarche avait donné un nom à sa famille dont il était le seul juge et maître. De génération en génération la petite cellule qui comptait une vingtaine d'individus s'est transformée en clan de 500 à 1000 personnes. Celui de Gilles en comptait environ 700 dont presque tous gardaient le contact et se reconnaissaient comme membre de cette famille. Jean Kangou décédé précocement du Sida s'est vu succédé par son fils unique âgé alors de 17ans, Gilles, qui héritait aussi de tous les attributs ancestraux rattachés à son rang. L' « intelligence de la nuit », dit-on ici.

Gilles n'ignorait rien de son rôle car son père l'y avait préparé depuis sa tendre enfance, l'emmenant avec lui dans les voyages astraux, l'initiant à tous les rites et lui enseignant le code coutumier complet. Quoiqu'à 17 ans, ce n'était pas un homme prêt qui succéda à son père malgré la cognition de la tache qui l'attendait. Elle consistait en résumé à arbitrer les litiges de succession au sein du clan, à patronner aux cérémonies de mariages, de décès, ou encore à rappeler les normes coutumières quand celle-ci étaient transgressées. Il lui incombait aussi la protection de tous contre les attaques des esprits malveillants venant d'ailleurs et de représenter dans les palabres mystiques ou temporels le clan. Il avait le droit d'exclure un membre du clan, le

laissant ainsi errer sans titre, sans protection, à la merci de n'importe quels esprits brigands pouvant en faire son esclave. Cette sanction était pire qu'une condamnation à mort.

Il était un grand et puissant chef coutumier, mais exposé par la modernité. Pour ne pas qu'il agisse comme son père qui épousa contre toute attente et tout avis une étrangère, une blanche, les notables du clan avait marié Gilles au lendemain de son intronisation à Bouesso, fille du village-siège du clan. Agée alors d'à peine treize ans, elle s'était portée candidate à être l'épouse du nouveau tribun et les vieux sages n'avaient rien trouvé à redire: bonne ménagère, cuisinière de talent, courageuse et dévouée. Elle ne devait avoir pour autre dieu que son mari et ne jamais exprimer la moindre jalousie sous quelques formes que ce soit.

Au départ Gilles, était quelque peu amusé par ce mariage qui pour lui n'en était pas un. Par défaut de robe blanche, de smoking, le cloché de l'église n'avait pas retenti, il ne voyait aucune limousine... Pour tout, il était heureux qu'on lui offrit une fille pour ses nuits de vacances au village, avec droit d'en changer. Puis ce fut le bac, le départ pour Moscou, les sept années de médecine. A son retour il fut surpris qu'elle soit toujours là, fidèle et chaleureuse. En vain avait-il tenté de la persuader de se retirer, impossible de lui faire admettre la répudiation car la fierté d'être la femme du chef, valait pour elle toutes les attentes, toutes les solitudes. En plus son blanc comme elle l'appelait, lui aurait donné des enfants clairs de peau, dont toutes les filles du village de tout le district seraient jalouses. Elle avait juste acceptée de cesser d'user de toutes les formules protocolaires comme d'ailleurs Gilles l'avait imposé à tous le clan ; pas toujours avec succès.

Elle était planté là dans cette eau et regardait avec émerveillement devant cette apparition. Cela faisait trois mois qu'elle ne l'avait pas vu et ça durait souvent plus longtemps.

- Que fais-tu là Bouesso?

- Je me suis laissée entraînée par la rivière pour me promener, répondit-elle, gênée, polie, soumise.

Tout ce qu'il fallait pour mettre Gilles en boule.

- Remonte prendre tes vêtements tu risques de prendre froid, pria t-il.

Bouesso n'obéit pas. Elle s'approcha d'un pas et passa sa main sur l'épaule de Gilles lui murmurant à l'oreille:

- Arrêtes de me chasser comme cela et honore moi de ta présence. Je suis ta femme.

Joignant l'acte à la parole, elle plongea ses mains dans l'eau qui les atteignait à la taille et pris le sexe libre de son homme qu'elle palpa comme un objet précieux. Gilles qui n'était pas encore sorti de l'effet que lui avait laissé 5 minutes plus tôt le corps de Marie Lou réagit illico à cet appel. Il éloigna ses scrupules et regarda Bouesso simplement comme une femme. Elle était différente de Marie Lou : plus petite, d'un teint plus sombre et plus rondelette. Elle n'en était pas moins

excitante. Par pitié pour elle ou honte pour ce qu'il la faisait subir, il s'attendrissait beaucoup quand elle voulait de lui et s'appliquait au mieux pour lui faire plaisir.

Il posa ses mains sur la croupe bombée de la fille qui l'embrassa en guise d'aval. Il s'écarta de la bouche de la jeune villageoise et lui embrassa le coup, la poitrine tentant avec succès d'introduire les deux tétons dans sa bouche à la fois. Pour elle qui conservait si longtemps ses pulsions sexuelles, l'arrivée de Gilles provoquait une explosion de son appétence si longtemps réprimée. Ses soupires se changeaient en cri de bêtes de plus en plus aguichant. Le chef du clan plongeait sa main sous l'eau pour caresser le sexe de sa partenaire dont la glaire flottait déjà à la surface. Elle recula en arrière vers les bords de la rivière, là où les racines des arbres débordaient. Elle s'y accrocha de ses deux bras, laissant son corps flotter sur l'eau.

Gilles s'en approcha, ouvrant les jambes de la fille qu'il plaça sur ses épaules en s'accroupissant pour la suçoter. Elle aurait souhaité qu'il soit plus animal mais lui n'en faisait qu'à sa tête. Elle leva les yeux au ciel quand la langue traversa sa fente puis, avec l'effet de l'eau courante caressant son clitoris, elle s'arracha un cri proche de l'horreur pour accompagner son violent spasme. Sans transition, le noble se releva et s'en alla droit en elle.

Son cri d'allégresse arriva jusqu'aux oreilles de Marie Lou qui prit peur. Elle se dirigea en aval de la rivière à la recherche de son protecteur et co-équipier. De toute manière, vingt minutes s'étaient écoulées pensait-elle. Les rugissements saccadés et mal étouffés la conduirent à découvrir le poteau rose. Deux corps entrelacés dans une position dont elle n'avait jamais fait l'expérience. Se tenant derrière le dos de Gilles elle ne pouvait être vue d'eux. Au delà de la découverte, elle fut gagnée par la jalousie en voyant cette fille jouir avec ce qu'elle considérait comme sienne en s'en voulant de ne pas avoir le droit de se plaindre.

Elle se tenait debout, presque nue et honteuse de sentir son corps réagir malgré ses pensées noires. Elle sentait l'embrasement monter et n'avait pas vraiment envi de la retenir.

- Il y'a quelqu'un derrière, s'écria Bouesso.

Gilles se retourna avant même qu'elle n'eût fini sa phrase et surpris Marie Lou, la main dans son string, sur le pubis. Elle en fut humiliée, éhontée, mais avait une expression du visage si curieuse que l'on aurait dit qu'elle ne comprenait pas.

L'homme maîtrisa l'instant et tendit la main vers Marie Lou qui ne méritait pas de se contenter des strapontins de la scène. Comme elle ne réagissait pas, il se retira de Bouesso et s'en alla la chercher lui même. Il la regarda plein les yeux, et prit ses lèvres tremblantes dans les siennes, l'enfiévrant de plus belle, et les réunit toutes les deux dans ses bras, les embrassant l'une après l'autre. Il retourna Marie Lou pour la voir de dos, et l'aida à s'agripper aux racines saillantes de l'arbre. Elle s'exécuta comme un automate. Elle avait le ventre et le creux du dos sous l'eau, exposant ses fesses en dehors. Lui posa son sexe sur l'ouverture des reins de Marie Lou qui releva encore plus sa croupe; et s'y engouffra sans résistance. De côté, il gardait Bouesso sous le contrôle de sa bouche qui ne cessait de l'embrasser en lui caressant le sexe d'une main. Marie Lou répondait sourdement aux mouvements de Gilles, coincé en elle. Après un gracieux oh... de la

part de Marie Lou, Gilles ne put plus résister à la situation désormais intenable et se déversa d'une longue trépidation en elle, tremblant de tout son corps.

CHAPITRE VII

Au village, Gilles possédait plusieurs cases, construites de ses mains ou héritées de son père. Il en occupait une seule comme résidence. Les autres servant d'entrepôts ou de cases de réception. Son arrivée au village entraînait des remous dans les quatre coins du district. Certains vieux de la localité ou autres notables de rang traditionnel, n'attendaient que lui pour se faire consulter, jugeant indigne de laisser leur vénérables corps aux mains de vulgaires médecins inconnus envoyés par la lointaine Brazzaville au dispensaire. D'ailleurs, beaucoup ne croyaient pas à la médecine moderne et pensait que le chef Kangou y ajoutait ses propres pouvoirs pour arriver à les soulager.

Le docteur se mit aussitôt au travail.

De temps en temps, quelques personnes désireuses de faire allégeance au chef qu'il était, interrompaient ses consultations. Elles apportaient des cadeaux, souvent très symboliques accompagnés de litanie des bienfaits de ses ancêtres.

- Pourquoi te saluent-ils en joignant les deux mains et en tenant la tête courbée? interrogeait Marie Lou amusée.
- Parce que je suis le chef du clan.
- Toi? Enfin, on ne peut pas confier ces choses la à toi...! Tu n'es pas comme eux...
- Ah ouais?
- Enfin, tu n'es ni noir ni villageois.
- Aucune loi de la coutume ne le précise. Et puis veux-tu arrêter de ma parler comme ça devant eux? Ils vont se vexer.

Ils venaient pour la première fois de se tutoyer sans même s'en rendre compte. Une page de leur relation était tournée. la nuit ne tarda pas à tomber sur le petit village. Gilles avait demandé à voir un vieil oncle qui tardait à venir, certainement au courant de la raison de la visite de Gilles, était-il allé chercher quelques statuette qui lui aurait été indispensable.

En son absence sa case était toujours impeccablement entretenue. Il y installa Marie Lou qui fut rejointe par Bouesso qui lui apportait son repas.

- Il y'a longtemps que tu le connais Gilles, demandait Marie Lou.
- Oui, le chef est mon mari, répondit-elle amicalement.
- Ton mari? S'exclama la citadine troublée.
- Oui nous sommes coutumièrement mariés depuis 10 ans. Je sais que pour vous en ville cela ne compte pas mais ici, rien d'autre ne compte. Et toi tu es, tu es aussi sa femme?
- Ça va pas non! s'écria Marie Lou morte de rire. Un mariage polygamique, mieux vaut crever oui! Cela ne te dérange pas qu'il ne soit pas vraiment à toi, qu'il puisse à son gré en prendre une autre ?
- Non. Ce qui me dérange c'est qu'il me demande de trouver un autre et que si je veux rester avec lui, de jouer simplement la comédie devant les vieux.
- C'est plutôt pas mal non, renchérit Marie Lou.
- Mais je l'aime et je ne veux que lui; avec ou sans co-épouses cela m'est égal. Il s'en ira le temps qu'il voudra, avec qui il voudra, je serai toujours là....Mais si ce n'est pas ton mari, pourquoi couches-tu avec lui? S'enquêt Bouesso.
- ...Ben...comme tout le monde, je peux aussi en avoir envi! répondit Marie Lou embarrassée.
- Alors marie toi pour assouvir tes envies! tu peux prendre Gilles tu sais, cela ne me dérange pas. Et puis tu es gentille.

Elles rirent toutes les deux et Marie Lou ne répondit pas. Comment expliquer à cette fille dans un endroit où la philosophie des lumières n'est jamais arrivée ce qu'est la liberté de disposer de son propre corps ou faire un exposé sur l'égalité des sexes.

Les villageois rentraient maintenant tous des champs, passant pour les hommes saluer le chef et pour les femmes préparant le festin qui célébrera son arrivé au village, sous le regard hébété de Marie Lou. L'oncle était arrivé à l'heure du repas, environ 8h du soir. Les villageois réunis autour d'un grand feu donnaient au chef Kangou les dernières nouvelles du Clan: des naissances, des épidémies dans le bétail, les projets d'un ressortissant riche du coin d'installer un hôtel. Ces braves discutèrent ensuite sur le projet de reconstruire la digue de protection autour de la source ; chacun à l'affût des hochements de tête du chef pour leur donner raison. Lui écoutait, l'air attentif mais sans jamais brancher, car une question venant du chef doit être parfaitement répondue. Cela donnait lieu à d'interminables explications dont Gilles voulaient s'épargner. Quand les rapports s'en furent terminés, des joueurs de tamtam se mirent à taper pour faire danser des jeunes filles en

l'honneur du chef. Gilles pensait au fait qu'à l'époque où le chef était résident du village donc du temps de son grand père, cette fête se répétait chaque fois que le chef avait décidé de dîner dehors, à la bonne saison, soit quasiment tous les jours durant quatre mois.

Quand le vacarme se fut dominant et que chacun se vit obligé de s'entretenir exclusivement avec son voisin ignorant enfin le chef, l'oncle s'approcha et lui fit le récit à voix basse. Ayant appris sa venue par télépathie avec le pygmée et deviné l'objet, il s'est retiré dans la forêt chercher le nécessaire pour l'accomplissement de la tâche. Le plus dure était de ramener la feuille morte qui ne bougeait pas au milieu d'un tourbillon. C'est ce qui expliquait son retard.

Vers minuit, le chef trouva la ruse de la fatigue pour éloigner ses invités et se retira seul avec son oncle dans la case de celui-ci. Marie Lou dormait déjà depuis un moment puisque femme, elle ne pouvait assister à la représentation donnée en l'honneur de Gilles, le chef. L'oncle sortit alors unealebasse contenant un crane, à l'intérieur duquel un serpent séché, un plume rouge d'aigle et des bouts de raphia. L'oncle mâcha de la cola qu'il cracha ensuite dans laalebasse sur le crane, y ajoutant des incantations: des appels aux esprits de la part du chef qui désirait entrer en contact avec eux. Chaque morceau de raphia était un bout du tissu du manteau d'apparat de tous les chefs du clan. Gilles sortit le billet de banque de 5000frans rescapé du vol de la banque et le joignit à laalebasse. Les deux hommes se mirent à chanter des incantation pendant que l'oncle écrasait de ses deux mains la feuille morte si chèrement trouvée pour en verser les poudres dans laalebasse qui instantanément prit feu. Gilles prit alors la parole devant son oncle en prosternation.

- A tous mes prédécesseurs et ancêtres. J'ai reçu ce billet qui je le pense ne me veut pas du bien. Du droit que je possède, moi Kayi-Kangou II si je ne découvre ni l'origine, ni l'objet de ce billet c'est tout le clan qui s'inclinera devant les malfaiteurs et c'est notre mémoire à nous tous les chefs qui sera déshonorée à tout jamais. Je ne suis pas mangeurs d'âme alors c'est en temps que chef que je vous demande de m'ouvrir la porte de votre monde afin de connaître la vérité. J'en ai terminé.

Le lieutenant se rassit. Il se mit à fixer laalebasse essayant de faire le vide dans sa tête pour trouver le sommeil. Il sentit à peine ses jambes s'engourdir qu'il réalisa que son corps se trouvait en état de dormance car autour de lui il n'y avait plus rien. Le vide complet: ni laalebasse, ni l'oncle, ni même son corps il ne le voyait. Se guidant par sa volonté il se déplaça au hasard et vit un homme masqué habillé en tenue de chef. L'aspect avait beaucoup d'impact sur les sujets et les ennemis. Cet homme était assis sur un trône maléfique entouré d'animaux n'ayant jamais existés sur terre sauf dans les littératures fantastiques. L'homme ne le voyait pas car étant neutre dans le monde des ténèbres, Gilles Kangou pouvait choisir de ne pas apparaître en face de ce qu'il rencontre. Ce roi avait ceci de curieux qu'il avait un aspect humain, non celui des habitants éternels des ténèbres en général seuls aptes à occuper de tels positions. Contemplant le trône, il remarqua des armoiries qui était celles d'une femme. Ces symboles récitaient l'épopée et l'histoire de la maîtresse des lieux ce qui confirmait l'imposture de l'homme. Mais il paraissait angoissé et accablé malgré une prise du pouvoir qui semblait lui avoir réussi. De là où se trouvait Gilles, il ne pouvait apercevoir que le trône et il savait que dans ce monde, cela signifiait la porte du royaume. De part et d'autre de lui n'étaient que néant, ténèbres. Comme invisible de tous, il contourna

l'homme pour découvrir le royaume. Des esprits forts, commandaient des dizaines de milliers d'esclaves pour eux et le maître assis sur le trône. Les esclaves sont des hommes, des mangeurs d'âmes avec pied sur le monde réel. Ils venaient remettre des offrandes toujours plus importants à des seigneurs insatiables et tyranniques. Des hommes des femmes, des enfants, des vieillards, des jeunes, des handicapés ou encore des aveugles qui sur le planché des vaches étaient des plus banals ici rien que des esclaves qui obéissaient, se faisaient punir ou dévorer au gré des maîtres, obsédés par la conquête d'espaces de pouvoir toujours plus grands, toujours plus peuplés. Il y'avait aussi des êtres conçus mystiquement par des esclaves et des humains non initiés. Ces démons ne verront jamais le monde réel car dépourvus de corps. Ils étaient les redoutables régisseurs, capable de dévorer leurs propres parents qui à leurs yeux n'étaient rien de plus que des esclaves.

Plus loin se tenait une jeune fille. La seule à être complètement humaine et visiblement sans pouvoirs surnaturels, une non initiée. Elle était endormie et ne savait probablement qu'elle se trouvait en ces lieux. Le lieutenant s'en approcha et vit qu'elle était entrain d'accoucher; ce fut un garçon. Un esclave qui se trouvait à proximité d'elle s'empressa de prendre l'enfant et courut avec. Le chef du clan des Kayis se rapprocha encore plus et établit qu'il s'agissait de Ida. La jeune fille qui deux jours auparavant venait lui parler à l'hôpital de ses grossesses invisibles. Elle venait de donner naissance à une de ces entités, qui servent les démons dans ce monde. Ce genre d'union ne pouvait se faire qu'avec un initié proche parent, car le caractère incestueux interdit était capital pour la réussite du futur régisseur. Il suivit l'esclave qui s'en alla remettre le nouveau né à son maître suprême et ce ne fut pas le roi. Il y avait dans une cage une démone ayant un aspect terrifiant. Une sorte d'hybride entre l'hyène et le crocodile, mais avec des jambes de femme. Le monstre était retenu prisonnier dans cette cage et hurlait à se faire entendre au plus loin. Elle portait des talismans représentant les mêmes armoiries que sur le trône qu'il avait vu. C'était bien la reine, détrôner par un humain. Mais pourquoi diable le vainqueur n'était-il pas réjoui ? Aurait-il souhaité la mort de son prédécesseur et ne savait comment y parvenir ? ou manquait-il une dernière chose capitale à sa victoire. La démone portait autour du coup une amulette que Gilles identifia comme une dent de crocodile, le symbole des Nkua Makundu. Une peur soudaine l'envahit et finit de se réveiller, pour s'éloigner de cette créature devant laquelle Satan version biblique vomirait d'horreur. Se souvenant de son statut de neutralité il se ressaisit. L'esclave avec le bébé s'avançait à vive allure pour le remettre à la créature quand surgit soudain l'homme sur le trône, dévorant d'un coup le malheureux et le petit enfant avec. Il était donc formellement interdit de s'approcher de cette démone et cet esclave était certainement un fidèle parmi les fidèles. Comme c'est lui qui apporta l'offrande, Gilles comprit qu'il s'agissait de l'âme esclave du père de l'enfant, donc le père de Ida aussi. Il regarda plus attentivement l'usurpateur du trône faisant des menaces à la créature dans la cage. Cet homme avait la main droite en putréfaction. Voilà ce qui l'enrageait. Il n'en avait certainement plus pour longtemps.

Mais si les ancêtres l'avaient envoyé dans ce royaume c'est que la clé du billet rescapé de 5000 F n'était pas loin. Si ce dangereux voyage avait été entrepris ce n'était certainement pas dans le but d'une étude anthropologique et sociologique sur les Nkua Makundu. Mais le lien avec la banque lui semblait imperceptible. Il n'y avait pas d'autres solutions que l'apparition. En théorie il ne risquait rien car les lois dans l'au-delà sont très strictes. Seulement ni les Nkua Makundu, ni lui-même d'ailleurs ne les avaient toujours respectés. À ce titre il ne pouvait avoir aucune garanti.

Il attendit le retour de l'homme masqué sur son trône et lui apparut, provoquant la grogne et la colère des animaux chthoniens qui s'agitaient autour du roi.

- Qui es-tu? Viens-tu m'affronter seul ou désires-tu être mon esclave? Parle vite, fit le roi.
- Je suis le chef Kangou Kayi dignitaire du clan des Kayis, fit-il! Tu ne peux rien contre moi...
- Crois-tu pauvre mortel ? n'as-tu pas transgressé les lois, te servant des pouvoirs que t'ont légués tes ancêtres pour servir l'Etat? Alors, que je viole ta neutralité et il ne s'en passera rien!
- Si mon attitude déplaisait à mes ancêtres, ils m'auraient retiré tout pouvoir. Et qu'aurais-tu gagné en me détruisant? Te voilà mourant atteint de putréfaction et moi je peux te venir en aide.

L'homme- démon ne réagit point et ordonna le calme à ses bêtes.

- Quel genre de pouvoir veux-tu en échange, ici ou là haut dans le réel?
- Je veux juste savoir ce que c'est que ceci (Il présenta le billet de banque et l'humanoïde hurla de toutes ces forces).
- Pourquoi provoque t-il ta colère?

L'homme se ressaisit et se calma. Il n'ôtait pas son masque terrifiant.

- Comment et pourquoi comptes-tu m'aider ? Dis-moi aussi pourquoi ce billet t'intéresse t-il autant?
- Qu'as-tu à perdre, questionna le chef des Kayis? Si tu me le dis tu te donnes peut-être une chance de plus de survivre et si tu te tais, tu mourras tout de même certainement.

Gilles savait que sa vie ici ne tenait qu'à un fil. Les démons ayant un pied sur terre comme celui-ci craignaient en général le DAC à cause de ses puissantes contre-attaques mais dans ce monde rien ne pouvait garantir un dénouement heureux des pourparlers. Le roi était un conquérant et quelque chose faisait dire à Gilles qu'il tenait à la vie.

- Soit! Ce billet est un crocodile chargé d'avalier tous les billets qui se trouveraient dans le même coffre que lui. J'ignorais qu'il avait été piégé pour nuire ensuite à ses éventuels utilisateurs. Il est ma perte.

Gilles fit rapidement le lien avec les deux personnes vues les bras couverts de pansement. Il y avait un lien avec ce roi pourrissant.

- Mais qui a fait cela?

L'agitation s'en revint encore plus fort au tour du trône.

- La reine que j'ai détrônée. Maintenant dis-moi comment tu vas m'aider?

Gilles n'avait pas grand chose en échange et voulait en savoir plus.

- Attends! il faut d'abord que tu me dises...
- Assez! gronda le roi qui se releva de son trône. Tu ne peux rien faire. C'est trop tard, tu mourras toi-même.

A la prononciation de ces mots le roi, le trône et son royaume s'évanouirent d'un coup. Le vide avait repris sa place dans un silence spatial, comme s'ils avaient changé de dimension. Gilles pilota sa volonté pour rentrer chez lui et du coup sursauta de la case de son oncle qui dormait paisiblement dans son lit. Il se sentait ensommeillé, comme dormant depuis 3 ou 4 heures. Marie Lou et Bouesso avaient occupé son petit lit de campagne alors il préféra continuer son sommeil dans la case de l'oncle sur le vieux *kurika* (lit traditionnel en bambou). Il était 5h du matin.

CHAPITRE VIII

Le matin venu, un fragrance lui remis les idées en place: cet ambiance ne ressemblait en rien à celle de son pavillon de Moukondo. Soudain un choc se produisit dans sa tête, résultat de la rencontre incohérente d'innombrables pistes de pensées allant d'une image ou il se voyait dans une cage avec une espèce de monstre mi-hyène mi- croco qui ne se comportait pas certainement comme une patiente et tout autour des gens dansaient et jouaient au tam-tam heureux de les voir. Il ignorait sur le fait ce qui était du domaine du rêve, du souvenir, du fantasme ou encore du présent. Il ouvrit violemment les yeux et le décor lui rappela sa présence dans son village d'origine, remontant à la surface tous les souvenirs précis de la veille. Sauf bien entendu ceux qui concernaient son voyage astral. La mémoire des actes et des faits déroulés dans ce monde n'était au réveil que très partielle et parfois même confuse hormis la précision de quelques micro-détails et la conviction d'avoir eu en ces situations un libre arbitre total.

Gilles Kangou n'était pas un initié aux voyages astraux ordinaires, c'est à dire y étant arrivé par la volonté d'un membre de sa famille mangeurs d'âme, et qui une fois forfait commis, se trouvait heureux au petit matin de ne pas avoir à se torturer l'esprit, remerciant les souvenirs de s'évanouir à tout jamais. Lui entraînait dans ce monde et en sortait par droit de naissance. Il était au service de la République pour laquelle il tenait comme à ses galants, à se comporter en tout temps comme un fonctionnaire. Mais il devait subir les contraintes imposées par la nuit, comme la mémoire défaillante. Vu que c'était peu pratique pour un enquêteur, Gilles avait pour remédier à cette défaillance, un enchaînement d'exercices de yoga et de méditations. Un truc enseigné par l'

instruction au D.A.C. durant les 6 mois de formations obligatoire des agents spéciaux du service. Cette rarissime pratique yogi était mongole et fut officiellement bannie au XVIe ; elle consistait à scinder son esprit en deux entre l'actif et le passif, le premier étant la conscience présente, libérée de toute expérience ou influence, le second une sorte de mémoire ouverte et découverte en profondeur par le premier qui n'a ni scrupule, ni sentiment pour s'arrêter. Il pouvait ressasser et faire surgir dans leur stricte exactitude tous les événements s'étant la veille nuit déroulés et pas seulement. Cette auto-hypnose avait permis à Gilles d'aller jusqu'à entendre clairement des choses qui furent dites par ses parents près de lui, endormis, alors qu'il n'avait pas plus de 3 ans.

Tous les détails de sa soirée lui étaient revenus en élucidant quelques mystères et en révélant d'autres. Hormis l'assurance que le billet qu'il portait avec lui était "préparé" par une reine-démone déchuée, il n'était pas bien avancé. Qui était son tombeur et comment le billet pouvait-il lui causer tant de mal? Cet homme assis sur un trône aussi puissant avait il était clair, pied sur terre. Il ne s'agissait en rien d'un démon, mais bien d'un homme aux pouvoirs très élevés et trahi par des ambitions surdimensionnées. Mais cela expliquait la méthode de vol dans la BCC, qui consistait à faire introduire dans un coffre un billet de banque à l'aspect ordinaire, ayant des pouvoirs d'avaloir les autres billets et d'une manière qu'il ignorait les faire réapparaître. Le billet se trouvait entre ses mains, cela ne signifiait pas forcément qu'il contenait tous les milliards de la Banque. N'importe qui aurait pu les substituer à un autre, un billet de 5000 ne ressemble qu'à un autre billet. La personne aurait fait recracher tout le contenu du billet à savoir ses milliards de petits cousins, et par prudence remettre le billet à l'endroit où il devait se trouver: entre les mains du chef de la sécurité, dans un tiroir de la Police National, ou encore dans le bureau du PDG de la banque. Avec un peu de cervelle, personne ne s'en serait rendu compte.

Qui l'aurait fait? S'il est évident qu'un billet de banque fini toujours par se trouver dans un douillet coffre au milieu de plusieurs millions de petits cousins, ce qui l'est moins, c'est de pouvoir le récupérer une fois le travail accompli car il ne disparaîtra pas magiquement, pour réapparaître auprès du commanditaire. L'hypothèse serait réelle dans le monde de l'ombre, mais ici bas ce serait enfantin que d'y croire. Il reste en plus à déterminer si le billet devant lui contenait ou pas le magot. Avait-il été récupéré par le commanditaire? Si oui, comment a-t-il pu avoir accès à cette coupure rescapée objet de toutes les attentions, si non par une complicité interne ou au sein de la police? Dans le cas où le billet posséderait encore tous ses secrets il eut un qu'il ne révélait pas, comment donc lui faire cracher ce qu'il avait? Dans tous les cas ce deuxième cas de figure était peu probable car mijotant son projet, le ou le commanditaire avait son plan pour reprendre son billet. Il y'avait des moments où la magie était bien plus simple que la réalité d'un monde trop matérialiste.

Le réveil s'était fait sous les tambours des populations venus soit pour se faire soigner soit pour présenter leur respect au chef. Il ne lui servait à rien de rentrer à Brazzaville aussitôt puisque tous ses supérieurs tant à l'hôpital qu'au département la savait absent durant deux jours. Aussi, souhaitait-il donner l'illusion à son accompagnatrice forcée que son travail dans le village consisterait à rencontrer le plus de monde possible. Elle ne quittait pas des yeux, tout au long de la journée, servait tant bien que mal d'infirmière. L'idée qu'une complicité aurait pu servir dans cette affaire le tracassait au plus haut point et confortait sa prudence vis à vis de cette fille au fond de laquelle il ne trouvait pourtant que de bonnes intentions. Le fait de le faire surveiller de cette

façon ne lui laissait le choix quant à la confiance à accorder à la Banque où aux autorités. Il lui avait expliqué que les gens qu'il était venu rencontrer dans ce village ne s'étaient pas présentés et que si cela se répétait le second jour, il serait inutile d'insister et fallait-il repartir sur Brazzaville vers le point de départ. Ce qui évidemment se passa.

Ils atteignirent la capitale tard dans la nuit après une journée éprouvante et se séparèrent avec plus d'amitié et de familiarité que la veille au matin quand ils démarrèrent pour Boko. Au petit matin, Gilles se réveilla dans l'atmosphère habituelle de sa petite chambre avec toujours un projet de plus pour l'ameublement de sa maison. En voulant quitter son lit, il aperçu une blessure dont il ignorait l'origine à son pouce droit. Sa peau s'était retirée mais il n'en ressentait aucune douleur. Sûrement une mauvaise plante qu'il n'aurait pas du manipuler au village, se dit-il. Il pris sa douche et enveloppa son corps svelte dans un pantalon en gabardine kaki, d'une chemise jaune clair et d'un blaser bleu de nuit, le tout soutenu par une impeccable paire de mocassin en cuire. Il quitta sa maison, traversant la petite allée jardinée et retrouva son 4x4 dans un Etat de retour de rallie. Devant l'Hôpital se trouvaient en permanence des laveurs de voiture, ils feront l'affaire, se consola t-il en montant. Il emporta avec lui le billet de banque suspect pour le laisser en lieu sûr à la banque.

Il arriva à hôpital à 7h 20. Il n'avait pas plus de 4 heures à consacrer à ses patients et cette aide pour ses collègues débordés était précieuse. En terme de revenu, il ne touchait qu'une maigre indemnité de son grade de lieutenant des services secrets congolais, étant considéré à la base comme médecin, bien que l'hôpital ne servait que de couverture. Le DAC était peu connu des congolais, qui le considérait comme l'organe de rappel à l'ordre et de surveillance des pratiques coutumières d'un autre âge. Il avait bonne presse en général et sa réserve était totale. Mais il recommandait à tous les collaborateurs la discrétion la plus absolue sur leur appartenance et les motivations réelles de l'Observatoire.

Dans l'hôpital, Elodie l'infirmière qui depuis 5h du matin dressait la liste de l'ordre de réception des malades fut ravie de voir son médecin arriver car il pouvait lui arriver de prolonger son séjour où elle ignorait. Elle n'avait pas beaucoup de sympathie la brave fille pour le docteur Kangou qu'elle considérait comme trop gâté. Il ne venait pas régulièrement à l'hôpital qu'il pouvait quitter à son gré pensait-elle, sans que personne ne lui fasse des remontrances. Comme il lui était quelques fois arriver d'apporter la fiche de paye au docteur et que bien entendu, elle y avait jeté un coup d'œil, elle supportait mal l'idée que cet homme peu travailleur à son goût, trop souvent absent puisse gagner autant que ses collègues réguliers comme les menstrues d'une vierge. Gilles Kangou n'avait que foutre de ses états d'âme puis qu'il savait que c'était l'ignorance du pourquoi de ces absences de son chef qu'elle réagissait ainsi. Et comme Elodie était irréprochable comme infirmière, le docteur ne se demandait même pas si elle pouvait être remplacée.

- Qui est le premier patient?
- Une fille qui hier vous a attendu toute la journée... répondit l'infirmière.
- Faites entrer donc!

- Aujourd'hui elle est là depuis 5h... insista t-elle, avant de s'exécuter suite après un regard franc du docteur, lui priant de lui épargner de ses commentaires.

Elle ressortit et fit signe à la personne d'entrer. Gilles farfouillait dans ses documents quand il sentit le silence se prolonger trop longtemps alors que la patiente devait être en salle. Il leva les yeux et vit devant lui une jeune fille au teint clair, les cheveux en bataille et les traits tirés par la fatigue, portant une jupe-salopette noire et un t-shirt orange. Il la reconnut sans peine.

- Asseyez-vous Ida, lui fit-il.

Elle était triste à voir. Des joues pleines et rondes qui semblaient contenir des ballots de larme qu'elle était incapable d'épuiser. Elle était belle et pourtant affublée de deuil. Elle se laissa tomber sur la chaise comme un sac de pomme de terre et aussitôt pencha sa tête sur la gauche pour la retenir avec la main du même côté.

- Autant que soit chargée votre tête, je puis vous assurer qu'elle ne tombera pas, dit le médecin avec un sourire pour dédramatiser.
- Ça ne peut plus durer ainsi. Si cela recommence, je me suiciderai...
- On se calme conseilla le docteur Kangou à la jeune fille. Je sais que vous avez eu votre bébé et nous pouvons faire que cela ne se reproduise plus!

La fille lâcha sa tête de sa main et lentement la releva en fixant Gilles comme si elle avait vu le diable. La voilà au bord de la déprime dans une situation où personne ne la croyait, elle-même de moins en moins, et un homme saint de corps et d'esprit lui annonçait qu'elle était pas folle.

- Nous pouvons régler cela, poursuivit le médecin, à condition que vous me disiez tout ce que vous savez!
- Tout ce que je sais, cria t-elle? C'est que dans trois mois, je ressentirai une fatigue générale, puis des nausées. Ensuite silence et un beau soir, douleur et contractions abdominale et je me sens vivre l'accouchement dans mon sommeil. Je ne connais pas le sexe de l'enfant que je ne verrai jamais. Au cour des jours et des semaines qui vont suivre je ressens le manque de cet enfant comme si je l'avais réellement porté et accouché...

Elle parlait si vite qu'elle perdait son souffle devant un docteur impassible et d'apparence attentif qui l'interrompit.

- Pour se sentir en grossesse il faut d'abord se sentir entrain de faire l'amour, constata le Dr Kangou, je me trompe?
- Que voulez-vous dire? S'inquiéta la fille les yeux curieux.

- Je suis sûr que vous voyez très bien de quoi je veux parler, insista Gilles que la fille fixait l'air de ne rien comprendre. Et il ajouta: Vous êtes dans le cabinet d'un médecin ici. Tout ce que vous direz restera entre nous et pourra vous aider à retrouver un état normal. Si des séropositifs dont leurs conjoints ignorent la maladie se confient à moi, je crois que vous pouvez le faire.

Peu à peu la jeune fille décrispa ses yeux et les baissa. Elle prit un trombone du bureau du médecin et se mit machinalement à le déplier dans tous les sens.

- Il est vrai que certaines nuits en dormant, il m'arrive d'avoir l'impression de faire l'amour avec quelqu'un, dit Ida... C'est plus précis qu'un rêve érotique et cela dure plusieurs nuits de suite, un à deux mois avant que je ne me sente dans cet état. Mais plusieurs personnes m'ont dites même jouir dans leurs rêves érotiques, et elles ne sont pourtant pas dans mon état après.
- Vous ne me démentirez pas, repris le médecin, que vos rêves érotiques à vous se passent toujours de la même façon, avec le même partenaire et ce n'est pas Will Smith. Alors qui est ce?
- Mais comment savez-vous tout ça?
- Si vous êtes venu me voir... lui fit Gilles souriant. Alors?
- Vous savez, il y'a des choses que l'on ne contrôle pas, dit Ida d'un ton plus calme. Depuis le divorce de mes parents, mon père que je vois très peu me manque beaucoup. Ajouté à la froideur naturelle de ma mère, j'ai énormément d'affection pour lui. Oh, cela reste bien familial, de père à fille, mais mes fantasmes érotiques eux font ce qu'ils veulent. Je pense avoir idéalisé mon père comme l'homme parfait et c'est lui que je vois me faire l'amour.

Gilles l'écoutait cérémonieusement mais au fond il pensait à l'heure où il serait sorti de cet hôpital pour déguster librement son premier cigare qui l'aiderait certainement à ne plus penser à Marie Lou qui n'avait plus quitté son esprit.. Il la savait hors de problème car l'homme qui avait pris le bébé à sa naissance et qui devait en être le père avait été dévoré dans ce royaume de la nuit par le nouveau roi pour l'empêcher d'offrir ce nouveau-né à son ancienne maîtresse, désormais vaincu et encagée. Cette scène s'était passée deux nuits auparavant et l'esclave dans ce royaume qui sur terre était le père de cette brave petite fille n'avait plus pour longtemps à vivre. Tout au plus une petite semaine, car son âme avait été dévorée. Il se savait condamné à mort, vivant en sursis. Dans quelques jours cet homme qui certainement fut un bon nageur son noiera dans son évier ou ingénieur électricien de son état, s'électrocutera avec sa lampe de poche ou encore malgré ses tout juste 40ans et jamais une simple carie, il sera fauché par une grippe. La question pour lui était de savoir si Ida, la victime dans ces cas là, avait le droit de savoir la vérité ou était-il préférable qu'elle gardât le souvenir le meilleur de son père!

- Bien! fit le médecin. Cette situation ne se reproduira plus je peux vous l'assurer. Ni les rêves érotiques ni les conséquences qui s'en suivent. Maintenant si vous tenez à savoir le pourquoi des choses, comme toute femme, demandez à l'auteur.

Ida semblait ne pas comprendre, si non réalisait mal comment ouvrir avec son père ce dossier. Est-on responsable des rêves des autres?

- Je ne doute pas un seul instant qu'il vous explique les détails de cette histoire, conseilla le médecin. Vous irez le voir et juste lui dire que vous êtes au courant de tout mais que vous voudriez l'entendre de sa bouche. De toute façon, il n'a plus rien à perdre. Maintenant je vais vous prier de me laisser j'ai d'autres patients qui attendent.

Elle se leva sans mot dire à pas de robot et quitta le cabinet sans un merci. Le docteur poursuivit ses consultations bien plus appropriées: neuf cas de paludisme, trois de malnutrition, trois cirrhoses de foie, deux sidas dont l'un nécessitait une hospitalisation immédiate et un cancer du poumon. La routine.

Au alentours de 12 h il quitta le CHU et retrouva sa voiture dans un état bien meilleur pour le conduire vers le quartier de la M'Foa. Devant un modeste immeuble blanc de 4 étages avec une discrète plaque qui annonçait: Ministère de la Défense Nationale - Direction de la Surveillance du Territoire. Il en fit le tour et gara à l'arrière dans le parking donnant juste sur le fleuve Congo. Après validation en bonne et due forme d'une carte magnétique devant la réception de l'immeuble il prit l'ascenseur jusqu'au deuxième étage. Un grand hall aux murs coquille d'œuf et un moelleux tapis marron sur lequel se trouvaient représentés les armoiries de la République : une femme vêtue de pagne tenant dans les mains un livre ouvert dans lequel on pouvait lire: Unité-Travail-Progress. Il pris la gauche vers l'escalier et parvenu aux quartiers alloués au Département des Affaires Coutumières. Une jeune secrétaire servait de réceptionniste général pour ce petit service très spécial. Elle l'interpella.

- Mon lieutenant, une fille vous attend depuis 8h ce matin. Elle a fait un tour et elle reviendra.

Cette nouvelle secrétaire était la seule fille permanente du service. Prénommée Larissa, très allumeuse, elle brillait par des maquillages outrageux et accueillait avec une maladresse remarquable toutes les visiteuses du Service, faisant penser à des écarts de jalousie, particulièrement envers les jeunes officiers célibataires. Cette pensée glaça le lieutenant.

- Comment s'appelle t-elle? lui demandait Gilles en lui faisant signe de la main de fermer les deux derniers boutons supérieurs de son uniforme.

Il savait qu'à 90% il s'agirait de Marie Lou et se révoltait d'envisager l'accueil qui avait pu lui être réservé.

- Elle s'appelle... Oh! je l'ignore. Elle est arrivée ici apparemment sans passer par la réception en bas car elle n'avait pas pris le badge obligatoire pour circuler ici...

- Bien! dit Gilles en se redressant les mains derrière le dos. A l'avenir, vous renvoierez à l'extérieur ceux ou celles qui n'auront pas présenté une carte d'identité; vous vous lèverez quand je m'adresserai à vous et surtout de grâce, finissez ou commencez toujours vos phrases par "mon lieutenant". Vu?

Il cria si fort son dernier mot qu'elle sursauta. Déjà le lieutenant se dirigeait vers son bureau. Les rigueurs de formes qu'il s'imposait lui permettaient bien au delà du respect des règlements de ne pas se tromper de domaine d'activité. Il n'oserait examiner un malade sans sa blouse, au village il ne tolérerait pas que l'on s'assoit avant lui. Ainsi pleinement dans l'esprit de la tâche, il pouvait s'y concentrer dans toutes ses rigueurs. À peine entré dans son bureau il sortit de sa poche la petite enveloppe contenant le billet de 5000f et la plaça sur l'étagère; retira sa veste et l'accrocha au porte manteau avant de s'installer dans son fauteur de cuire noir derrière le bureau. Les locaux du Département étaient bien plus confortables que ceux de l'Hôpital. Climatisation à volonté, meubles importés d'Europe et une fonctionnalité extraordinaire pour ce pays où souvent les administrations manquaient de la simple photocopieuse. En face de son bureau une porte en vitre le séparait d'un collègue qui sans crier garde entra.

- Salut Gilles quelles nouvelles?
- C'est plutôt de toi que j'attends les nouvelles se défendit Gilles.
- Parle-moi d'abord de ton pique nique avec la fille du ministre! hein, je l'ai vu ce matin, une vrai bombe hein!?
- Capitaine, je vous en prie en pris!
- J'ai enquêté sur l'hôtel, le PLM et les éventuels connivences. Rien à dire à priori. Par contre ton type de la piscine là... euh (il retourna l'ordinateur de Gilles de son coté et lui montra) NGoma E, il y'a tout un roman. C'est un fils de sorcier. Il a baigné toute sa vie dans ce domaine. Son père concoctait des tisanes, des philtres d'amour et des talismans protecteurs qu'il revendait dans des marchés et à domicile. Il quitte le lycée à 18ans pour avoir rendu aveugle un de ses professeurs l'ayant mal noté, c'est au lycée Lumumba que ça se passe. Durant les années qui vont suivre, il vivra d'escroqueries et de supercheries en tout genre avant de se retrouver conseiller occulte de plusieurs hommes politiques, surtout en Afrique de l'Ouest. Il revient au Congo il y'a 2 ans environ et ouvre quelques commerce de vente d'âmes dont celui de Kinsoudi repéré par toi-même il y'a quelques mois.
- Je vois, acquiesça Gilles. Je pense également que les points de vente de MPissa, de Dolisie-ouest et de Zanaga sont au même propriétaire... Il doit avoir de la resserve !
- Depuis 2 ans nous avons mis quelqu'un sur lui. Nous savions qu'il contactait tous les chefs de tontines maléfiques mais nous ignorions pourquoi. Il est sur un grand coup c'est tout ce que nous savons.

- Pourquoi as t-il quitté l'Afrique de l'Ouest questionna Gilles?
- Il était mêlé à la mort de la femme d'un chef d'Etat je pense. Toutefois, cet homme est très mercantile, diplomate, escroc et fonceur selon les utilités. Il est avide de pouvoir dans tous les domaines et ne recule devant rien. C'est une piste que je te conseille vivement de garder.
- Et comment s'est-il retrouvé comme employé de cet hôtel ?
- Mystère. Les données informatiques de l'hôtel se contredisent mais nos enquêteurs sont à pied d'œuvre. D'ici ce soir nous en saurons largement plus. Mais je doute qu'il ait fait d'études dans ce sens.
- Serait-il possible qu'il y'ai plusieurs billets ainsi préparés ? Mes informateurs m'ont parlé de centaines de billets magnétisés qui sortaient de cet hôtel.
- Nous avons vérifié dès que la salle a été en état. Les autres billets réagissent ainsi pour avoir été en contact avec le billet principal, mais n'ont aucun pouvoir. De toutes les façons s'il y'a d'autres cas, nous n'aurions pas comment le savoir avant qu'ils ne réagissent.
- Et ce N'Goma, a t-il des relations avec Marie Lou NDéma? demanda le lieutenant.

Le capitaine Milandou Jean-Jacques était un homme pour qui la référence sexuelle nette ne tardait pas à venir. Gilles hésita à raison avant de poser cette question et il fut répondu d'abord par un sourire inquisiteur.

- Jaloux mon lieutenant? (devant la réaction froide de Gilles il poursuivit). Ecoute, il y'a seulement 48 h que tu m'as chargé de toutes ces missions. C'est à dire deux jours sur mon ordinateur, et seulement deux nuits de navigations entre des mondes parallèles illogiques. Je n'ai pas pu en savoir plus. Si entre temps je quittais le bureau pour des piques-niques avec des créatures de rêve à la campagne comme toi, je donnerai sûrement un meilleur rendement.

Cette personnalisation de l'enquête et les références sexuelles du capitaine l'agaçaient surtout parce qu'elles étaient vraies. Le capitaine était leur doyen à tous les jeunes officier de l'observatoire et leur avait appris tous ce qu'ils ne savaient pas du métier de policier. Homme de presque cinquante ans mais en faisant à peine quarante, il avait été recruté dans la police national comme n'importe qui. Peu après la création du service il y avait été muté d'abord comme sergent instructeur, puis comme documentaliste et homme de liaison. Dans son CV mystique, le capitaine Milandou est un orphelin qui fut recueilli par un sorcier mangeur d'âme et jeteur de sorts. il lui avait tout appris mais n'étant pas son fils naturel, il ne pouvait l'initié à la sorcellerie et à sa pratique directe. Il ne possédait donc aucun pouvoir surnaturel ce qui l'empêchait le terrain mais en revanche, nul n'en savait autant que lui sur les pratiques de la nuit. N'ayant jamais été marié, volage, il n'avait pour seule famille que le D.A.C. Très blagueurs il ne mettait jamais en avant ni son âge soutenu par rapport au reste du groupe ni son grade, et se trouvait souvent avec ses collègues à la limite de l'agacement.

Gilles sortit un cigare d'une boîte posée sur le bureau quand eût terminé le capitaine. L'ayant allumé dans le rite qu'il lui préférait-il constata encore sa blessure, et se souvint en fin du pansement de Ngoma . Le souvenir de la conversation avec l'homme démon en putréfaction qui lui parla de la malédiction du billet lui fit froid dans le dos.

- Je pense que nous pouvons considérer ce NGoma Etienne comme le suspect N.1.
- Pas si vite fit le Capitaine. Tout ce que nous savons de lui c'est qu'il ne lit pas Maupassant avant de dormir. Aucun lien n'est établie avec la BCC.
- Tu comprendrais mieux si tu me demandais ce qui s'est passé à Boko en dehors de Mar... la fille du...

Le capitaine écarquilla les yeux et Gilles Kangou lui fit le récit de son voyage astral, l'homme sur le trône, la reine emprisonnée, le rôle du billet, la probabilité que le billet soit sortie de l'hôtel. Et aussi, ses questions ses doutes, ses certitudes et sa propre plaie. Le capitaine écoutait religieusement. Il discutèrent sur les probabilités que cet homme soit aussi l'usurpateur du royaume de la démonsse mi-hyène mi-crocodile ou simplement un commis. Sur son complice au sein de la banque victime sans écarter l'hypothèse de Marie Lou dont la rencontre presque fortuite avec le nommé NGoma, ne semblait pas innocente. L'attention que ce dernier manifesta aurait pu être due simplement à la grande beauté de la fille mais l'affaire était trop sérieuse pour laisser place au hasard.

- Vous devez vérifier mon lieutenant que cet homme porte bien les mêmes marques de pourrissement que l'usurpateur du royaume. Si c'est le cas il ne fera plus aucun doute qu'il s'agissent de la même personne. Ensuite...

-... Trouver son complice et le moyen de récupérer l'argent. je ne suis plus en formation mon Capitaine, conclu le lieutenant Kangou.

Les deux hommes se séparèrent cordialement et le lieutenant chercha la sortie. Passant devant la secrétaire qui se tint brusquement au garde-à-vous, exécutant un salut militaire, feignant de faire tomber son tube ouvert de vernis à ongle. Il n'en demandait pas tant.

Il s'approchait de son véhicule quand il y vit une personne. Marie Lou n'était pas dans sa meilleur humeur. Elle ne l'avait pas vu venir, perdu dans la rêverie que lui inspirait le grand fleuve qu'elle observait.

- Bonjour Marie Lou!
- Lieutenant Kangou!
- Monsieur ou docteur s'il te plaît. Lieutenant c'est interdit en dehors de locaux de la DST...

- Je m'en tape. Nous menons une enquête conjointement et comme vous, j'ai des supérieurs qui attendent d'être informés de l'évolution de l'enquête. Si vous persistez à ne rien me dire et à me fausser compagnie, je me verrai dans l'obligation de m'en plaindre auprès du Colonel Ondaye... Ce n'est pas parce que je couche avec vous que... vous avez le droit de me tourner au ridicule.

- Mais dans cette affaire je n'en sais pas plus que toi Marie Lou. En plus tu devrais essayer de demander au lieu d'ordonner toujours. hum!?
- Cessez de me tutoyer et garder vos conseils pour vous.

Gille sourit et lui ouvrit la portière.

- Comme il vous sierra madame. Voulez-vous vous donner la peine de me suivre dans mon bureau? Marie Lou ne résista pas plus longtemps à figer son visage et lâcha un rire avant sortir de la jeep. Maintenant faire le point. OK?

Il marchèrent vers le bâtiment et s'engagèrent vers le second étage. Quelques personnes en tenues militaires circulaient dans les couloirs et la secrétaire du Département des Affaires Coutumière n'était pas à son poste. Une fois dans son bureau il installa la jeune fille dans un fauteuil tandis que lui garda sa place derrière son bureau face à la porte de verre flou qui le séparait du bureau du Capitane Milandou. De là, il pouvait sans peine apercevoir le capitaine debout de dos, exécutant des mouvements de vas et viens au milieu des jambes d'un femme qu'il imagina être la secrétaire. Heureusement que la climatisation empêchait que parviennent les émissions de son du voisin si non que penserait Marie Lou de la Sécurité d'Etat, se disait-il.

- J'attends que vous me racontiez fit Marie Lou.

Gilles sortit de ses pensées.

- NGoma. Etienne NGoma! vous connaissez?

Marie Lou eu l'air surprise

- Pourquoi, je devrais?
- Répondez moi c'est très important.
- Je suis votre partenaire dans cette enquête et non votre suspect à ce que je sache.
- Rien de tout cela! J'ai de bonne raison de m'intéresser à cet homme et quelle chance que ma co-équipière le connaisse n'est ce pas?
- Je n'ai jamais dit que je le connaissais. C'est un homme qui travail au PLM, un hôtel que je fréquente. Autrefois nous nous sommes connu au lycée. C'est tout . Je ne sais ni son âge, ni où habite t-il ni quoi d'autre que ce soit.

- Bien, vu ses antécédents il pourrait être mêlé à cette histoire. Je vous charge alors de trouver comment est-il entré dans cet hôtel, qui est son soutien, son protecteur et jusqu'à quel point touche t-il à l'argent. J'ai besoin de connaître toute son activité trois jours avant et après les événements.
- Vous avez des enquêteurs pour cela non? Pourquoi moi?
- Pour nous cette enquête relève des services de police judiciaire et nous n'avons officiellement aucun moyen juridique d'intervenir en ce sens. Il nous faut contourner la difficulté et puisque vous êtes là...

Gilles y avait réfléchi très vite. Il fallait la faire participer pour voir si elle mettrait un frein à l'enquête ou si au contraire elle collaborerait. NGoma ne pouvait être une mauvaise piste bien que son niveau d'implication restait à définir.

- En combien de temps dois- je obtenir ces informations?
- Le vite sera le mieux.
- Vous les aurez demain soir. Maintenant je dois m'en aller. Votre voisin de bureau aura bientôt fini et vous filera la passe dit-elle en s'approchant de la porte. Je ne voudrai pas gêner.

Gilles ne brancha pas et Marie Lou claqua nerveusement la porte. Il avait un faible pour cette fille, mais son esprit très cartésien en ce moment l'empêchait de sombrer dans les sentiments tant il sentait le mystère dans cette fille. Il aurait voulu la mettre à l'épreuve en lui donnant à toucher le fameux billet de 5000 F. Si elle refusait, cela prouverait qu'elle en savait des choses qu'il était lui censé ignorer, Mais au cas où elle se laissait prendre le billet en main, cela aurait pu prouver son ignorance due à une manipulation haut placée, et il aurait mis en danger la vie de la pauvre fille. Il regarda sa main, la peau s'arrachait en évoluant, laissant à l'air libre la chair. Un second doigt était attaqué, sans douleur. À peine quelques démangeaisons.

Ah, Marie Lou. Il la soupçonnait peut-être pour ne pas l'aimer. Après tout, le complice aurait pu charger une fille au dessus de tout soupçon de contrôler l'enquête afin d'éviter qu'on ne remonte à lui. La pauvre ignorait le but de sa participation et certainement voulait-elle encore une fois prouver qu'elle était digne de confiance. Une brave fille un peu orgueilleuse et téméraire qui tombait dans son propre piège car un homme profitait de sa faiblesse rendue par un complexe de sexe et de position sociale pour arriver à ses fins. Autrement, il aurait été impossible que Marie Lou elle même tire profit de ce cambriolage original. Elle était niaise, cela il l'avait vérifié: pas de CV. Dans cette activité on commence avant 10 ans ou on le fera jamais. Si cet argent était redistribué comme cela semblait désormais évidant dans le monde réel et non détruit, elle était au dessus de ce genre de besoin. Il se sentait soulagé de la voir accepter de collaborer et de comprendre que si elle est impliquée, c'est sans le savoir. Ce sentiment lui fit chaud au cœur et se sentit soudain plus libre de penser à elle du bon côté. Il se décida d'aller se faire un pansement.

CHAPITRE IX

La voiture blanche s'avança devant le portail qui restait fermé aux heures si tardives. Un homme en arme s'avança. Il reconnut le lieutenant mais exigea tout de même ses papiers. Il était 1 h du matin et pour les gardes de l'entrée ce n'était rien d'exceptionnel qu'un officier du DAC vienne à cette heure là. Mais sécurité oblige, même son véhicule dû être fouillé. La nuit, un seul bureau restait allumé : celui des écoutes téléphoniques qui sert également d'urgence. Il se trouvait au 4e étage, dans un coin et seul cet endroit restait allumé dans l'immeuble. Une douzaine de personnes y travaillaient et la garde du bâtiment se composait de 30 personnes par relaie.

Le lieutenant fit le tour de l'édifice, entrant par le portillon arrière dont il avait les clés. Il gravissait promptement les marches pour rejoindre son bureau au second étage.

dans la journée il s'était rendu au PLM pour interroger ce NGoma Etienne, le dernier ne s'y trouvait pas. Il y avait croisé Marie Lou qui s'y trouvait dans le même but et cela le rassura tellement qu'il dut prendre un chambre dans ce luxueux hôtel pour faire l'amour avec elle. Ensuite, ils avait ensemble essayé de mettre la main sur lui en vain. Ni à son domicile ni à aucun endroit qu'il fréquentait habituellement. Mais des témoignages qu'il avait pu recueillir de personnes fréquentant l'homme, il en sortait que ce bon vivant très jovial avait perdu son sens de l'humour suite à une blessure au bras qui n'en finissait pas de s'élargir. Cela devait être la cause de la manipulation du billet maudit et lui succombait au même mal. Ainsi était-il sur que même si le billet avait été vidé de sa contenance en autres billet, il n'avait pas perdu tous ses pouvoirs.

A l'approche de son bureau un bruit provenant du secteur des appartements alloués au Département des Affaires Coutumière l'arrêta net. Il sortit son revolver et ôta ses chaussures de cuire pour avancer à pas de chat. Un cambrioleur dans les locaux de la DST c'était impossible. Il faisait frais et le bruit du fleuve coulant murmurait un air paisible. Il atteignit sa porte et le bruit semblait sortir justement de là. Approchant un peu plus l'oreille de sa porte pour mieux identifier le bruit, il cru d'abord entendre une sonorité d'eau s'échappant par une canalisation, proche d'un vomi. L'odeur d'ailleurs n'en était pas loin. Il avança vers la seconde porte, celle du capitaine Milandou et lentement, mit la clé dans la serrure et tourna. Ce bureau servant aussi à celui des archives était en principe accessible à tous les employés du services. Il pu apercevoir grâce au lampadaire extérieur, son bureau à travers la porte vitrée qui les séparait. Un énorme saurien qui vagissait de toute ses forces, était allongé sur la moquette. Une poussée d'adrénaline envahit soudain son corps et son imagination se laissa aller sans limite. Bien qu'ignorant le cri de hyène sur place il était convaincu que c'est de cela dont il s'agissait. Jamais il n'avait vu un crocodile émettre un son de sa gueule. Le bruit accompagnait des expectorations violentes et des papiers sortaient de sa grande gueule ouverte. C'était les billets de la banque, les milliards de francs CFA était recrachés dans son bureau.

Ignorant comment il fallait agir il hésitait: prendre la bête par surprise aurait donné quoi? et attendre qu'il eut fini de rendre tous les billets, ne risquait-il pas de le voir disparaître après à tout jamais?

Il tourna la clé dans sa serrure et entra dans la pièce sans ménagement car il savait qu'avec ce genre de bête il ne fallait absolument pas donner l'impression d'avoir peur et de lui laisser mener le jeu. En plus, l'être transformé en cet animal devenait plus vulnérable que dans son état naturel, comme le christ qui devenu homme sur terre, avait acquis les faiblesses physiques du genre. Son entrée fracassante surpris la bête qui recula aussitôt. Profitant de cet avantage, il se précipita sur l'interrupteur et déclencha la lumière, ce qui fut hurler une nouvelle fois la bête. Elle se redressa sur ses pattes comme pour attaquer. C'était bien un crocodile. Le lieutenant n'eut pas longtemps le temps d'étudier l'effrayante bête et de ses yeux balaya la salle toute entière pour repérer toutes les issues faisant rapidement l'état des lieux. La bête ne pouvait s'arrêter de rendre ses billets accompagnés d'une odeur acre insoutenable qui donnait la chair de poule au lieutenant.

Il luttait pour garder son sang froid. Soudain, sans trop savoir pourquoi, la bête avança d'un pas rapide à gueule ouverte vers Gilles. Il recula d'un pas, le temps d'ajuster son arme et ciblant sur la cervelle de l'animal il tira. la balle y ricocha et s'en allât finir sa course dans un coin du bureau. Gilles ressentit sur sa phalange la douleur de sa blessure spontanée du à la morsure mystique de ce même crocodile. Quelques courtes secondes après le coup de feu, la bête revint à la charge. Il tira alors de nouveau, tirant moins bien cette fois ci et la balle traversa tout de même la patte avant gauche du monstre qui réagit en allant se planter derrière le bureau de Gilles. Elle était touchée ; la trace de sang le ragaillardit dans la situation. Il s'immobilisa, son arme serré dans ses deux mains espérant que le bruit eut alerté les gardes à l'extérieur qui s'emmèneraient avec des mitrailleuses pour lui faire sa fête à cet animal. Mais dans ces moments où le surnaturel côtoyait le réel, personne en réalité ne connaissait les règles du jeu, ni de quel côté se trouvait la logique.

À l'extérieur la manœuvre des militaires qui s'avavançait en courant se fit entendre. Dopé par le secours tangent de la cavalerie qui s'annonçait, il s'avança d'un pas vers son bureau et subitement la bête en surgit lui sautant droit au genou gauche dans un cri désespéré. Il ressentit en même temps que le crocs de la bête dans sa chair, le cri qui l'accompagnait envahissant son corps. Il tomba violemment. L'animal lâcha la jambe blessée et ouvrit sa grande gueule au maximum dans l'intention de lui arracher à la fois l'haine et le bas ventre. Mais Gilles qui n'avait pas décamponné son arme malgré une forte douleur au doigt, profita de la gueule ouverte et si proche pour y plonger toute sa main et lui vider tout son chargeur au fond de la gorge.

- Fils de pute! lâcha t-il quand les balles une à une dans un bruit sourd se terminaient dans l'abdomen du monstre, la dernière ressortant par le dos.

En s'écroulant, la mâchoire supérieure de l'animal s'écrasa sur sa main, laissant pénétré une canine dans son avant bras qu'il ne sentit que lorsqu'il voulut retirer son bras. Il vit alors que le canon de son revolver avait franchi le gosier de la bête. Il se priva de réfléchir sur l'état de santé du crocodile ; s'aidant de sa main gauche valide, il recula en rampant, se laissant traîner le plus vite qu'il pût jusque dans le bureau du capitaine Milandou dont il ouvrit un tiroir ou il savait se trouver une arme. Il la chargea aussitôt et toujours en éveil attendit que surgisse la bête. Il saignait sérieusement de la jambe et du bras mais pointait résolument son arme vers la porte de

communication et le crocodile de toute façon était hors de son champ de vision. Les fenêtres de son bureau étaient fermées et la porte de sortie aussi, laissant comme unique voie de secours cette porte vitrée devant laquelle il veillait.

Mort? Il ne l'aurait pas juré. Il entendit enfin les bottes arrivées au second étage de part et d'autre du couloir. Cela lui sauvait la vie et surtout lui évitait d'aller prendre des nouvelles de son hôte dans la pièce à côté.

- Que se passe t-il mon lieutenant? Hurlaient les premiers militaires arrivés devant le bureau des archives où il se tenait.

Il indiqua simplement son bureau. D'autres hommes en tenus furent irruption et deux d'entre eux le portèrent pour sortir hors du champ des opérations.

- Il s'agit d'une bête très dangereuse, murmura Gilles. Y'as t-il des hommes sous ma fenêtre restés en bas?
- Oui mon lieutenant tout le bâtiment est cerné, lui répondait son secouriste de fortune, tremblant de toute sa kalachnikov. Il aurait tiré sur sa mère si elle apparaissait.

Gilles savait que s'il disait à ses gens que la bête qui venait de le blesser avait des connotations magiques, tous les militaires en présence et sans exception se seraient enfuis. Il pris le talkie-walkie de l'homme qui le secourait et lança un appel.

- À Toutes les forces en présence, ici le lieutenant Kangou du DAC. Ordre absolu est donné de tirer sur tout ce qui bouge dans le bâtiment ou dans l'enceinte de la cour. La cible est indéterminée.

Il y avait 6 militaires dans le couloir ou était assis Gilles.

.Aussitôt les deux militaires postés devant le bureau de Gilles ouvrirent le feu pour couvrir leur entrée. Très vite les rafales se turent, mais les militaires postés à l'extérieur enchaînèrent sur quelques gerbes sèches. Un silence s'en suivit. Un militaires s'engouffra arme au point dans la pièce et revint vers Gilles allongé contre le mur dans le couloir.

- Rien mon lieutenant!
- Fouillez toute la pièce, allumez les projecteurs extérieur et ramenez-moi tout objet suspect, hurla Gilles qui n'en croyait pas ses oreilles.
- Pourriez vous nous donnez une idée plus précise de ce que nous cherchons, lui demanda un sergent qui venait d'arriver.

Gilles leva les yeux pour le regarder et ne put les retenir ainsi. Il résista quelques secondes et s'écroula sans connaissance, couvert de sang.

La chaleur insupportable ne venait pas de l'extérieur mais produite par son propre organisme et cela il le sentait bien. Son corps tout entier était à son avis comprimé comme dans un bandage de momie. Il pouvait aussi bien s'apercevoir des battements de son cœur et parfois la sueur qui quittait son front pour finir sa course quelque part derrière son oreille. Il manifestait au fond de lui la profonde volonté de pouvoir réagir pour se débarrasser de ce chatouillement de la sueur devenue désagréable ou libérer son corps de tout ce qui pouvait le gêner. Mais tout mouvement lui était impossible. Chaque désir énoncé par lui se refusait d'être exhaussée par un corps qu'il sentait plus être comme celui d'un autre, ignorant la raison de cet état. Pas même ouvrir les yeux ne lui était possible et c'est sans peine qu'il s'imaginait comme mort. Il attendait cette immense lumière devant le conduire vers la barbe de saint Pierre, ou le village de ses ancêtres, selon les coutumes, mais rien de tout cela n'arrivait. Il ne se souvenait même pas avoir vu dans sa mémoire défiler les souvenirs de sa vie. Peut-être que la mort était-ce une chose dont aucune légende ne s'était jamais approchée, qu'aucun mythe n'avait supposé. Le refus naturel de mourir, le fameux instinct de conservation ou peut-être une immense volonté d'être, faisait que lui même ne croyait pas franchement à sa mort. Il fit un immense effort, dirigeant toute sa volonté sur un seul ordre: que ses paupières s'ouvrent. La chaleur aidant, il perçu d'abord un bruit extérieur, avant d'avoir une vague conscience des contours de son corps. Il redirigea ses efforts sur les yeux et un peu plus tard seulement les sentit. Il parvint même à les ouvrir un bref instant puis les referma aussitôt avant de discerner une voix féminine:

- Il a bougé!

Si cette emmerdeuse était bien là se dit-il, la mort n'était donc pas au rendez vous. C'était sans aucun doute dans son esprit, Marie Lou. Il recommença le même effort et réussit cette fois ci. Il vit un plafond doué de lumière au néon. Il fit le tour de la pièce du regard et vit une fille devant la porte qui appelait les infirmières d'une voix si délectable, si riche d'espoir et de vie. Il comprit qu'il se trouvait dans un hôpital.

- Que fais-je ici? quelle heure est-il?

Marie Lou se laissait verser des larmes qu'elle essuyait sans un peu de fierté. Elle n'éprouvait plus la moindre honte de lui exprimer ses faiblesses. Pour une fois elle était franche naturelle et vraie.

Gilles n'avait obtenu aucune réponse à ses questions. La chaleur et l'impression de compression qu'il ressentait se dissipait peu à peu, sauf à des zones très particulières de son corps. Il tenta de s'appuyer d'une main pour tenter de se libérer et constata un énorme pansement sur sa main droite. Et un autre sur la jambe gauche. Le souvenir de son combat avec la bête lui revint comme un cauchemar et lui fit remonter l'adrénaline au niveau du soir des faits. Il se souvint de la gueule

froide de la bête lui arrachant son genou et se conforta par le souvenir des secousses occasionnées par chacune des balles qui finissait dans le ventre du saurien. Il souffla un grand coup.

- Quelle heure est-il?
- Tu as un rendez vous, lui demanda Marie Lou amusée comme une gamine.

Elle semblait si douce, si tendre que Gilles lui sourit également. A ce geste, elle se précipita dans les bras de son homme.

- Tu m'as fait peur Gilles. Très peur, tu sais. Elle aurait voulu l'appeler, mon amour mais elle n'osait pas se permettre déjà ce genre de tendresse de peur de le brusquer. Tout le temps qu'il avait passé dans ce lit Marie Lou n'avait cessé de le veiller se consacrant à lui. Ce n'était pas pour ce qu'ils avaient fait ensemble, mais bien ce qu'elle aurait dû faire avec lui et ce qu'elle devait lui dire et qu'elle ne lui avait pas dit. À cette première fois qu'il se sont vu quand aussitôt dans le hall de la banque elle rêva se retrouver dans les bras du bel homme. Elle se projetait dans l'avenir et c'était encore meilleur.

Marie Lou gardait sa tête sur la poitrine de Gilles qui en ressentit l'humidité.

- Arrête de pleurer, et je te jure que je ne demanderai plus l'heure, ironisait-il pour dédramatiser.
- Nous sommes lundi et il est bientôt 2h du matin, fit elle en relevant sa tête, gardant un sourire et caressant la poitrine de Gilles. Tu es ici depuis la nuit du vendredi au samedi. Tes blessures étaient si profondes, qu'une intervention chirurgicale a due s'imposer.

Gilles se concentra pour sentir au plus profond son corps de partout et en dehors d'une profonde fatigue, il ne décéla pas d'autre douleur. Il se leva difficilement.

- Que fais-tu Gilles ?
- Où sont mes vêtements, questionna Gilles en réponse à Marie Lou ?
- Tous déchirés ou souillés de sang. Mes je peux aller t'en chercher dès demain.

Gilles se regarda hors du lit, plongé dans un pyjama de fortune. Il posa le pied à terre et se dirigea vers la salle de bain. Une fois à l'intérieur il défit ses pansements : Rien au jambe, alors que c'était la seule plaie qui l'inquiétait vraiment. Au Bras, la croc de la bête n'avait laissé aucune cicatrice. Rien que cette sorte d'infection qui lui arrachait la peau sans aucune douleur. Elle s'était agrandie en surface et en profondeur.

Il ressortit de la salle de bain et demanda à Marie Lou de le déposer. Chez lui. Elle n'insista pas longtemps à le convaincre du contraire, c'était bien inutile.

Le jour levé Gilles se quitta son domicile de Moukondo. Son véhicule était resté à la DST depuis le soir de l'incident il dû se contenter d'un taxi. Il était entrain de pourrir à petit feu, et il n'y avait que lui même pour le sauver. Il ne fallait pas perdre de temps, même si les pistes étaient rares et peu prometteuses. Il roula droit vers M'Pila , le QG du DAC sachant qu'avant tout chose, il lui fallait rendre compte au secrétaire général de la DST, au sujet des coups de feux tirés dans l'enceinte du bâtiment. Il n'était pas tenu de dire la vérité au sujet d'une enquête concernant les activités obscure du DAC, mais l'administration militaire exigeait tout de même qu'un rapport soit consigné sur des faits aussi graves qu'une fusillade dans les locaux de la DST.

Le Secrétaire Général de la DST, était un général de brigade nommé Missié. Un homme mince, sec, grand et froid tant par son attitude que son allure. Il y'a quelques années il avait activement participé au coup d'Etat ayant mis en place le régime actuel. De sergent, il avait été bombardé Capitaine après une excellente formation en « torture » dans les écoles de la Stazi, en ex-RDA. Il était d'un sadisme que son teint noir ébène accentuait encore.

Gilles frappa à la porte à plusieurs reprises, puis entra. Le général se tenait assis sur son majestueux fauteuil derrière son bureau et ne leva pas les yeux pour regarder Gilles. Il avait les yeux fixé sur un bout de papier que Gilles identifia comme une notice de médicament. Tout Brazza savait que le Général Missié était malade. Il souffrait d'une tumeur grave au cerveau et refusait de se faire opérer, se laissant mourir à petit feu. De temps à autre, il était secoué par de violentes migraines qu'il calmait grâce à des cocktails explosifs de drogues médicamenteuses quand tous ses cobayes de torture étaient morts.

- Mes respects mon général ! hurla le lieutenant pour se faire remarquer, en vain.

Le général n'aimait pas particulièrement les membres du DAC : ils échappaient à son contrôle et ne mettaient jamais l'uniforme. Gilles fut obligé de répéter ses salutations trois fois, avant que le regard méchant du général ne se décolla de sa notice.

- Lieutenant Kangou, que s'est-il dont passé ici ?

- Rien de bien grave mon Général. Un chien. Un gros chien était resté dans mon bureau, deux jours sans manger. Je revenais le libérer quand il s'est rué sur moi.

Le général savait sûrement que Gilles mentait, et Gilles en était conscient. D'ordinaire aucun officier n'aurait osé le faire devant cet homme, mais le fait même que Gilles fut obligé par le statut qui le régit d'inventer un histoire si stupide, rendait le général encore plus outré, mais sans pouvoir. Il ne prêtait aucune attention sur le récit du lieutenant et avait replongé ses yeux sur sa notice. En pensant à Gilles, il se disait bien pouvoir avoir le droit de l'empaler vif un jour. Pour se faire plaisir. Ici on le surnommait cadavre de serpent car celui-ci même mort, continuait à faire horreur.

Gilles finit son récit peut convainquant et se tut. Durant une dizaine de minute il attendit la moindre réaction du général sans succès. Puis soudain, après qu'il eut toussé 5 fois :

- Vous me consignerez tout cela par écrit. Rampez! conclut le supérieur et Gilles se retira.

Il arriva dans le couloir et explosa de rire au souvenir de son histoire à dormir debout que bien sûr se disait-il, le général ne crut pas un seul mot. Peu importe, l'un et l'autre savaient que cet entrevue et le rapport qui en suivra étaient pour la forme, car le DAC bien que partie intégrante de la DST ne l'était en réalité qu'en terme de budget et pour le reste, son fonctionnement et ses missions relevaient directement des autorités politiques qui les leurs confiaient et à qui ils étaient tenu de rendre compte. Selon les statuts officiels du service, seul le cabinet du chef de l'Etat avait accès au dossiers du DAC. Mais étant données leurs locaux communs avec le reste de la DST, le secrétaire général se devait de rendre un rapport au Ministère de la Défense. Ce qui amusait le plus Gilles c'est d'avoir donné une version si stupide que le général devrait en inventer une autre à donner au Ministère pour ne pas virer au ridicule.

Gilles fila vers le deuxième étage rejoindre son bureau et rencontra le Capitaine Milandou.

- Alors, il paraît que tu as voulu nous quitter? Pourquoi cette tenue, tu attends une médaille?

Gilles arborait un costumes sombre avec gilet, et une cravate rouge et or peu quotidienne. Il ne savait lui-même pas pourquoi cet attention ce jour là.

- Je suis allé au rapport chez le Général Missié, lança Gilles en tournant la clé dans la serrure de son bureau.
- Avant-hier je suis passé te voir à l'hosto, fit le capitaine. Mon Dieu, que c'était triste! Alors c'est vrai ce que l'on raconte? C'est une pipe qui t'a ramener.

Gilles ne répondit pas. Marie Lou lui avait appris que ce fut le capitaine J.J. Milandou qui l'informa de la présence de Gilles dans l'hôpital et il n'appréciait pas cet attitude peu professionnelle de la part du Capitaine. Il entra dans son bureau. Tout était rangé mais les impacts de sang encore mal nettoyés.

- Et l'argent demanda Gilles?
- Le colonel Ondaye arrive nous ferrons ensemble le compte rendu.

Celui-ci ne vint pas mais par téléphone convoqua l'entretien dans son bureau.

- Commencez votre récit à partir de ce qui vous a ramenez dans votre bureau ce soir là.
- Déduction logique tardive mon colonel. Ayant su ce qu'était ce billet, j'ai ce jour là seulement réfléchi à la possibilité que personne n'ait pu récupérer le contenu depuis fameuse disparition, si non pourquoi le remettre en ces lieux? Et si le billet avait rendu tous les services attendus, la bête serait repartie et ne causerait plus de dégât. Or, selon mes investigations c'est lui qui cause la putréfaction progressive de l'Usurpateur du

royaume des Nkua Makundu et j'ai moi même une blessure qui évolue anormalement que je ne peux imputer à rien d'autre qu'à la manipulation de billet. Ceci revenait à dire, que les pouvoirs du billet n'était pas éteints. En revenant reprendre le billet, mon but était de trouver le moyen de lui faire prendre son vrai visage et d'en extraire particulièrement l'antidote à ma blessure.

- Et ensuite, sur place que s'est-il passé?

Gilles fit au colonel et à Milandou très attentifs le récit complet et exact de son aventure jusqu'à la disparition de ses blessures sauf celles qu'il soupçonne être occasionnée par le billet.

- Je ne chanterai pas aussi vite que toi la mort du crocodile, intervenu le capitaine Milandou! En règle générale quand on se sert d'un animal plutôt que d'un homme pour une tâche, la bête en mourant perd tous ses pouvoirs, et ne reste plus qu'un banal cadavre d'animal. Dans le cas présent, le cadavre du crocodile n'a pas été retrouvé. Pas même une trace de sang lui appartenant.
- Et la disparition des blessures intervint le colonel? La devons nous pas au fait que le crocodile soit mort et disparu avec ses dégâts?
- Les attaques du crocodile n'avait aucun effet puisqu'il n'était programmé à ne tuer que sous la forme du billet, répondit Gilles. Si nous avions retrouvé le corps ou si une personne proche de l'affaire venait à mourir cette conclusion de la mort de la bête serait logique. Mais dans la situation actuelle toutes les hypothèses restent sérieuses.
- Il nous faut révéler toutes les complicités dont cette affaire a pu bénéficier ; trouver les commanditaires et aussi comprendre les moyens prévus au préalable pour prendre possession de l'argent. Comment le billet s'est retrouvé facilement là où il le fallait, ajouta le capitaine.
- Capitaine Milandou, interpella le colonel! Avez- vous une idée, un soupçon de réponse?

L'homme passé maître dans les pratiques sorcières réfléchit un court instant et répondit:

- La personne commanditaire est certainement l'Usurpateur du royaume des Nkua Makundu. Il a ensuite abandonné le billet quand il a compris qu'il lui était néfaste, comme il a expliqué au lieutenant. Il doit être un homme avide de pouvoir dans les ténèbres comme sur le monde réel. C'est là pour moi le portrait craché de NGoma Etienne. Serviteur de l'Usurpateur ou peut-être est-il lui même l'usurpateur en personne. Il a assez d'expérience pour monter de tels actions. Ce que je ne comprends pas c'est comment s'est-il fait piégé, et par qui? Comment, pourquoi et par qui ce piègeur agit-il dans notre monde et qui agit derrière le crocodile : lui ou le piègeur?
- Lieutenant Kangou, que dites vous de cette analyse?

- Très cohérente. Quant aux dernières questions j'en étais arrivé là.
- Parfait, acquiesça le colonel. Il vous reste donc à répondre à toutes ces questions au plus vite car nous ignorons en combien de temps votre blessure aurait fini de vous ronger. Vous pouvez vous retirez.

Gilles s'en allât, oubliant de reposer la question sur ce qu'était devenu l'argent rendu par le monstre.

CHAPITRE X

Le lieutenant monta dans sa voiture qui n'avait pas changé de place depuis trois jours. Il chauffa le moteur et partit vers son domicile se débarrasser de cette tenue de cérémonie pour poursuivre son enquête. Une chose pourtant le tracassait: il n'avait pas osé cité le nom de Marie Lou qu'il excluait désormais totalement de toute connivence de près ou de loin avec cette histoire. Cette affranchissement quoi qu'il en fût sûr le tracassait car il n'était pas accepter que dans les enquêtes du DAC, les sentiments viennent intervenir à quelques niveaux que ce soit. Les suspects étant des personnages dont le portrait psychologique dans le monde réel n'avait rien de comparable à ce qu'il pouvait devenir un fois la nuit tombée et son voyage entamé. Marie Lou était inconnu des services comme « initiée » et cela ne l'excluait pas d'une participation naïve ou consciemment volontaire. Au fond de lui, un partie se battait pour entretenir la candeur et l'indépendance de l'esprit nécessaire pour mener une investigation de ce type, digne d'un officier de son talon. Un autre lui, plus faible et plus exubérant défendait par les arguments les plus convaincus ce concentré de beauté et de douceur qu'était Marie Lou.

Il atteignit à bord de son véhicule les hauteurs de l'hôpital ou il travaillait quand les affaires d'Etat le laissait plus libre, le CHU de Brazzaville, et en profita pour s'évader l'esprit et ne plus encourager ce conflit à l'intérieur de lui. Si la médecin pouvait n'être que la seule de ses activités il n'en serait pas plus déçu que cela. C'était le seule chose qu'il avait décidé de faire par vocation. S'il considérait le service du département comme un devoir de citoyen et la chefferie Kayi comme un héritage à assumer, la médecine, ce simple mot le confortait dans son être, lui donnant une raison de ne pas avoir l'impression de perdre les pédales, en demeurant très rationnel et pouvant ainsi vérifier par démonstration les preuves d'une mutation quelconque dans l'être. Il couvait au fond de lui un vieux rêve secret qu'il réalisera quand ni la médecine ni les sciences occultes n'aurait plus un secret pour lui : découvrir les points de jointure entre l'esprit et la matière chez l'homme et de faire profiter au deux, des avantages réciproques.

Ce qu'il accumulait comme responsabilité n'arriva qu'hasardeusement. Quand fut la cérémonie du choix du chef du clan des Kayis, Gilles était persuadé que sa naissance par une

mère blanche empêcherait qu'il soit choisi; et ce ne fut pas le cas. Pourtant, les anciens de sa famille n'avait toujours pas fait preuve d'ouverture. Au moment où 25ans auparavant Jean Kangou son père fut élu, les contraintes parsemèrent le sacre. Premier universitaire à prendre le flambeau ancestral, il avait dû lutter contre vent et marais pour réussir à se faire admettre. Il était lui même né de parents jumeaux, la plupart des notables lui préférait son cousin germain, plus enraciné dans la tradition et résident au village, contrairement à Jean qui de surcroît ramenait de son pays d'étude une femme blanche, Bulgare.

Mais encore, si pour Jean il lui était reproché des caractères uniquement acquis, le cas de Gilles s'annonçait plus malcommode car métis, il ne pouvait le muer. À la mort de Jean son père décédé d'une maladie citadine considérée au village comme très honteuse, les anciens du clan avaient jugé nécessaire de mettre fin à cette aventure moderniste de la chefferie. Gilles, le blanc, n'aurait même pas été proposé si un incident ne s'était produit lors de l'intronisation du nouveau chef.

Les anciens avaient choisi un cousin germain de Gilles qui reçut une acceptation immédiate de la majorité des notables du clan. Après cette élection, ils passèrent selon la coutume à l'assentiment des ancêtres. Tout le village réuni au bord de la Rivière Nzari, là où même le patriarche Massamba-Kayi pris d'unealebasse de l'eau pour délimiter ce qui allait devenir le village siège de son clan. La mêmealebasse fut exhibée sous la prosternation respectueuse des villageois, plongée dans la rivière devant le chef proposer par le plus ancien de notables héréditaires pour prononcer la phrase suivante:

< À Massamba-Kayi et tous ses successeurs. Si vous voulez du nouveau chef que nous nous sommes choisi, reprenez cette eau et buvez là. Si non qu'elle ne retombe point>. Depuis Massamba Kayi le patriarche fondateur, ce rituel était un formalité. On plongeait dans la rivière laalebasse et après les phrases, on versait l'eau qui naturellement coulait dans la rivière d'où elle venait. Le candidat était accepter et la cérémonie close. Ce jour là, l'eau refusa pour la première fois de quitter laalebasse, malgré une inclinaison totale et la force du notable la secouant. La scène se déroulait devant quelques centaines d'individu médusés et stupéfaits. Le sacre du nouveau chef ayant toujours lieu le jour de l'enterrement de l'ancien pour éviter la vacance du pouvoir, Gilles se trouvait dans la foule avec sa mère et sa sœur, ayant fait le déplacement de Brazzaville pour cette occasion. Il vint l'idée à un notable de respecter le droit de succession et de faire appeler à Gilles qui n'avait même pas été proposé. A la surprise générale, les ancêtres avaient repris l'eau de laalebasse qui se déversa sans effort dans la rivière Nzari, comme au premier jour, comme toujours.

Les conditions [plutôt particulières] de son élection lui donnèrent par la suite une autorité et une reconnaissance encore plus forte que celle ayant eu ses prédécesseurs à la tête du clan. Cela lui avait permis de poursuivre encore mieux l'œuvre de modernisation du clan que son père avait engagé, en créant parallèlement au conseil des sages, organe unique plutôt conservateur, un comité de l'élite du clan, où se regroupaient les haut cadres, entrepreneurs, et autres personnalités du clan, et d'autres comités de jeunesse, de femmes... Sans cette ouverture à une organisation moderne, il y'avait de forte chance qu'il fut le dernier chef du clan. Il assumait cette tâche avec les moyens et les disponibilités du bord, considérant le clan plus comme une association culturelle essayant de faire revivre la solidarité et la mémoire d'en temps, tout en respectant le mode de vie citadin de la majorité des membres, avec la garantie de protéger et de vénérer la minorité demeurée paysanne.

Il savait que la communauté qu'il dirigeait pouvait très bien vivre sans chef et intégré dans un autre système. Peut-être pour cela ne se prenait-il pas au sérieux comme en médecine ou il savait que dans ce pays il était la seule issue pour des patients coincés dans le cercle vicieux de la pauvreté qui engendre la maladie et la maladie la misère; on fait des enfants pour vous sortir de la misère, mais ne pouvant leur assurer une éducation ils ne sortiront jamais de cette misère sauf, penserons t-il, s'il avaient beaucoup d'enfants qui etc...

Gilles, le docteur Gilles Kangou tenait là un rôle de la plus grande importance pour de gens sans le moindre espoir pour la plupart.

CHAPITRE XI

Il gara sa Suzuki dans la rue et se précipita dans la cour sans s'apercevoir de la Golf rouge garée avant lui. Il n'avait que ses fringues à changer et n'avait surtout pas le temps de faire attention à autre chose. Mais franchissant le petit portail il aperçu aussitôt sur sa véranda Marie Lou, vêtue d'un tailleur beige strict comme au premier jour avec des hauts talons, les jambes croisées. De la surprise, son corps passa à une espèce de sentiment de libération.

- Enfin tu n'es pas allé travaillé tout de même fit Marie Lou?
- Bonjour, répondit l'officier calmement, prenant sa visiteuse dans les bras.
- Tu es encore plus beau en costume, elle passa les mains autour du coup de son homme en le regardant droit dans les yeux, exposant par un sourire radieux des dents impeccables.
- Et toi? Tu as quitté ta banque et perdu ton chemin, taquina Gilles.
- Embrasse-moi et tais toi!

Elle l'embrassa langoureusement et se détacha pour goûter d'autres parties du corps de son bien aimé et commenta arrivée au coup:

- Tu sens bon mon amour!

Le mot était sorti. Elle eut presque honte de l'avoir dit en premier et garda les yeux baissés. Pour ne pas avoir l'air idiot, Gilles l'invita à entrer. Jetant un coup d'œil sur la montre de son magnétoscope il était presque 12h. Juste le temps de ne pas décevoir une jolie dame et il devait

aussitôt reprendre du service. De toute façon à l'instant s'il fallait choisir, ce aurait été elle. Il marchèrent collégialement bras dessus bras dessous jusque devant le centre du salon de Gilles. Marie Lou scruta rapidement toutes les issues et devina juste la direction de la chambre à coucher principale. À partir de ce moment c'est elle qui mena le jeu, entraînant l'homme jusque dans la petite pièce au futon. Elle sourit devant un grand poster de Michael Jordan qui lui parut soudain romantique. À cet heure, tout lui aurait paru romantique en Gilles. Elle le lâcha et s'assit sur le lit bas avant de se coucher laissant les genoux repliés et ouverts.

- Aime moi de tout mon corps Gilles!

Comme un ordre il posa un genou à terre. Le miroir de l'autre côté du lit lui refléta l'image d'un officier respectable des Forces Armées Congolaises à genou au milieu des cuisses d'une inoffensive dame. Il en ferma les yeux par respect, et se jeta sur sa partenaire pour l'embrasser de nouveau, plus virilement. Ils s'engagèrent dans un corps à corps ou peu à peu ils se débarrassaient de leurs vêtements un à un sans oublier à chaque fois de s'intéresser un peu plus à la partie nouvellement dénudée. Il passa ensuite sa tête entre les jambes de la fille baveuse. Il utilisa sa langue comme une pelle qui recueillait la glaire dégoulinante de l'ouverture de la fille, pour la déverser sur son clitoris. Elle ne résista pas longtemps et cria longuement l'expression de son orgasme.

- Viens!

L'invitation était inutile. Gilles se redressa et révéla un sexe nerveux à la vue duquel la respiration de Marie Lou s'accéléra. Il se posa face à sa fente et d'un coup de rein qui ne nécessitait pas tant d'effort s'enfonça en elle.

Une heure durant les corps s'entrelacèrent, se griffant, hurlant, jurant. Trois fois successives, Marie Lou eut raison de lui sans le pousser à la moindre pause, au moindre forfait. Elle se déhanchait donnant l'impression à son partenaire d'aller aspirer la sève au fond de lui. Pour se venger, il ressortait et s'engouffrait entre les reins de la demoiselle, son point faible d'où elle ne pouvait se contrôler.

Au cinquième triomphe de Gilles sur Marie Lou, il s'avoua vaincu et s'écroula près d'elle. 10 minutes s'écoulèrent et aucun mot ne fut prononcé, chacun reprenant ses esprits, essayant de remettre les pieds sur terre.

- Comment c'était? questionna Gilles avec le sourire du vainqueur. Le maladroit.

- On file à la chasse aux compliments, fit-elle? je crois que c'est la première fois que je fais l'amour... dit-elle gardant les yeux fermés. Je te sens encore à l'intérieur de moi.(elle roula jusqu'à s'allonger sur le dos de Gilles et l'embrassa sur l'oreille, murmurant)...je t'aime...

Il aurait été malhonnête de répondre que lui aussi, de peur de confondre le sentiment du bonheur qu'elle venait de lui donner à de l'amour. D'ailleurs il n'était pas censé se trouver là avec cette fille dans cette position et à parler de ces choses là. Son costume traînant au sol, laissa retomber sa carte militaire ouverte, lui rappelant ses fonctions. Il s'assit sur son lit, répondant par un simple

sourire aux « je t'aime » répétés de sa dulcinée. Il prit de son uniforme un cigare qu'il alluma aussitôt, tira une bouffée et le déposa sur le cendrier.

- Comment as-tu connu monsieur NGoma?

Marie Lou se montra bouleversée, agacée par cette question. Elle prit le cigare laissé par le lieutenant et en tira une bouffée.

- je le connais à peine, tu sais. Tu n'es pas jaloux quand même?
- Parce que je devrais? Gilles caressa le ventre de sa partenaire pour qu'elle se fut plus coopérante.
- Mais non! Nous avons fréquenté le lycée de la P.S. de Brazza autrefois. C'est tout.
- Pour un vieux copain vos rapport son plutôt froids non?
- Raison de plus pour ne rien à avoir à dire sur cet individu.(elle regarda Gilles qui semblait en attendre plus). C'était un garçon vulgaire avec les filles. Je me suis toujours demandée s'il n'était pas homo. Nous n'avons jamais eu de rapports de quelque ordre que ce soit.
- Et quand l'as-tu vu pour la dernière fois.
- Pourquoi toutes ces questions? je croyais que nous menions l'enquête ensemble?
- Plus maintenant. L'argent a été retrouvé et en ce qui vous concerne l'enquête est close.
- Ca va pas non? hurla t-elle. J'ai un rapport à écrire moi aussi. Il doit commencer au commencement et finir à la fin. Je ne sais même pas comment...
- Écoute, l'interrompit Gilles Kangou d'une voix calme. Il n'y a pas de rapport dans les enquêtes du Département de Affaires Coutumières. Nous ne nous connaissons pas nous ne nous sommes jamais rencontré, et tu ne connais rien des pratiques de ce service.

Marie Lou réalisa que leur amour était compromis.

- Et entre nous deux....?
- Officiellement nous ne connaissons pas, fit Gilles souriant et l'embrassant.

Elle en fut soulagée.

La nuit était tombée et Marie Lou rentrée chez elle. Gilles s'employait à mettre de l'ordre dans sa maison, en pensant rendre visite à sa mère. La brave femme vivait à Brazzaville centre, avec sa sœur depuis la mort de son mari et le départ de Gilles pour Moscou.

Marie Lou avait laissé le pavillon comme un champs de bataille. Après sa visite mensuelle à sa mère, il devait s'atteler à trouver une trace de NGoma sa seule piste. Il ne s'était tout de même pas volatilisé.

La sonnerie du portail se fit entendre. Gilles n'attendait personne.

- Bonsoir Docteur!

C'était Ida.

- Bonsoir mademoiselle. Mais comment avez vous retrouvé mon domicile?
- Votre infirmière...Je vous ai attendu toute la matinée à l'hôpital. Puis-je entrer?

Cette Elodie était bien résolue à faire travailler son médecin au maximum.

Gilles ne put répondre à la jeune fille qui déjà longeait l'allée de la petite cour la petite cour, accédant sur la véranda. Elle semblait avoir toutes les raisons du monde de forcer l'entrée. Son acharnement n'était pas sans rappeler Marie Lou qui obtenait toujours tout avant même de demander.

- C'est pour...? questionna aussitôt Gilles qui voulait passer le moins de temps possible avec elle.
- L'épilogue.
- Et en quoi cela me concerne t-il?

Il devait trouver la manière polie de lui exprimer son agacement et son manque de temps.

- Sur vos conseils j'ai vu mon père. C'était à son bureau. Il m'a reçu avec indifférence. Quand j'ai fini de lui faire le récit de ce qui m'arrivait et attendant de lui des explications, il n'a même pas essayé de se défilier. D'un naturel écœurant il m'a expliqué qu'il était obligé de le faire pour ne pas me sacrifier moi. (Une larme brillait dans ses yeux fixés sur ses souvenirs et ses lèvres tremblaient). sans même la moindre excuse, le moindre regret...

Gilles n'avait pas le temps de jouer les consolateurs.

- Je comprends bien tout cela, mais je crois que vous n'avez pas besoin de me remercier...
- Attendez, vous n'avez pas tout compris. Mon père n'était pas le chef de la bande. C'est son neveu qui tirait toutes les ficelles. Et lui n'ayant pas d'enfants ni de sœur direct avec qui

commettre des incestes de ce type pour honorer leur maître, c'est donc toujours vers moi qu'il va se retourner. Et mon père m' a dit de m'en méfier. Seulement je ne sais pas comment. Ce cousin, c'est lui qui m'avait demandé de venir vous voir.

Gilles ne s'intéressait d'habitude pas à ces histoires de sorcellerie quand ni l'État ni sa famille ou son clan n'étaient impliqués. le monde de la nuit ne pouvait lui permettre d'intervenir pour cette fille qu'elle qu'en soit sa misère. Un conseil, et il ne pouvait rien faire d'autres. Il courait en plus, le risque de devenir à vie un conseillé occulte pour cette fille, ce qui ne pouvait se cacher longtemps. Imaginez le scandale quand on apprendra qu'un médecin du CHU conseil des gris-gris à ses malades. D'ailleurs, c'était sûrement le but du cousin qui avait indiqué Gilles à cette fille : le pousser à l'erreur afin de se faire persifler. Le DAC gênait gravement les milieux de la nuit.

- Alors désormais vous appartenez à votre cousin?
- C'est bien cela! Dès le décès de mon père, m' a t-il dit.

La jeune fille semblait ignorer que son père était condamné à mort, et qu'il vivait sans âme. Gilles croyait avoir trouvé le moyen de s'en débarrasser.

- Et bien priez pour que votre père vive le plus longtemps possible.
- Pas la peine, il est mort cet après midi. Son cœur s'est arrêté.
- Ah! fit Gilles sans surprise mais déçu. Écoutez mademoiselle, je ne sais rien y faire. Je ne suis pas de votre famille, ni du groupe de mangeurs d'âme dont appartiennent les votre. Je ne connais pas ces gens et...

La fille se jeta aux pieds de Gilles et éclata en sanglot.

- Aidez moi je vous en supplie. C'est un homme très dangereux m' a dit mon père. Il va même au delà des systèmes classiques de fonctionnement du *Kundu* (pratique rituelle de la nuit) comme ensorceler ses propres parents. Il a trahi des démons et avec l'aide d'autres démons, il a monté une affaire de gros sous. Il ne craint rien et veut tous les pouvoirs du monde pour lui...

Le portait était trop parfait.

- Une histoire de gros sous dites vous?
- Oui, mon père ne m'en a pas dit plus. Tout ce que je sais c'est qu'il sert un autre homme qui a le statut d'homme et de démon à la fois. Plusieurs âmes allaient y passer. De toutes les façons si je ne lui donne pas ses bébés c'est moi qui y passera.

Le lieutenant sentait le lien avec son affaire se préciser. S'il avait cru que le cousin pouvait être NGoma Etienne, il penchait plus pour l'hypothèse qu'il aurait pu s'agir d'un de ses serviteurs. Mais encore, il fallait le vérifier.

- Comment s'appelle t-il?
- Jimmy. Gilbert Salabanzi, mais tous le monde l'appelle Jimmy.

Ce n'était pas Etienne NGoma, mais ce non ne lui était inconnu.

- Quand était ce la dernière fois que vous avez vu votre cousin?
- Il y'a environs une semaine quand il m'a conseillé de venir vous voir.
- Avez-vous remarqué s'il avait une blessure, un pansement au bras? C'est important, essayez de vous souvenir ?.
- Oui au bras droit. Une chute de moto m'as t-il dit! Mais comment vous savez? vous le connaissez?

Ida sentait un intérêt, pour Gilles envers son problème. Elle se sentait comme sauvé déjà. De son côté Gilles n'en était pas moins satisfait. Cet homme avait touché le billet. Sachant que l'enquête serait confié aux affaires coutumières il avait envoyé la cousine pour on ne sait quel but vers Gilles qui devait tôt ou tard s'en rendre compte. Il se jetait dans le piège presque avec joie.

- Ou puis je le rencontrer?
- Vous feriez cela pour moi? La fille était aux anges. ou plutôt croyais avoir un ange en face d'elle.
- Je ne sais pas, mais il faut que je le vois.
- Ce soir il sera certainement au domicile de mon père où se tient la veillée mortuaire. Comme toute la famille, les amis, collègues et voisins du défunt seront présents, il ne pourra qu'y être.

Gilles fila se vêtir d'un jean et un t-shirt puis invita la jeune fille à prendre place dans sa Jeep

Ils roulèrent une demi heure sur les indications de Ida jusqu'à Ouenzé, quartier où résidait le père d'Ida. Au Congo ce genre évènements, les décès, donnaient lieu à de grandes cérémonies. Selon l'importance social du défunt, les visiteurs étaient plus ou moins nombreux, mais dans tous les cas assez pour obstruer toute la rue, interdisant toute circulation de véhicules et même des piétons.

Il stationnaire à 400m du domicile, plus loin aucun véhicule ne pouvant franchir. Les femmes pleuraient, des jeunes gens en plusieurs groupes discutaient soit de politique soit des conditions

du décès du défunt ou encore de l'État de son héritage. En descendant de la voiture Gilles tendit la main à Ida pour qu'elle le précéda.

- Non, non je ne veux pas le voir ! Il est le seul de la famille à avoir des dreads locks, avec le pansement en plus vous le retrouverez facilement.

Comme un animal affolé, la jeune fille s'enfuit dans la direction opposée de la veillée. Gilles s'y engouffra comme dans un marché. À cause de sa couleur de peau il ne passait pas inaperçu. La chorale de la paroisse catholique chantait des cantiques en l'honneur du défunt qui à les entendre fut un membre actif de leur communauté paroissiale. Gilles s'installa en face, ce qu'il trouva comme meilleur endroit pour avoir vue sur toute la foule qui sans cesse circulait. Une jeune fille lui apporta une tasse de café. Boisson reine des veillées mortuaires car il fallait tenir toutes les nuit jusqu'à l'enterrement La manifestation devait durer environ un semaine, il fallait donc tenir. Pour les jeunes du quartier c'était la seule occasion de se réunir quelque part pour jouer aux cartes ou bavarder simplement. Seuls le portrait accroché au portail et la feuille de palme rappelaient la raison de cet attroupement. Gilles fixait le portrait de cet homme qu'il n'avait vu que dans son aspect dans le monde de la nuit. Rien alors ne pouvait laisser supposer que ce mangeur d'âmes était dans le monde réel un juge à la cour d'appel de Brazzaville, un père de famille modèle et un membre actif des structures associatives du quartier. Il était en outre le président local de l'équipe de hand Ball.

Tard vers 23 h, le jeune homme qu'il était venu chercher apparut enfin. Il avançait sa vieille moto en la poussant, moteur éteint et l'arrêta plus loin que nécessaire. Il scruta la foule d'un air méfiant. Il portait une longue chemise de style militaire, un pantalon noir de toile et des bottes en cuire. Les muscles saillants à la poitrine et des lunettes de soleil dans ses cheveux en locks. Gilles reconnu sans peine l'homme qui faisait tant peur à Marcel. Voyant qu'il n'avancé plus, Gilles s'avança vers lui.

- Il faut que je vous parle, lui dit Gilles.

Le jeune homme sursauta: il ne l'avait pas vu venir. Il balaya encore une dernière fois du regard la foule et se retourna faisant signe à Gilles de le suivre. Il le suivit plusieurs rues plus loin.

- Nous allons tous mourir, lança t-il à Gilles.
- Comment ça nous, tous?

Le jeune garçon sortit de sa poche une botte de cannabis qu'il roula et en tira une interminable bouffée.

- Je le savais, c'était une erreur, je le savais, répétait-il.
- Et si nous reprenons tous dès le début, conseilla Le lieutenant Kangou.(Gilles regarda le pansement caché sous les manches de sa chemise). Comment vous êtes vous retrouvé dans cette affaire d'argent?

- Au départ, il s'agissait d'avoir de quoi manger sans payer ni donner à mort quelqu'un de sa famille. Celui qui me le proposait était passé maître dans l'art occulte. Associant nos rites à celles ouest-africaines, il avait plus d'un tour dans son sac. J'appartenais à la reine des N'Kua Makundu et qui ne me laissait pas grand chose après que je lui ai servi. Vous connaissez la meilleur partie à manger : la main.

Le jeune homme tirait nerveusement sur son joint, enchaînant des aspirations bruyantes, devant Gilles qui n'y prêtait guère attention. Se souvenait-il seulement de l'illégalité de l'acte de son interlocuteur. Il marquait de multiples pauses entre chaque bouffée, ce qui n'était sans agacer Gilles.

- Cet homme c'était bien NGoma n'est ce pas ?
Le jeune homme secoua de la tête.

- Il sait que vous savez qui il est. C'est lui qui vous manipule, qui nous manipule... jusqu'à la mort il nous conduira. Jusqu'à la mort physique et à l'esclave de notre âme pour l'éternité.
- Enfin que craignez-vous de plus ? Vos blessures sont guéries ? J'ai peut-être tué la bête !

Jimmy sourit tel un adulte devant une naïveté enfantine.

- Vous n'avez encore rien compris, vous ne savez même pas ce qui se passe et vous mourrez sans savoir pourquoi. Dans sa quête du pouvoir, Etienne voulait régner tant sur la terre que dans l'autre monde. Il est allé dans toute l'Afrique étudier leurs sciences occultes, jusqu'au tibat. À son retour au Congo, c'était un maître absolu, il a soumis clan après clan, tribu après tribu. Par je ne sais lequel de ses tours il a réussi à demeurer humain sur terre et à transformer son âme en démon. Le plus redoutable démon de tous les temps. Puissant et terrible jusqu'à vaincre ma puissante et séculaire reine. Du moins c'est ce qu'il croyait.
- Que s'est-il alors passé ?
- La reine lui a proposé un marché : sa liberté contre le pouvoir pour NGoma ici bas, jusqu'à ce qu'il se débarrasse de sa carapace humaine. Il lui était plus difficile à NGoma de réussir à régner dans le réel. Elle lui a fait la proposition de lui fournir un billet de banque capable d'en avaler d'autres, avec le piège de poser un crocodile dedans. Vous connaissez la suite.
- Tout à marché pourtant il n'a pas récupéré son billet. Pourquoi ?
- Il ne pouvait plus le faire quand il avait compris la supercherie. Le Billet, ou plutôt le crocodile, mangeait tous ceux qui l'avait touché. Pour NGoma qui n'est après tout qu'un homme, mourir de la sorte ici bas, le condamnerait peut-être à mourir là haut aussi...

- Mais pourquoi la reine n'a-t-elle pas simplement obligé un de ses sujets fidèles à agresser physiquement NGoma dans le monde rationnel. Sa mort terrestre l'aurait bien tué dans les ténèbres, n'est-ce pas ? interrogea l'officier.
- Ce n'est pas si évident que cela. Il est insensible au poison, sa chair ne peut s'ouvrir. Pourquoi avec si peu de militaires, Kabila as-t-il gagné la guerre contre Mobutu ? C'est lui NGoma qui a fait pour eux des décoctions d'invisibilité, et de résistance à la pénétration des métaux. Nul avant lui n'avait été à la fois homme et démon. Rien ni personne ne peut savoir s'il survivra à la mort de sa chair. J'ai suivi NGoma partout où il est allé. Je le croyais invulnérable quand il a réussi avec mon aide à capturer la reine des. Quand j'ai compris que le crocodile me dévorait, j'ai réalisé que je ne suis pas un démon comme lui et que ma mort était certaine. Alors j'ai fait appel à toi.

Gilles n'en croyait pas ses oreilles. N'était-il qu'un pion contrôlé de plus loin qu'il ne le croyait ?

- NGoma a tout de même poursuivi son plan afin que le billet soit mis en circulation et parvienne à cette banque. Pour ma part, je savais que j'avais peu de chance de m'en sortir et que l'agent le plus rusé du département c'est toi.

Gilbert sourit soudain.

- Sais-tu comment on t'appelle dans le monde de la nuit ?
- Cela ne t'intéresse pas. Poursuis ton récit. Comment moi ?

Gilles comprenait alors pourquoi cet homme s'adressait-il aussi facilement à lui. C'était lui qui était à la recherche de Gilles et non le contraire.

- J'ai demandé à ma cousine de venir te consulter. Je savais que tu serais remonté jusqu'à moi. Mais au même moment, ton service t'a confié l'affaire. J'ai su que NGoma savait que je t'avais mis sur la piste, et il avait laissé faire. Depuis j'ai peur de le rencontrer.
- Alors, maintenant que le crocodile est mort. Qu'avez-vous à craindre ?
- Tu y crois toi à la mort de ce crocodile ? non hein.. ? En répondant le sang de ce crocodile sur les billets, il les a contaminés. Maintenant tous ces billets souillés seront mis en circulation et contamineront à leur tour les billets qui les toucheront. Si un billet souillé parvient à moi, toi ou NGoma, nous aurions acheté notre mort. Les effets dévorants s'accéléreront et nous mourrons de pourrissement.

Gilles eut soudain un sueur froide mais se ressaisit. S'il s'était déjà servi de lui une première fois, il fallait à l'avenir être prudent.

- Comment avez-vous su ce que le sang du crocodile fera ?

- Si tu ne me crois pas, fit Jimmy énervé, va donc voir par toi même chez les Nkua Makundu... il jeta son bout de joint qui lui brûlait les doigts depuis un moment. On vous surnomme Meso ma Konko (Yeux de criquet en lari). D'apparence tu ne vois rien, et partout ta vision est panoramique et personne ne peut y échapper dit-on. Je n'y crois plus.

Ce n'était certainement pas le moment de s'en faire pour récupérer un titre.

- Autre chose Gilbert, fit Gilles au jeune homme qui faisait fi de s'en aller. Pour que le billet arrive en temps voulu à la BCC NGoma devait avoir un complice qui l'aurait posé là où il le fallait. Qui est-ce ?
- Pour les détail voir NGoma Et j'ignore où il est, je ne veux même pas le savoir, dit Jimmy en se précipitant vers l'esplanade où la foule tenait sa veillée mortuaire.
- Gilbert, le stoppa Gilles. Si tu touches à Ida, tu es mort pour de vrai.

CHAPITRE XII

À la première heure Le lieutenant se précipita dans sa voiture, bafouant toutes les mesures de prudence qu'il imposait à l'automobile tous les matins. Il fonça droit vers l'avenue de la paix. Une idée lui était passé par la tête à l'approche du levé du soleil et il lui fallait à tout pris la vérifier.

Les piscines n'ouvrent hélas qu'assez tard mais il lui fallait arriver le plus tôt possible. Il gara en mauvais stationnement et s'engouffra dans l'enceinte du flamboyant hôtel. Le réceptionniste lari du premier jour n'était pas de service. Le lieutenant ne fit aucune halte et s'engagea vers les escaliers de service aussi naturellement qu'un agent de la maison. Il se dirigea vers les bureaux alloués au personnel de la piscine et fut agréablement surpris de voir la porte ouverte. Ses soupçons étaient justifiés car selon lui, si ce que Gilbert lui avait conté la veille était vrai, N'Goma n'avait aucune chance de disparaître sans passer par l'hôtel.

- Bonjour madame, je voudrais voir monsieur NGoma fit-il à une femme attristée derrière un bureau désordonné.

Sans la moindre réponse elle prit le téléphone et signala simplement qu'un homme voulait voir monsieur N'goma. L'accueil ne devait pas être sa spécialité au sein de la banque, pensa Gilles qui s'accouda à la fenêtre sans brancher.

Quelques minces minutes après, un homme en abacost arriva en face de lui.

- C'est vous qui désirez voir Monsieur NGoma Etienne ?

- Oui, il est là ? répondit Gilles.

L'homme encore moins sympathique que la dame, lui fit signe de le suivre. Ils arrivèrent dans un pièce, modeste où deux autres personnes étaient assises. Un grand homme en abacos lui aussi et deux policiers en tenues de travail bleues. Celui qui l'escorta lui demanda de s'asseoir sur un fauteuil libre. L'accompagné resta debout derrière le lieutenant..

- Donnez moi vos pièces d'identité et dites-moi pourquoi vous voulez voir monsieur NGoma

Gilles ne connaissait pas ces hommes et ne comprenait pas pourquoi avait-il cet attitude.

- Puis-je savoir à qui dois-je présenter mon identité ?

L'homme assis fit un signe de la tête à celui qui se tenait derrière Gilles, et ce dernier frappa d'un violente gifle l'oreille de Gilles qui s'écroula avec son fauteuil, provoquant une petite panique. Il essaya de contrôler sa douleur tout en profitant de la panique pour sortir son arme et d'un bon se redressa pointant le 359 sur l'homme assis en abacost.

- Dites à vos chiens de jeter leurs kalachnikovs vite !

Sans attendre la confirmation de leur supérieur, les deux jeunes prudents balancèrent leurs armes et levèrent les bras.

- Est-ce quelqu'un peut-il me dire ce qui se passe ici ? hurla Gilles. Qui êtes vous ?
- On se calme jeune homme. On peut peut-être négocier fit l'homme assis. Je suis le capitaine Itoua de la 17^e circonscription de Brazzaville de la Police nationale, et voici l'adjudant

Gilles baissa alors son arme.

- Mais quelles sont ces, méthodes capitaine. Je suis le lieutenant Kangou de la DGSE.

Il s'échangèrent de carte et constatèrent ensemble la vérité. Dans ce pays tous les services en arme se sentaient subordonnés à la Direction de la Sécurité du Territoire. Le capitaine se mit dans ses petits souliers.

- Voilà mon lieutenant. Le dénommé NGoma Etienne a disparu depuis deux jours. Et ce matin, nous avons été appelé par l'hôtel qui nous signale la disparition d'une somme importante représentant la recette hebdomadaire de la piscine avec son bar. Une affaire de 8 millions de francs CFA, et tout porte à croire que c'est la raison de la disparition de monsieur NGoma, qui en est vraisemblablement l'auteur.

Gilles gardait la main sur son oreille bourdonnante, et l'information que lui donnait le policier n'était pour lui qu'une demie surprise. La grande nouvelle était de faire les frais enfin, de la brutalité policière inutile dont parlaient souvent ses compatriotes. Comme si pour être, la police devait se faire craindre.

Pour ne pas que le lieutenant ne se concentrât sur l'incident, le policier poursuivit.

- Nous ignorions que la DST était sur le coup...Nous avons vérifié les états de service du suspect et nous nous sommes aperçu que ce poste ne pouvait lui être attribué car il n'en a aucune expérience. Notre hypothèse est que...

Gilles se leva, agacé et se dirigea sans mot vers la sortie, le main à l'oreille. Si ce con n'était pas plus gradé que lui...grognait-il en rejoignant la jeep.

NGoma avait pris la malle pour repousser au plus loin la mort en se constituant un trésor d'argent pure, non souillé. Il n'avait pas intérêt à prendre la monnaie. Il n'était pas homme à se contenter de si petits vols pour rien. L'explication de Gilbert tenait la route. Mais qui sait. L'âme de Gilbert est esclave de celle de NGoma devenu démons dans les ténèbres. Il pouvait avoir monté un autre coup. Une chose était sûr, c'est la reine des Nkua Makundu devait détenir une bonne partie de la vérité. Il ne restait plus qu'à comparer sa version à celle de N'Goma lui-même. S'il pouvait convoquer simplement cette reine comme ferait n'importe quel policier, pour l'interroger comme témoin... Tant que l'argent n'était pas encore en circulation, il y'avait peut-être encore beaucoup de chose à savoir, car le coup n'avait pas encore abouti. En plus Gilles ne risquait rien pour sa vie. Il démarra en trombe et fila vers le Quartier Général de la DST. Il fallait retrouver NGoma mais il n'avait pas comment. Il n'y avait pas de carte bancaire pouvant le trahir, le téléphone un luxe, les barrages routiers et aéroportuaires inutiles en raison de la rareté des routes asphaltées et de la multitude de voies carrossables. Même s'il y mettait la moitié de la police, ces chances étaient infimes.

Il longea l'avenue parallèle au fleuve en amont, et déboucha droit sur l'entrée du D.A.C. Il grimpa vite les marches de l'escalier. La secrétaire dans son hall qui se faisait les ongles, fut si surprise de le voir apparaître qu'elle en laissa tomber au sol son bâton de rouge à lèvres. Gilles n'y prêta guère attention et fonça d'allure vers le bureau du Capitaine Milandou.

- Que t'arrive t-il mon grand ?
- Je crains d'être obligé de demander des comptes à la reine des Nkua Makundu elle même répondit Gilles, l'air décidé.

Le capitaine eût son sourire éternel coupé net. Gilles ouvrit la porte de son bureau à partir de celle du capitaine et s'installa dans son fauteuil, tandis que le capitaine se levait très lentement du sien. Le lieutenant forma un numéro de téléphone et leva les yeux pour voir son capitaine qui n'en revenait toujours pas, quitter la pièce d'abord lentement comme un automate, avant de courir une fois arrivé au couloir. Jules avait formé le numéro de la banque qui avait commandité l'enquête, pour supplier un délai avant de restituer les fonds. Il raccrocha soudain quand il entendit un hurlement.

- Quoi, il est devenu fou ?!

C'était le colonel qui ne semblait pas apprécier la balade en enfer que projetait son lieutenant. Dans la minute qui suivait, le Colonel et Jean Jacques faisaient irruption dans son bureau, le capitaine semblait se cacher derrière le colonel. Ce dernier pris place dans le canapé du salon de Gilles qui ne quitta pas la sienne. Très solennel, le supérieur pris la parole.

- Mon lieutenant. Je vous connais très assidu, honnête et franc. Je pourrai sans exagérer vous qualifier de notre meilleur élément. Avec le respect des motivations qui vous poussent à entrevoir ce voyage, je dois vous dire que votre vie vaut bien plus que n'importe quelle enquête.

Gilles se croyait personnellement protégé par une sorte de force surnaturelle inconnue qui le mettait à l'abri de tout. Cette affirmation de son subconscient faisait de lui un homme sûr de lui et peu soucieux de son ego. Mais si le colonel considérait au plus haut niveau la sécurité de ses agents, il ne fallait surtout pas laisser échapper cet argument.

- C'est justement de ma vie qu'il s'agit mon colonel, coupa Gilles, gardant son calme.

Il fit le récit de ses dernières découvertes en partant de la fille aux grossesses invisibles, jusqu'à la disparition de NGoma, envolé avec la caisse. Le colonel au fur et à mesure du récit fixait un pied du bureau et semblait se décontracter. Le capitaine lui, toujours le regard vague s'y voyait déjà entrain de poser des questions à un être dont la seule évocation le tétanisait. Le récit ne dura que cinq minutes. À la fin, le colonel se retira dans le bureau du capitaine Milandou et forma un numéro de téléphone. Il revint et se laissa tomber sur le canapé.

- Mon lieutenant si ce qu vous dites est vrai, alors c'est grave.

Gilles ignorait le numéro à qui le colonel venait d'appeler mais Milandou Jean Jacques lui semblait le savoir. Il craignait de paraître stupide devant son supérieur durant son récit, car il réagissait aux propos d'un homme, Gilbert, dont l'âme était esclave de son ennemi. Mais que le colonel ait un élément pour prendre au sérieux une telle déclaration, cela devenait encore plus inquiétant.

- Hier, vers 11 heures juste après votre départ, le Directeur Général-adjoint Monsieur Beto est venu en personne s'informer. Nous l'avons bien entendu rassuré que l'argent était en notre possession. Il le savait déjà car Marie Lou le lui avait appris. Ce qu'il souhaitait c'était de le récupérer car la Banque avait des engagements liquides à honorer au plus vite.
- Et vous ne le lui avez pas donné quand même, hurla le lieutenant Kangou ?
- Non pas aussitôt. Comme je nous ignorions comment empêcher que cela se répète j'ai du lui faire part de cet inquiétude et il est reparti bredouille, me promettant d'obtenir les autorisations nécessaires.

- Ce matin à 8h précise, enchaîna le capitaine Milandou, un homme de la banque s'est présenté ici avec un document signé du premier ministre et du Directeur Général de la DST. Oui le boss lui même. L'ordre était clair et le colonel ne pouvait s'y opposer. Tout ce que nous avons à faire était d'escorter les fonds à bon port.

Gilles regardait les hommes qui lui parlaient avec un air de surprise. Ça sentait si fort le piège qu'il se demandait comment des gens aussi expérimentés s'étaient-ils laissés avoir. Sans leur en vouloir directement, il devait chercher dans sa tête l'élément qui devait conduire ses collègues à la raison. Le détail dont il fallait absolument qu'il se souvienne.

Le colonel reprit le téléphone de Gilles et demanda trois café à la secrétaire. A la vu du geste, Gilles se souvint d'une chose sans importance.

- Pourquoi avez-vous appeler tout à l'heure, mon colonel ?
- Pour savoir si les fond avait été distribués.

Par la voix du colonel Gilles compris que oui.

- Je ne crois pas tellement à cette coïncidence administrative fit Milandou.

Ça commençait à venir tout seul, mais il fallait les aider un peu!

- Je suis avec toi, l'encouragea Gilles. Je pense même depuis un certain temps, que la taupe de la BCC n'est autre que le DGA lui même.
- Doucement, coupa le supérieur. S'il était complice, pour quelle raison remettrait-il les billets en circulation ? Il l'aurait touché pour le déposer ou il fallait afin qu'il atteigne le meilleur coffre selon votre propre théorie. Pourquoi précipiterait-il sa mort ? Nous ne savons même pas s'il est initié.

Il n'y avait rien dans ce bas monde qui permettait de déterminer au regard ou au scanner si un homme était ou pas doué de l'intelligence de la nuit. Rien pouvant permettre de classifier le DGA comme potentiel suspect. Les archives de l'Observatoire ne regroupaient que les cas les plus dangereux. Le propre chef de Gilles pouvait être un mangeur d'âmes, il n'avait comment le savoir s'ils ne se rencontraient pas au hasard quelque part dans les ténèbres. Sauf s'il utilisait la torture mystique. Le gros directeur général-adjoint avait peut-être de bonnes raisons « civiles » de vouloir récupérer ces fonds, mais il ne fallait rien laisser au hasard tant qu'on était pas sur qu'il n'ai pas de « raisons mystiques » non plus.

- De deux choses l'une fit Gilles Kangou. Soit il ignore que ces billets sont devenus la perte de son maître NGoma, Ce qui est peu probable s'il travail réellement pour lui...
- Soit, justement il a trompé NGoma lui-même, car il travaillerait en réalité pour la reine des Nkua makundu, fit le capitaine Milandou. Elle devait avoir elle même quelqu'un pour

s'assurer que NGoma tombera bien dans le piège. Comme elle n'a pas apparence humaine, elle a du envoûté ce DGA pour agir par lui.

- Exact fit Gilles. Puis-je voir les autorisations apportés par ce bonhomme.

Le capitaine, digne documentaliste, s'en alla les chercher. Gilles demeura avec le colonel, silencieux comme des images. Ils cogitaient chacun de son côté, le colonel reprochant à Gilles d'agir trop vite au sujet de monsieur Beto et Gilles savourant qu'il puisse profiter d'une erreur de son chef, pour avoir patte blanche dans la résolution du reste de l'affaire. Il lui fallait résoudre le colonel à se fier au flair et au bon sens du lieutenant.

Le capitaine retrouva le dossier des ordres extérieurs de la semaine. Il farfouilla entre les feuilles et ne trouva rien qui ressemblerait à ce qu'il cherchait. Juste une douzaine de feuille. C'était pourtant bien facile. Au milieu il sorti une feuille vierge de part et d'autre qui n'avait aucune raison d'être là. Au bout d'un dizaine de minute, il s'en revint bredouille dans le bureau de Gilles, annoncer la surprise. Le colonel appela le cabinet du Directeur général de la DST, et la jeune secrétaire lui confirma que son supérieur n'avait signé aucun document relatif au DAC.

- Est-ce assez clair mon colonel ? questionna Gilles.
- Je me disais bien que les organisateurs du coup auraient mieux fait d'avoir un complice au sein de l'enquête, mais j'étais loin de penser au chef des opérations lui-même, constata le colonel. Que vous reste t-il à faire mon lieutenant ?
- Dans une heure je vais signifier au DGA sa mise en garde à vu et aussitôt le transférer au sous-sol dans la salle de « torture ». Il me crachera le morceau. L'antidote et tout le reste.
- Je vais préparer la salle tout de suite, fit le capitaine pour prendre de cours le colonel qui semblait hésiter.

Dans le sous-sol du bâtiment se trouvait effectivement une salle réservée au Département des affaires coutumières consistant à y soumettre des individus soupçonnés doués pour la nuit, et la torture mystique se déroulait d'elle même grâce aux multiples fétiches qui recouvraient la pièces. Une panoplie de tout qui leur était hostile, ramassée dans toute l'Afrique, et selon tous les rites connus. Le malachite avait les pouvoirs d'enfermer un sorcier comme dans une bulle de verre. Un morceau de cette pierre devant la porte d'entrée et le malfaisant ne pouvait plus quitter la pièce. Certaines racines avaient elles le don de pousser l'âme maudite à se débarrasser de son enveloppe charnelle lui donnant faim, afin qu'elle s'en allât chasser. Avec le malachite devant la porte, l'âme libéré devait errer dans la pièce. Une quantité infini de relique et d'objets bénis y étaient également exposé, dans le but de les faire suffoquer et avouer tout le possible.

La réunion touchait à sa fin et le colonel devait se prononcer. Il garda un court silence et dit :

- Mon lieutenant, j'ai confiance en vous, mais je requière la plus grande prudence. Assurez-vous que le DGA est bien dans le coup avant d'agir. Bonne chance.

Le colonel se retira et Milandou Jean Jacques en fit autant. Gilles fut seul. Prudence et bonne chance avait dit le colonel : la devise de toute mission du DAC. Dans tous les cas après avoir consulté le fameux DGA, il se devait une franche explication avec la reine montre. Les pensées noires de son séjour dans le tunnel du Mayombe refirent surface. Cette démonsse qui faillit lui ôter la vie, vivait à l'écart de tout royaume des ténèbres constitué. Elle n'avait que peu d'esclave et pas un seul esprit démon à son service hormis son fils. La reine de Nkua Makundu elle était une impératrice séculaire et sur puissante. NGoma devait ignorer comment mettre fin à ses nuits, c'est pourquoi il la gardait simplement dans cette cage. Comme lui pouvait-il oser la voir et espérer se réveiller le matin dans son lit ? Rien n'excluait qu'elle est atteint l'éternité et qu'aucune mort ne lui était possible. Comment même si Gilles se libérait de son sort, pouvait-elle le laisser continuer à vivre sans représailles ?

L'angoisse le mettait dans un tel état, que les battements à sa porte le firent sursauter. Il s'aperçu qu'il avait transpiré et que sa respiration était rapide. Son but n'était plus très loin dans cette enquête, et sa mort non plus.

- Je viens pour débarrasser, mon lieutenant ! fit la pulpeuse et coquette Larissa. Il était bon mon café ?

À son café il n'avait même pas touché. Il lui fallait des doses mortelles de cocaïne pour faire passer son cafard. Il ne ressentait même pas le besoin de répondre à l'imperturbable secrétaire, passant son coup de chiffon sur les auréoles laissées par les tasses. Elle s'approcha du bureau du lieutenant qui était reparti à broyer du noir. Elle le fixa comme elle ne se l'était jamais permise dans le passé, se laissant entraînée par des rêves sur le visage du jeune lieutenant célibataire.

- Pourquoi me regardez-vous ainsi, demanda Gilles qui la secoua.
- Je vous vois bien angoissé mon lieutenant, mais si je peux être utile...

Gilles la regarda, se demandant à quoi pouvait-elle bien être utile. Il la dévisagea et s'arrêta net sur la poitrine qu'il n'avait jamais remarqué comme étant si bien loti. Elle laissa son lieutenant se rincer l'œil respirant de grande bouffée, puis, sans se faire prier elle fit le tour de la table pour s'approcher de lui. Gilles fit glisser son fauteuil dans la direction de la secrétaire, qui posa un genou sur le tapis, dégagea de ses mains moites le sexe déjà gorgé de sang, et avec l'appétit qu'elle en couvait depuis leur première rencontre, l'engloutit au fond de sa bouche. Larissa s'appliqua si bien qu'en un rien de temps le lieutenant se déversa au fond de sa gorge sans qu'elle ne lâcha prise. Elle en fut presque découragée, offusquée même et continua sa fellation pour avoir sa part. Elle recracha une partie de la sève sur le membre qui l'avait déversé, lécha de nouveau, utilisa la main avec attention, le pétrit, le malaxa de sa langue, jusqu'à obtenir un nouvel agrandissement qu'elle jugea satisfaisant. Elle se releva, souleva à la taille sa jupe militaire et surpris Gilles, en découvrant un paire de fesse sans slip, anormalement ronde et sans tache. La vue du spectacle acheva son érection. Il prit chacune des fesses entre ses mains savourant au passage leur fermeté, et aida la jeune fille à s'asseoir sur son pieu. Elle glissa sans retenu, laissant échapper un soupire dans une mou pathétique. Le médecin était ébahi d'admiration pour le derrière de cette fille qu'il ne quittait plus des yeux, rythmant lui même le va

et viens. La secrétaire posa discrètement un doigt sur son clitoris qu'elle caressa au rythme du mouvement ondulatoire de son corps. Gilles pour se retenir d'un fourmillante sensation à la racine de son gland, griffait les fesses de sa partenaire. Cette petite attention répétée sur les fesses de la secrétaire qui ne lâchait pas son clitoris, lui provoqua à elle un orgasme bruyante. Elle mouillait tellement que Gilles ne sentait plus le poids de ce corps qu'il repoussait et ramenait jusqu'à ce qu'en saccade, il se vida en elle.

Il revint aussitôt à lui, plus calme, et s'alluma un cigare. Une boîte pleine trônait à l'angle du bureau, cadeau de l'attaché militaire de Cuba. La fille redescendit sa jupe devant Gilles qui redoutait déjà les conséquences de cet acte. Allait-elle lui manquer désormais de respect de façon ostentatoire ? Dans l'armée c'est capital le respect.

CHAPITRE XIII

La Land Rover de la grise se gara devant l'immeuble de vitre fumée, à l'angle de l'avenue Foch et une huitaine d'individus en treillis en descendirent. Les militaires se postèrent à des endroits précis autour de la banque en un ordre impeccable. Quelques courts instants plus tard une jeep blanche stationna juste derrière le véhicule militaire, un métis en descendu. Il déplia sa fine silhouette emballée dans un blaser bleu de nuit à trois boutons droites, chemise bleu au deux haut boutons ouverts laissant apparaître un léger collier en or. Le pantalon mauve et les mocassins noirs auraient pu laisser penser à un dragueur local, sans l'heur ne de son visage qui insinuait une autre détermination.

Gilles demanda à un soldat de laisser sa kalachnikov et de le suivre. S'il ne voulait pas salir le DG-A en présentant une arrestation aussi musclée, il n'était pas question qu'il s'échappe pour autant. La prudence était de rigueur car si après la « torture » prévue s'avérait l'innocence du DG-A, il n'aurait pu garder le silence sur les méthodes du Département des Affaires Coutumières, ni sur sa véritable affectation. La république moderne en prendrait un sacré coup de ridicule. Dans tous les cas au lendemain de la « torture » il fallait le remettre aux autorités judiciaires pour faux et usage de faux car le Premier Ministre a nié avoir signé un quelconque document à ce monsieur. Le manque de preuve pour faux et usage de faux était du ressort de la justice et Gilles ne s'en intéressait pas le moins du monde.

Passant par l'entrée de service, il prirent les escaliers jusqu'au cinquième étage. Demandèrent audience auprès de la secrétaire qui les introduisit aussitôt.

- Monsieur Kangou, que nous vaut cette visite surprise? questionna le banquier l'air innocent.

Aussitôt, la courtoisie de cet homme le froissa.

- Monsieur le DG-A je suis obligé de vous demander de me suivre au QG de la DST.

Le sourire généreux et quasi paternel de l'homme se coupa net. Pour s'être vu prononcé cette phrase, plus d'un haut fonctionnaire aurait pu constater son cœur céder. Il fixa le jeune homme qui s'adressait à lui pour percevoir une pointe d'ironie mais il n'en fit rien.

- Puis-je au moins savoir pourquoi.

Le Congo était loin d'être une démocratie, et ce n'était pas à ce banquier qu'il fallait l'apprendre. Pour un oui ou pour un non on pouvait disparaître à tout jamais. Surtout quand on avait affaire au services secrets de l'État. Gilles était de ce qui se battaient pour que cette image ne soit plus, pour faire en sorte que la démocratie et le respect des droits humains triomphent dans le comportement des commis de l'État mais la tâche était rude. Le matin même il venait d'avoir son premier contact avec des policiers excités et pour rien au monde il aurait fait subir la même chose à qui que ce soit. Il s'en souvint et décida de s'asseoir sur le fauteuil en face du DG-A pour lui répondre.

- De quel droit avez vous fait saisir et diligenter les fonds qui se trouvaient sous notre garde, questionna Gilles? Je serai également curieux de savoir qui vous a informé de la présence de ces fonds, car Marie Lou...enfin Mlle N'Déma l'ignorait.
- Mais enfin de quoi parlez-vous, lieutenant ?
- De votre emploi du temps d'hier. Pourquoi vous êtes vous rendu au QG de la DST ?
- Que Dieu m'en soit témoin, je n'ai jamais mis les pieds dans ce bâtiment de toute ma vie.

Si Gilles n'avait pas la même conception de l'État que la plus part de ces collègues, une gifle aurait été la bienvenue.

- Et moi, j'ai toujours vécu à la Maison Blanche, lança t-il sans rire.
- Mon lieutenant il y'a forcément erreur sur la personne. Tout ce que je sais, c'est que ce matin vers 9h, une équipe appartenant à votre service a ramené les fonds dans notre banque. Tout le mal que j'ai pu commettre était de signer l'accusé de réception et de téléphoner à votre supérieur, le Colonel Ondaye pour l'en remercier.

Qui se foutait de la gueule de qui ?

- Ecoutez monsieur, trois personnes peuvent affirmer s'être entretenues avec vous hier à la DST, si je cherche bien une demie douzaine, se souviendrons vous avoir vu. Votre défense n'est pas ...

Soudain la porte s'ouvrit et Gilles aperçut Marie Lou. C'est à peine si elle ne l'embrassa pas quand il lui tendit la main.

- Je souhaiterais que vous regagniez votre bureau mademoiselle. Je viendrai m'y entretenir avec vous dans quelques instants. Lui recommanda Gilles essayant de prendre tout son sérieux.
- Appelez ma secrétaire, fit Mr Beto presque hurlant à Marie Lou. Elle vous dira que je n'ai pas quitté ce bureau hier. Appelez là ! hurla l'homme effrayé.

Marie Lou réalisa que le ton était grave et se retira, se passant à la porte avec la secrétaire qui avait tout entendu.

- Hier, monsieur est arrivé à 8h 30 dit la secrétaire, agenda en main. Il a d'abord reçu le comptable en chef jusqu'à 9h15, comme tous les jours. Nous sommes ensuite restés ensemble jusqu'à 10h 30' quand, il a reçu mademoiselle Marie Lou N'Dema pour lui faire le point de l'affaire... Une heure plus tard, le représentant de la banque des Etats d'Afrique Centrale est arrivé dans le bureau du PDG et monsieur les rejoint pour une réunion avec un représentant du ministère des finances qui s'est achevée à presque treize heures. Ce n'est qu'en ce moment qu'il a quitté le bâtiment pour déjeuner avec....
- Et je parie que votre chauffeur témoignera pareil et que les caméras de surveillance seront de votre côté... s'exclama Gilles balayant de la main ses dires.
- Évidemment ! cria le banquier à moitié soulagé de ne pas être fou.
- Et bien on va voir ça.

L'équipe se dirigea vers la salle de surveillance vidéo. L'enquêteur visionna en speed les cassettes de la veille aux heures qui l'intéressaient : rien. À aucune sortie n'apparaissait le DG-A. Gilles n'était pas très convaincu de sa version, car s'il prétend avoir reçu Marie Lou jusqu'à 11h et demie environ, à la même heure il était avec elle au lit. Cela faisait deux dédoublements de personnes censées être comme par hasard ensemble. Quelque chose ne tournait pas rond.

Il descendit les marches à pied, seul, laissant le directeur général adjoint dans son bureau sous la garde de l'agent qui l'accompagnait. Il fila vers le bureau de Marie Lou qui l'attendait sur le couloir, sauta littéralement à son coup et l'embrassa.

- Que se passe t-il mon amour ?

Gilles repoussa d'abord un sentiment de honte pour infidélité avant de répondre.

- Écoute chérie il faut que tu m'aides. Hier, tu as rencontré Beto. Peux-tu te souvenir des heures exactes ?

- Ben... entre 10h 30 et jusqu'à ce que j'arrive chez toi. Pourquoi ?

Elle avait cette manie d'enchaîner une question après une réponse.

- Tu es bien sûr qu'à 11 tu étais encore dans son bureau ?
- Oui bien sûr, même un peu plus tard, puisque je n'en suis sorti que pour venir chez toi. Tu as oublié ? fit-elle le regard mielleux et en ouvrant un bouton de la chemise de l'agent secret.

Cette attitude déplut au plus fort à Gilles. Il se souvenait que c'était elle qui l'avait fait croiser NGoma par hasard, c'est encore elle qui est l'alibi le meilleur pour le DG-A. Qu'est ce qui se tramait ici ?

- 11h 30 au moins, tu es sûre ? fit Gilles retirant les mains de Marie Lou.

Elle reprit soudain son air élevé et recula d'un pas.

- Dis-moi que je suis une menteuse. Allez, vas-y ! J'ignore ce que tu veux prouver, je te dis ce que tout le monde peut confirmer et voilà que tu joues les Belmondo, balbutia t-elle d'une voix ensanglantée à la fin.

Gilles resta de marbre. Il ne pouvait jouer que sur leur relation pour en tirer quelque chose. Il était exclu de l'interroger comme témoin au QG de quelque manière que ce soit. C'était la fille d'un ministre et dans ce pays, bien au dessus des lois.

Marie Lou gardait le visage entre ses mains et tentait de repousser des sanglots rebelles. Gilles s'en rapprocha sans perdre sa ligne.

- Ce que je veux savoir ce n'est pas ce que tout le monde peut me dire ici, mais ce que tu affirmes comme être sûr, toi en qui je peux avoir confiance. 11h 30, c'est ça ? il lui tendit un mouchoir en murmurant ces mots.

Marie Lou fit oui de la tête en se mouchant, et Gilles le serra contre lui.

- Je te demande pardon mon amour. C'était la première fois que Gilles l'appelait ainsi. Il avait touché au fond de la cible. Quelque part un peu honteux, car désormais, il n'avait plus que cet amour dont il pouvait se servir pour avancer un peu. « Alors tu viens ce soir, 20h ça te va ? »

Marie Lou qui avait retrouvé le sourire répondit de la tête. Gilles lui expliqua qu'il devait retourner dans le bureau du DG-A et ajouta avant de s'en aller :

- Donc pas 11h juste, ni et un quart, mais bien après 11h 30 vous vous êtes séparé ?
- Oui, oui, oui, fit Marie Lou riante. Tu es incorrigible.

Il fallait savoir ce que pouvait savoir le banquier, mais avant s'assurer qu'il était doté ou pas de pouvoir de mangeurs d'âme. Une réponse positive ne voulait toutefois rien dire d'important, car selon les statistiques du Département des Affaires Coutumières, environ 5% des Congolais l'étaient. C'est plus que les bacheliers et les myopes réunis. Encore, fallait-il démontré son implication dans cette affaire.

Gilles conduisit le Banquier vers le QG, puis directement au sous sol du bâtiment dans la pièce dite de torture. Elle était spacieuse, fraîchement repeinte. Une table, deux chaises et des paniers contenant divers articles étaient disposés ça et là. D'autres gris-gris ornaient le mur blanc. Le fonctionnement de tout cela était quelque peu illogique pour la raison rationnelle. Plus était puissant un homme dans le monde nocturne, plus vulnérable s'avérait-il au milieu de cette pièce qui l'étouffait et donnait à son corps la sensation de brûler. Gilles s'approcha de la table où se trouvait un gobelet de fer blanc, couvert par un tissu. Les esprits corrompus avait pour habitude une fois que la pièce leur devenait insupportable de quitter leur corps, afin de trouver refuge dans ce gobelet, car le tissu qui le recouvrait provenait d'un linceul ; ce qui leur paraissait très accueillant. Ils ignoraient en revanche qu'au fond du récipient étaient déposés des crocs de chiens, roi de la lutte contre les esprits malfaisants.

Dès l'entrée dans la salle une réaction se produisait pour le doué. Elle pouvait aller de la transpiration à l'évanouissement et même la mort selon l'étendue de ses pouvoirs dans la hiérarchie nocturne. Mais la première réaction pouvait être aussi naturellement due à la peur.

- Quand pourrai-je voir mon avocat ? questionna le banquier s'étant assis sur une des deux chaises.

Une attitude que Gilles jugea anormal car la chaise n'était pas anodine. Dans le royaume Téké, une des composante du Congo moderne, un roi était enterré assis sur la chaise qui lui servait de trône, enroulé dans des kilomètres de pagne. La chaise sur laquelle était assis Mr Beto avait servit pour enterrer le roi Makoko, le plus célèbre d'entre eux, celui là même qui signa le traité de colonisation avec la France par Pierre Savorgnan de Brazza. La force mystique de cette chose était inestimable car elle était le trône éternelle du roi et aucun être maléfique ne pouvait s'y asseoir. C'était aussi impossible que de le ressusciter lui-même Makoko. En général en les forçait à s'y asseoir en les attachant, pour cracher le morceau.

Gilles n'eut pas le temps de répondre à la question et quitta la pièce pour monter voir Jean Jacques Milandou.

- Je pense que cet homme est « inerte », lui dit-il.

C'était l'expression pour désigner un homme qui n'a aucun pouvoir. Il lui fit le récit de la chaise.

- Alors tu ne peux le garder longtemps, si non tu auras des comptes à rendre...

- Au chef de son clan...Je sais. N'oublie pas que je suis aussi chef de clan, mais avant tout Lieutenant de la DST. Je vais le transférer vers la police judiciaire qui enquêtera sur son emploi du temps d'hier.
- Je ne comprends rien à cette histoire, fit Milandou. Même le boss (le directeur général de la DST) nie l'avoir vu. C'est comme si le colonel et moi étions devenus fou. Pourtant il figure bien sur les cassettes de surveillance du QG. Je pense qu'il faudra se tourner sur Marie Lou. Tu lui en a trop dit.
- Moi, s'insurgea Gilles ? je croyais que c'était toi qui lui avait appris pour l'argent et que j'étais à l'hôpital...

Le capitaine expliqua qu'en dehors du bonjour, elle n'avait jamais rien échangé avec lui. Il avait emmené Gilles à l'hôpital central des armées la nuit des événements, et quand il est repassé le matin, Marie Lou y était déjà.

Gilles pensa rapidement à sa possible implication.

- Te souviens-tu du dossier NGoma ? demanda Gilles au capitaine qui avait une mémoire de disque dur. À quel lycée était-il ? là où il a rendu un prof..
- Aveugle ? à E. P. Lumumba.
- Pas au Lycée Pierre Savorgnan de Brazza ?

Le documentaliste se plaça devant son PC et retrouva le dossier de NGoma qui confirma ce qu'il venait de dire. Marie Lou avait menti également sur l'origine de sa connaissance avec cet homme. Ce n'était pas dans aucun lycée car ils n'avaient pas fait le même.

- Ce soir je dois la voir, fit Gilles. Je veux que toi et tous les hommes disponibles lanciez le plan « nuit d'enfer ».
- Bien, et pour le banquier ?
- Je n'en ai pas fini avec lui, conclut le lieutenant.

Il descendit les marches une fois de plus jusqu'au sous sol. Le banquier était terrorisé. La réputation de la DST n'était pas bonne, et sa vie ne tenait qu'au caractère civilisé de Gilles, pensait-il. Une fois dans le bureau face à l'homme qui n'avait pas quitté son fauteuil, le lieutenant Kangou prit son portable et le tendit vers le suspect.

- Dites à votre femme que vous serrez à la maison dans moins de deux heures.

Le directeur soupira un grand coup et s'exécuta. Gilles entreprit ensuite un conversation avec lui sur tout et rien, histoire de le décontracter, puis revint au sujet du jour.

- Je crois que vous dites la vérité, mais il subsiste quelques incohérences que je ne peux laisser sans suite. Peut-être que votre mémoire vous fait-elle défaut, alors vous me donnerez votre accord pour vous hypnotiser, afin de me rassurer de votre emploi du temps d'hier.
- Je suis prêt à coopérer parce que je suis innocent.

Balançant son collier en or il réussit à endormir le banquier, assez facilement.

- Le week-end vient de se terminer, nous sommes lundi matin et vous êtes dans votre bureau. Qui recevez vous et à quelle heure ?
- Le chef comptable, en premier. Il est 8h.
- Que veut-il ?

Le banquier raconta dans tous les détails sa matinée jusqu'à Marie Lou.

- Comment trouvez-vous mlle Ndéma , questionna le médecin.
- Travailleuse, intelligente et belle. Oui très belle
- Et ce matin là ?
- ... Ohh, ooohh s'affola le banquier.
- Qui a-il ?
- Elle me fait peur. Ses yeux changent en me regardant... Oh ! la rétine disparaît...non elle se rétrécit et s'allonge à la verticale. Oh que c'est effrayant. Je n'entends plus rien autour de moi, rien que sa voix grave et vibrante. Je dois lui obéir. Il faut que je le fasse.
- Quoi ? que veut-elle ? demandait Gilles impatient au banquier qui transpirait à grosse goutte sur son fauteuil de roi.
- Elle veut que j'aille à la DST réclamer l'argent car la banque en a grand besoin. Je ne peux pas décider, cela ne dépend plus de moi...Oh ses yeux parlent dans ma tête. Et puis ça y est. Non c'est pas possible, je me vois. Je suis en face de moi et je me vois comme hébété, fixant la table. Puis je m'envole comme dans les airs et...me voici dans vos escaliers. Je m'entretiens maintenant avec le colonel. Non c'est elle qui parle, dans ma tête, pour moi. Puis je repars à mon bureau...J'intègre mon corps et Mlle N'Déma n'est plus là. Elle ...elle n'est plus dans mon bureau.

- Avez-vous déjà reçu un ordre pareil de la même façon ailleurs, dans votre vie, questionna l'enquêteur ?
- Oui. D'elle. Quand elle est venue me dire de l'inclure dans l'enquête. De la mettre sur votre dos et de dire que l'ordre venait des plus hautes autorités.
- Maintenant vous allez effacer toutes ces choses de votre mémoire car elle vous ferons mal. Vous allez oublier tout cela et reconsidérer ce que vous croyiez être votre emploi du temps de Lundi. Je vais compter jusqu'à trois, vous vous réveillerez et depuis ce matin, il ne serait rien passé. Un, deux et trois...
- Ou sommes nous, que s'est-il passé ? demandait le DGA surpris.
- Calmez-vous monsieur. Nous allons vous reconduire chez vous, fit le lieutenant en rangeant discrètement sa pendule de fortune.

CHAPITRE XIV

Une jupe droite grise, longue et pudiquement fondue jusqu'à mi-cuisse, exposant des jambes sensuelles et une allure provocante, juste un chemisier presque transparent pour affronter cette chaude nuit de Brazza : Marie Lou était divine. Gilles se demanda s'il n'avait pas pété les plombs. Une si belle fille se trouverait-elle mêlée aux sombres histoires de sorcellerie dont la DAC se nourri.

- Bonsoir mon ange !

Gilles n'eût pas le temps de répondre qu'elle lui glissait une langue décidée dans le palais. Il la conduisit dans le grand salon presque vide au milieu duquel trônait un si gros bouquet de fleur qu'on aurait juré que Gilles avait rasé un parc entier. Elle se dirigea droit vers le bouquet telle une abeille et en huma la senteur, avec une grâce à vous attendrir. Gilles se plaça alors derrière elle et caressa sous le chemisier le ventre de la jeune fille qui se retourna lentement pour l'embrasser en remerciement. Gilles devait être parfait dans le rôle de l'amoureux s'il souhaitait obtenir quelque chose d'autre. Il se retirèrent sur le canapé. Gilles assit, elle couchée à ses côtés, toute recroquevillée, la tête sur les genoux de son amant.

- Je m'en veux de ne plus te résister.

Le lieutenant n'en demandait pas tant.

- C'est bien que tu ne me résistes pas toi non plus. Comme ça, c'est réciproque, dit-il prenant son air le plus tendre.
- Non c'est moi la plus amoureuse, revendiqua t-elle.
- C'est pas vrai, c'est moi...

On aurait dit deux petits anges.

Toute la soirée fut ainsi. Les deux rivalisant d'attention, de tendresse et de câlins. Le dîner aux chandelles fut un fiasco, car il mangèrent froid, à cause du temps perdu à l'intérêt et aux attentions manifestés l'un pour l'autre. Gilles Kangou ne savait plus s'il jouait ou si ses sentiments étaient vrais et c'était tant mieux pour ne rien laisser transparaître. Sans le vouloir il l'excusait de ce qu'elle était. Certainement une mangeuse d'âme, initiée par un proche parent comme le veut la tradition, et qui s'est retrouvée au service de NGoma, pensait-il. Ne considérait-il pas les mangeurs d'âmes plus comme des victimes que comme des agresseurs ? Mais encore fallait-il que ces mangeurs en dangers expriment la volonté de s'en sortir. À plus forte raison celle-ci dont il avait partagé l'intimité. Il ne sont pas conscients d'ôter la vie des gens car il s'agit d'une question de survie pour eux aussi. À la pensée qu'il n'était pas rare qu'un mangeur d'âmes réel ou présumé soit brûlé vif, il s'entrelaça de Marie Lou afin de la protéger de ce sort probable. Il ne lui voulait aucun mal, mais simplement comprendre, pourquoi NGoma as t-il remis en circulation ces billets maudits.

Après quelques vers de vin et un bon cigare pour lui, leurs ébats sexuels furent brefs et médiocres. La place était à l'amour avec grand A. Ils s'endormirent aussitôt après.

Une petite heure plus tard Gilles se réveilla. Il avait placé dans la housse de son futon un paquet contenant du gingembre et plusieurs autres objets poussant à la faim chez n'importe quel mangeur d'âme, l'obligeant à quitter son enveloppe charnelle pour aller chasser. Marie Lou devait-être bien loin des bras de Morphée maintenant.

Gilles vérifia que le petit paquet était bien à sa place et donna quelques gifles bien appliquées sur les douces joues de la jeune fille, sans qu'elle ne réagit. Ce n'était plus qu'une coque vide, une enveloppe dont l'âme se trouvait dans Dieu sait quelles contrées interdites. Il sortait sa pendule à laquelle il avait accroché un morceau de malachite et l'entoura à la cheville de Marie Lou. Ainsi, son âme vagabonde ne pouvait plus regagner ce corps.

- Je te sauverai, murmura t-il à l'oreille de sa campagne, avant de s'endormir à son tour.

À peine s'en était-il allé dans le sommeil, qu'il se sentit comme aspiré par une force. Il avait lui aussi grâce aux dons que lui conférait sa position de chef de clan, réussi à quitter son enveloppe charnelle. Il se laissa guider vers un appel positif et y retrouva quatre autres âmes. Ils avaient rendez-vous et étaient presque tous du DAC.

Il y' avait parmi eux un adjudant-chef nommé Mabika qui autrefois fut conseillé occulte du Président de la République. Lors de sa dernière visite au Congo, le pape insista pour le rencontrer, tant les prêtres l'avaient présenté comme un obstacle majeur à l'Église catholique local. Ex gros mangeur d'âmes, il avait fait passer à la casserole toute sa famille, avant de s'attaquer aux membres de sa propre tontine. Ayant le pouvoir de changer de corps à son âme, il était mort une bonne douzaine de fois, jusqu'au jour où il intégra le corps d'un jeune enfant dont il venait de manger l'âme, ignorant qu'il avait un lien de parenté direct avec cet enfant qui du reste, était le dernier de sa famille maternelle. Selon les règles coutumières du milieu, son âme s'interdit alors de continuer à manger d'autres âmes, et de se consacrer à la fondation d'une nouvelle famille. Ayant conservé une bonne partie de ses pouvoirs, il avait intégré le DAC peu après son recrutement dans l'armée.

La seconde âme présente au rendez-vous était Patrick, un jeune sergent de la tribu des Vilis, originaire du littoral. Les mangeurs d'âmes de cette tribu étaient passés maître dans l'art de se changer en requin pour dévorer des nageurs et pêcheurs sur les côtes. C'était leur seule façon de manger des âmes. Lui, ayant un jour prit pitié pour deux petits enfants, fut banni du cercle et recueilli par le troisième homme qui se trouvait là, le colonel Ondaye, chef du Département des affaires coutumières.

Le colonel était un des fondateurs de la maison. Le seul encore en vie. Sa mère l'avait élevé en le couchant toutes les nuit dans un cercueil, qu'elle abandonnait à l'entrée du cimetière du village, pour supplier le père trop tôt décédé de revenir chercher son fils. Dans son cercueil, le jeune enfant recevait régulièrement des visites d'âmes en errance qui s'étaient échappées de leur esclavage et revenait sur la tombe de leur corps afin de mourir avec. Certaines d'entre elles erraient depuis des siècles, se faisant parfois reprendre, dévorés... très peu parvenaient à atteindre le stade de démons. Il avait été initié par ces êtres invisibles quasiment depuis sa naissance et en savait long. Quand il eut 7 ans et que sa méchante mère décida de ne plus le ramener dans ce cimetière, il y repartait de lui-même pour y retrouver ce qu'il appelait sa vraie famille.

Le quatrième individu n'était pas du DAC. C'était un pygmée, ce peuple qui se protège de toute modernité en vivant dans la forêt avec laquelle elle se considère en totale symbiose. Pour eux il n'existe aucune initiation à la science occulte. Elle fait partie intégrante de leur quotidien, de leur mode vie dont ils ne trouvent aucune frontière avec le monde réel. Ils passent du surnaturel au naturel comme on passerait d'une pensée à une autre, sans rites particuliers, sans prologue ni intromission. La DST l'utilisait pour des opérations spéciales comme « Nuit en Enfer », où les qualités les plus avancées étaient requises pour affronter non une démonsse mais une reine multi séculaire. Il servait aussi de téléphone, car il pouvait communiquer par la pensée avec toute personne initiée dans n'importe quel coin du monde.

Les quatre âmes se retrouvèrent et se lièrent les unes des autres aussi fortement qu'ils ne firent plus qu'un. Aucune pensée ne devait plus diverger. Il pensait un, agissait en un, tous s'interpénétrant au plus profond d'eux même pour former ce qui était vu dans le monde de la nuit comme une énorme masse aux pouvoirs décuplantes et régénérés par la volonté du groupe. C'était un géant d'une harmonie parfaite capable de se déplacer par la pensée à une vitesse vertigineuse et inquantifiable pour le monde réel, pénétrant sans difficulté aucune, les espaces physiques et métaphysiques.

Le géant quitta l'endroit où il se forma pour s'en aller vers le domicile de Marie Lou. Il pénétra le toit et se rendit dans la chambre à coucher de la jeune fille à son domicile familial. Il n'y avait personne. Elle n'avait donc qu'un seul corps. D'un tour de pensée, le géant se retrouva dans le domicile de Gilles. Marie Lou dormait encore. Elle n'avait pas bougé de position, comme Gilles à côté d'elle. Il n'y avait là que deux corps inanimés, vides de toute âme. Le géant descendit et décida de pénétrer le corps de la jeune fille. Il fonça dans la cavité où il espérait trouver la loge de l'âme. Elle n'y était pas et ce n'était pas une surprise. Tout était bien en place. Le gris-gris l'ayant poussé à ne pas résister à voyager ce soir là, et le morceau de malachite suspendu à sa cheville par le collier de Gilles l'empêchant de réintégrer trop tôt le corps. Dans la cavité, le géant détecta des présences. La plus grande place que doit normalement occuper l'âme de l'individu était vide et des empreintes incohérentes dévoilaient sans aucun doute que l'âme qui occupait cette place n'était pas l'originale appartenant à Marie Lou. Le sergent Patrick, connaisseur du passage de l'État d'humain à celui d'animal guida le géant à considérer que l'occupant de cette place fut un animal inconnu.

Une autre présence d'âme se fut ressentir quelque part dans un fond. Le géant ne put pas définir de quoi il s'agissait exactement. On aurait dit une âme inachevée. D'abord le géant pensa à l'âme propriétaire de ce corps. Mais plus loin il trouvèrent une autre âme, réduite en boule comme emprisonnée dans ce corps. Et il semblait bien être l'âme originel. Au total, trois âmes cohabitaient dans cette seule dépouille. Le géant défit les liens et libéra l'âme inconsciente et emprisonnée qui revint à elle. Elle réussit à raconter ce qui s'était produit dans ce corps. Depuis quatre mois, une âme animal avait envahi le corps de Marie Lou, réduisant l'ancien propriétaire à l'esclavage. Cette âme voulait de la personne de Marie Lou pour accomplir quelque chose, mais ne pouvait tuer l'âme de Marie Lou qui serait alors morte avec ses connaissances, ses souvenirs, dont justement avait besoin l'intruse pour accomplir sa tâche. Alors elle dictait à Marie Lou ce qui lui chantait, et la pauvre obéissait sans discernement, sans libre arbitre. L'âme initiale n'avait au départ aucun don pour les activités nocturnes. Elle ne pouvait donner plus d'explication au géant ni même comprendre ce qu'était cette curieuse troisième âme sans vie..

Le géant se retira de ce corps et s'en plaça au dessus. Il fallait savoir de quoi relevait la totalité de la masse, tant physique que spirituel, si l'âme qui envahissait Marie Lou avait bien une forme dans le monde réel, forme qu'elle cachait sous couvert de Marie Lou.

L'adjudant-chef Mabika domina alors le contrôle du géant. Il guida l'entité afin qu'elle suivit ses gestes et, comme on épluche une banane, déshabilla la jeune fille de sa chaire. Sous l'enveloppe humaine, apparut soudain un immense crocodile, plus grand que le corps qui le contenait, avec la patte gauche blessée.

L'âme qui détenait Marie Lou était le crocodile lui même. C'était clair maintenant que cette fille était au service de la reine des Nkua Makundu et non à celui de NGoma. Gilles ne pu s'empêcher à la vue de cette horreur de penser qu'il a fait l'amour avec. Un sentiment de dégoût l'envahit soudain et cette pensée non collective mais personnelle déséquilibra le géant tout entier qui fut propulsé à des millions d'années lumières de cette pièce. Les différents constituants s'accrochèrent essayant de reprendre la situation en main. Une telle erreur pouvait causer l'explosion du géant et chaque âme s'éclabousser dans l'espace et dans le temps surnaturel à des bornes infinies les uns des autres. Une fois seule, il leur serait incapable de retrouver le chemin

du retour. Le corps terrestre serait mort après 24h et l'âme demeurerait errante à travers les ténèbres à la merci de n'importe quel démon sans aucune chance de survie. Le professionnalisme et la force des volontés, avaient réussi à éviter le pire et ils reprirent le contrôle de l'entité à qui ils délèguèrent une nouvelle fois toute leur énergie.

Il leur fallait aller voir ce qui se passait alors au royaume des Nkua Makundu. Concentrant leur pensée vers cette contrée, il se déplacèrent jusque là. L'expérience qu'ils venaient de vivre avait renforcé leur tout, et plus que jamais, le géant n'était qu'un. Il arriva soudain à ce que le pygmée à (la tête du géant pour ces qualités de guide), reconnu comme ledit royaume. L'animation y était encore plus intense que lorsque Gilles le visita, sous le règne de NGoma. Des centaines de démons se voyaient au loin et des esclaves par milliers travaillaient pour la gloire du royaume. Ils s'approchèrent du trône et virent la reine bien installée dessus.

Elle avait une tête et un torse d'hyène, un dos de crocodile fini par une queue très agitée et des membres très humains. On dirait même féminins.

- D'où viens tu géant ? Viens tu me détrôner, hurla t-elle, provoquant l'attention de ses sujets qui se ruèrent illico autour du géant.

Elle avait repris trône et affichait une nervosité pernicieuse. Les démon n'attendirent pas qu'on leur demanda d'attaquer, et se ruèrent à la course au géant. Il aurait pu en tuer beaucoup, mais il n'avait aucune chance de s'en sortir vivant. Alors le géant usa de son plus grand atout, la vitesse. D'un clin d'œil, il disparu de ce royaume, traversa des dimensions et ne s'arrêta que quand il fut sûr que le danger fut reculé. Ainsi NGoma était détrôné. Soit il était mort, dévoré par la souveraine, soit, avec un peu de change, il n'était que prisonnier. Après tout cet homme si rusé semblait capable de repousser son exécution. Le géant se concentra et décida à travers tout l'univers des ténèbres d'entrer en contact télépathique avec NGoma. S'il était encore en vie, il les entendra.

La télépathie dans l'irréel, est une communication par la pensée qui ignore les distances et ne peut être intercepté par des démons, car pour chaque conversation, il n'y a qu'une ligne. Afin de réussir la négociation avec ce brigand, le géant se mit sous les ordres de Gilles, tout en restant unis et solidaire par la pensée, les mouvements et la force. Très vite, l'âme- démons de NGoma fut retrouvée. Il était prisonnier dans le royaume qu'il avait autrefois vaincu.

- Si tu ne me sors pas de là, tu vas mourir avec moi. Mais toi en mourant, tu laisseras un cadeau empoisonné à l'humanité, prétendu NGoma

Visiblement NGoma avait reconnu dans le géant la présence de Gilles et il savait à qui il s'adressait. Ce qui est étonnant car un simple démon ne pouvait déchiffrer le contenu de la chose formée par les quatre âmes. NGoma n'était plus un débutant.

- Qu'est ce que tu veux dire par là ?
- La reine des Nkua Makundu a placé dans Marie Lou un fœtus d'âme venant d'une partie d'elle même, pour intégrer le corps de l'enfant qu'elle portera de toi.

L'âme qui leur paraissait inachevée était donc un rejeton de la plus redoutable des démons, destiné à prendre possession d'un nouveau né, pour en faire le bras de la reine des Nkua Makundu sur terre. Les occidentaux auraient appelé cela l'antéchrist. En plus, s'il venait à être conçu par un chef de clan comme Gilles dont les pouvoirs sont naturels et transmissibles, ce serait un démon invincible.

Gilles était sûr d'une chose au moins, c'est que la reine ne pouvait pas avoir imaginé cela toute seule. Les gens qui cherchent à avoir les pouvoirs des deux mondes sont rares, très rares.

- C'est toi qui lui a montré comment il fallait procéder n'est ce pas ? s'insurgea le géant.
- Autrefois nous étions associés. J'étais sûr de pouvoir la rouler après. Mais... Quelle importance maintenant !? Nous sommes dans le même bateau aujourd'hui toi et moi. Sauve-moi d'ici Meso ma Konko, et je ferais de toi un homme puissant. N'es-tu pas au service de la nation et du peuple!? Je suis congolais, alors tu dois me sauver soldat !

Le géant se concentra un court instant et prit une décision.

Il réapparut devant la reine et dit à la reine que NGoma leur avait tout dit. Il disparut aussitôt.

CHAPITRE XV

Gilles ouvrit soudain les yeux sur son réveil : il était 4h 23. Il se retourna aussitôt vers sa droite, et Marie Lou était bien là. Elle semblait dormir profondément et n'avait pas bougé d'un seul centimètre. L'avantage après des voyages astraux, c'est qu'au retour, le corps n'en ressent aucune fatigue, aucune lassitude. Le sommeil a été complet et de là également le désavantage car la mémoire fait terriblement défaut. À peine un mangeur d'âme se souviendra t-il si son dernier voyage était la veille ou la semaine dernière. Gilles exécuta quelques mouvements yogis une quinzaine de minute durant. Quand il eût fini, il se précipita sur un complet de survêtement, mit ses chaussures de sport puis retira le gris-gris poussant à la chasse l'âme corrompu, pour faciliter son retour. Si tout avait marché comme il l'espérait, la démonsse reine sachant que Gilles était au courant, allait peut-être tuer NGoma. Ce n'est pas ce qui dérangeait son plan. Par la suite elle se

serait empressé de venir sauver l'âme fœtus qu'elle avait placée en Marie Lou, de crainte que Gilles sans autre solution ne tue Marie Lou pour l'empêcher d'enfanter et il aurait détruit son fœtus qui était une partie d'elle même. Elle en aurait perdu de sacrés pouvoirs.

Gilles retourna Marie Lou sur le dos et lui plaça des menottes pour lier ses deux mains dans le dos, puis ses deux pieds, avant de lier les mains aux pieds. Il apporta de son placard un collier complètement en malachite et dénoua la fille du pendentif placé à sa cheville. Le corps attaché réagit et aussitôt en se secouant (l'âme venait de réintégrer le corps qu'elle violait depuis des mois), et Gilles plaça le collier de malachite autour du coup de Marie Lou pour empêcher à l'âme de s'envoler aussitôt. Elle se réveilla brusquement et s'aperçut qu'elle était attachée. Elle s'en débattit un moment avant d'apercevoir qui la regardait.

- Ôte moi ce putain de collier ! laisse moi repartir, je ne te ferai rien. Si non je te détruirai.
- Pour l'instant c'est moi qui dis ce qui va se passer.

Il n'était aucunement question de la laisser s'en aller, elle aurait tué Marie Lou et peut-être serait elle revenu pour achever Gilles. Personne ne savait si Marie Lou avait été fécondé par Gilles et si l'âme-fœtus de la reine avait intégré l'éventuel embryon. Il s'en approcha et d'un tour de main la porta vers l'extérieur. La fille hurlait pour ameuter le quartier. Elle faisait preuve d'un langage ordurier qui était loin d'être celui de Marie Lou.

- Au secours on me viole !

Gilles la plaça sur la banquette arrière sans trop faire attention à la lumière qui s'édifia à la fenêtre du voisin et démarra en trombe la petite suzuki. Il fonda à tombeau ouvert jusqu'au QG de la DST. Le portail était grand ouvert, visiblement on l'attendait. Il se gara devant l'entrée du bâtiment où le colonel Ondaye, l'adjudant-chef Mabika et le sergent Patrick l'attendaient. Ils étaient tous venus séparément, s'étant chacun réveillé comme d'habitude dans son lit à côté de sa femme, sans qu'elle ne s'aperçoive de la moindre anomalie au cours de la nuit. Comme prévu ils devaient se retrouver aussitôt dans les locaux de la DST. Tous sauf le pygmée qui physiquement se trouvait trop loin, dans sa forêt équatoriale qu'il n'avait jamais quittée de sa vie. Personne à la DST en dehors du colonel Ondaye, ne l'avait jamais vu en chair en os.

Les quatre militaires transportèrent le corps la fille possédée jusque dans la salle de torture, sous les injures et les menaces terrifiantes de la démonsse qui s'exprimaient à travers elle. Gilles Kangou craignait qu'elle ne menace de tuer l'âme de la jeune fille si on ne la laissait pas sortir de ce corps et rejoindre son monde. Mais cette crainte était de pure discernement car pour la reine démonsse, un marché ne pouvait se négocier contre une vie autre que celle du négociant. Des siècles à gravir les échelons dans le règne du mal, lui avait ôté l'idée que l'on pouvait aimer un être et souffrir de sa disparition.

La reine se servait du caractère réel et naturel de Marie Lou pour faire vivre ce corps. Celle que Gilles avait connue était bien Marie Lou. Guidé par la reine envahisseuse, mais agissant par son propre caractère. Et cette fille là était tombée amoureuse de lui. La reine ne pouvait l'empêcher ni

le favoriser. Ce n'était pourtant pas uniquement cette foi en l'amour témoigné par Marie Lou qui le poussait à ne pas la laisser mourir avec la reine et son fœtus, mais aussi la loyauté du soldat qu'il était, qui se devait de sauver les victimes civiles.

Ils arrivèrent dans le sous sol et entrèrent dans la salle. Les hurlements de la reine se firent soudain encore plus vif. Elle poussait des cris inhumains, se débattant comme un diable face à la résistance des quatre hommes déterminés à la poser sur le trône du Roi Makoko. Ils y parvinrent difficilement et l'y attachèrent. Le Colonel prit une sorte jus dans unealebasse et en versa des gouttes sur le corps de Marie Lou qui dégagea de la fumée. Elle pouvait en mourir physiquement : son corps allait chauffer et ces cellules éclatées. Il fallait faire vite. Devant la porte de la cellule Gilles s'assura que le malachite y était encore en bonne place pour l'empêcher de quitter la pièce, Il y'en avait le long du mur. Il courut vers la table et prit le gobelet de fer blanc qu'il exhiba à la reine. À la vue du linceul qui le recouvrait, Marie Lou exprima l'envie de s'en rapprocher tant la torture que lui infligeait la chaise était insupportable. Avec le collier autour de son coup elle ne pouvait se libérer du corps pour accéder au gobelet. Gilles reposa le récipient sur la table et fonça sur la reine pour lui retirer le collier de malachite. À peine posa t-il la main sur la chair nue de la jeune fille qu'il en ressentit la mortelle température. D'un geste brusque il arracha la pièce du coup de la jeune fille qui poussa un hurlement avant de s'évanouir. Aussitôt le gobelet se mit à bouger, laissant entendre les sons des crocs de chiens qui se cognaient entre eux. La reine croyait y trouver refuge.

En auscultant le corps inerte de la jeune fille le médecin s'aperçut que son cœur ne battait plus. Il la détacha des menottes pour la tirer vers l'extérieur et la réanimer. De toute façon l'âme de la reine n'y était plus.

Dans la cellule le colonel désormais rassuré que l'âme de la démonsse était en lutte avec le chien plongea un morceau de malachite dans le contenant qu'il enduit de graisse de boa avant de le fermer. La reine était trop puissante pour le chien, il fallait faire vite.

- Suivez-nous mon lieutenant, cria le colonel à Gilles qui venait de ramener le pouls de la jeune fille.

Elle brûlait encore de fièvre, mais le travail était loin d'être achevé.

- Mon adjudant, interpella Gilles. Pourriez vous la conduire à l'hôpital SVP ?
- C'est un ordre ! hurla le colonel au sous officier hésitant. Allez, venez sergent Patrick et Lieutenant Kangou.

L'adjudant n'aurait voulu pour rien au monde raté ce qui allait suivre. Mais les ordres sont les ordres...

Les trois militaires firent en courant le tour du bâtiment et passèrent par la porte arrière menant vers le fleuve Congo. Ils coururent le plus près possible de l'eau et le colonel posa la boîte au sol.

- A vous de jouer sergent ! fit Gilles qui s'éloigna d'une vingtaine de mètres avec le colonel.

Le sergent se déshabilla, nu comme un vers. Sachant passer de l'état d'homme à celui d'animal, lui seul pouvait pousser la reine à prendre cette forme. Il entonna une chanson nasale, en exécutant une danse autour de la boîte. Le jour commençait à se lever et le fleuve Congo, deuxième du monde par son débit et grand foyer mystique national était relativement calme. Soudain le gobelet se mit à bouger de plus en plus fort et un grand bruit tel un canon s'en suivit. Le sable s'était soulevé à un mètre du sol. Gilles et le colonel purent s'apercevoir quelques seconde après que le sergent Patrick ne dansait plus autour d'un gobelet, mais d'un crocodile, immense. Patrick s'arrêta net et recula lui aussi de quelques pas, laissant le saurien avancer pour entrer dans le fleuve.

En voyant la bête disparaître dans les eaux dans une allure titubante, les deux officiers reconnurent la reine. Ils se retournèrent pour voir Patrick qui était en transe ; avançant son corps musclé vers le fleuve comme un automate et plongea à son tour dans le lit du fleuve. Gilles Kangou scruta l'eau qui un instant n'avait pas perdue son calme. Soudain, il aperçu une crête de requin sillonner une zone précise au milieu de l'eau courante. Après 4 ou 5 tour, la crête plongea brusquement. C'était la première fois que lui même voyait cela : un requin dans un fleuve. Durant les cinq minutes qui suivirent, les deux officiers gardèrent un silence d'or, les yeux rivés vers l'endroit du dernier signe. Alors, apparut un filet de sang se traînant avec les eaux. Les deux visages ne se décrispèrent que quand apparut une silhouette humaine, qui maintenant nageait vers eux. Les deux officiers se précipitèrent vers lui pour le féliciter.

- Bien digéré ? lança ironiquement Gilles à Patrick qui lui sourit.

ÉPILOGUE

L'énième patient venait de quitter le bureau du médecin qui avait perdu sa bonne humeur, à cause d'une négligence de traitement de la part d'un patient, quand soudain Elodie l'infirmière fit irruption dans son bureau.

- Il y a là une jeune fille qui insiste à être reçue. Elle n'a aucun rendez-vous.

La pauvre fille n'avait pas fini de parler que l'impatient franchit la porte.

- Bonjour docteur, il faut que vous m'aidiez..
- À quel sujet ? Questionna le docteur Kangou, faisant signe à la secrétaire de les laisser.

- Je souffre d'une amnésie sur quatre mois de ma vie. Aucun médecin n'arrive à me délivrer.
- Mais je ne suis pas psychiatre moi ! Fit Gilles l'air amusé. Et qui vous envoie chez moi ?
- Mon chef, c'est le Directeur Général –Adjoint de la BCC, il dit vous connaître et m'a juré que vous m'aidez.

FIN